

THÉÂTRE CANADIEN

—
LOUVIGNY DE MONTIGNY
—

Les Boules
de neige

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PRÉCÉDÉE D'UN LEVER DE RIDBAU

“JE VOUS AIME”

Montréal

LIBRAIRIE DÉOM FRÈRE

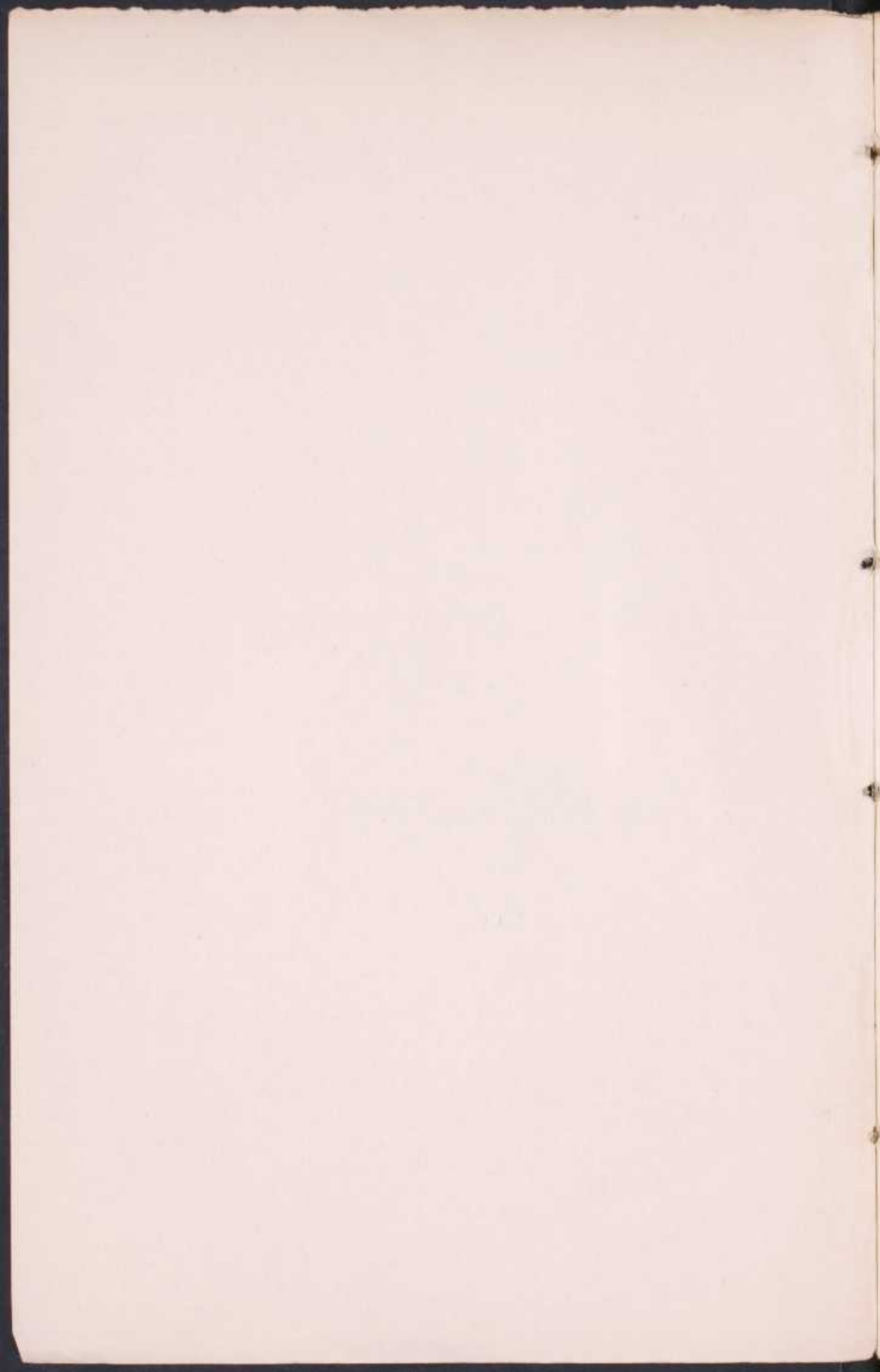
1247, RUE SAINT-DENIS, 1247

1935

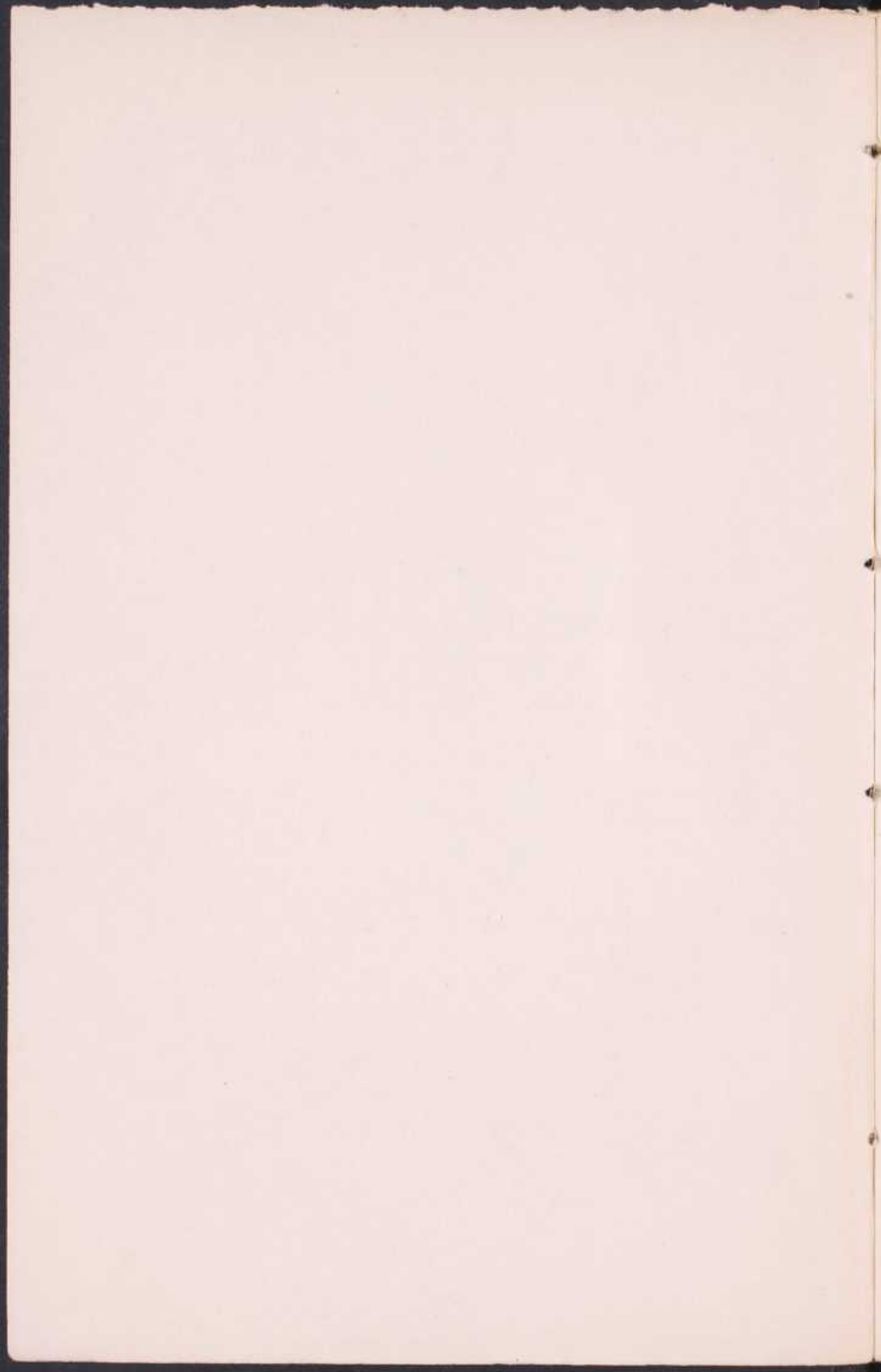


Bibliothèque Nationale du Québec





LES BOULES DE NEIGE



THÉÂTRE CANADIEN

LOUVIGNY DE MONTIGNY

Les Boules
de neige

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PRÉCÉDÉE D'UN LEVER DE RIDEAU

“JE VOUS AIME”

Montréal

LIBRAIRIE DÉOM FRÈRE

1247, RUE SAINT-DENIS, 1247

1935

PS
9526
O68B6
1935

Tous droits réservés, par Louvigny de Montigny, 1935

Copyright, by Louvigny de Montigny, 1935

PRÉFACE

Existe-t-il une littérature canadienne-française?

Dans son fameux rapport de 1839 aux autorités britanniques sur les affaires de l'Amérique du Nord, lord Durham donnait à entendre que les Canadiens français ne formaient pas un peuple, puisqu'ils ne possédaient pas de littérature.

Sommes-nous, depuis ce constat du vice-roi du Canada, devenus un peuple? Les plus avisés des nôtres répondent à cette interrogation par une autre qu'ils se font à eux-mêmes: « Où en sommes-nous? »

Quant à la littérature franco-canadienne, nos auteurs y ont, au cours d'un siècle, assez copieusement contribué. Le problème continue néanmoins de surgir périodiquement.

Nous ne manquons point de critiques pour tourner le dos à toute cette acquisition du passé, afin de se trouver plus à l'aise pour déclarer que la littérature canadienne-française n'existe pas. Ou c'est bien par modestie qu'ils s'abstiennent de proclamer que, si elle existe, elle n'existe que par la critique, même si la critique s'affirme sur une littérature qui n'existe pas.

Cette question, dont on peut dire à tout le moins qu'elle n'est guère obligeante, ne tombe pas seulement de lèvres malveillantes. Nous l'avons entendue tout récemment de la bouche de l'honorable M. Athanase David, secrétaire de la province française de Québec, et qui, depuis qu'il remplit ces hautes fonctions, n'a cessé de témoigner à nos écrivains et à nos

artistes une sollicitude que d'aucuns estiment même enthousiaste. A une agape d'auteurs canadiens-français qu'il venait précisément aider à s'organiser, à se former en association distinctive, M. David, autant dire le ministre des Lettres et Beaux-Arts de Québec, posa lui-même ce point d'interrogation qui ne laisse pas de devenir angoissant. Comme il ne partage pas les préjugés des critiques nourris de malveillance et que, d'autre part, il se garde d'exagérer la bienveillance, disons, si l'on peut, qu'il s'est montré « mieux-veillant » en tenant aux oubliettes de sa conscience la réponse à l'enquête qu'il a rouverte en face des auteurs mêmes, réunis autour de lui pour l'honorer.

E pur, si muove! disait Galilée. La poésie occupe une assez large plate-bande de notre parterre; l'histoire, le roman, les sciences morales et politiques, les sciences naturelles, la philosophie, les mémoires, les relations de voyage, l'apologétique, l'économie, l'ethnologie, le folklore, le journalisme, la fantaisie, et d'autres variétés encore, ont aussi, chacun et chacune, leur espace bien mesuré et bien aligné. Foi d'animal, tout pousse dans notre jardin! On s'en étonne et l'on pourrait même s'en émerveiller en sentant l'inclémence du climat et l'âpreté des vents qui ne cessent de ravager la moisson dès sa fleur. Quand même, toute cette flore aspire au soleil; elle croît, en dépit de la sécheresse, des orages, du gel, du sol rocailleux, de l'acariâtreté du ciel à qui elle voudrait sourire; elle s'efforce d'espérer quelque miraculeux rajustement des pôles pour retrouver une température qui favorise enfin sa maturation.

Le ministre des Lettres et Beaux-Arts québécois s'emploie de son mieux à remonter le courage des écrivains, à leur inspirer confiance. Il leur recommande d'ouvrir les fenêtres et de prendre vue sur

l'univers, plutôt que restreindre leur essor aux bornes de l'étroit esprit provincial. Hélas! le rachitisme de notre rendement littéraire a bien d'autres causes que l'étroitesse des uns et l'exigence des autres. Il y a encore, sinon surtout, l'économique faisant échec au littéraire, ainsi que dirait, à peu près, M. Abel Hermant, en rappelant que le règne du pur esprit n'est pas encore arrivé, malgré la prétention d'Alfred de Vigny, et que, d'ici là, il faut bien qu'un homme de lettres, autant qu'un autre homme de peine, vive.

Pour une jeune dame qui lui avait demandé des histoires gaies, Alphonse Daudet écrivit la *Légende de l'Homme à la cervelle d'or*. C'est l'histoire d'un enfant prodigieusement pourvu d'un cerveau en or dont il pouvait—la légende ne dit pas comment il s'y prenait—détacher des parcelles pour se procurer tout ce que les gens normaux achètent avec des sous. Tout ébloui des richesses qu'il portait dans sa tête, il s'en alla par le monde, donnant à gauche et à droite, gaspillant son trésor jusqu'au jour où ses ressources s'épuisèrent et que, persistant à se gratter la cervelle pour satisfaire aux besoins de ceux qu'il aimait, il ne put trouver que des râclures d'or au bout de ses ongles ensanglantés. « Il y a par le monde, conclut la légende, de pauvres gens qui sont condamnés à vivre de leur cerveau, et payent en bel or fin, avec leur moelle et leur substance, les moindres choses de la vie. C'est pour eux une douleur de chaque jour; et puis, quand ils sont las de souffrir... »

Soyons sûrs que la petite dame à qui Daudet dédia cette histoire ne l'a pas trouvée à son goût, et qu'elle est allée demander à d'autres conteurs des histoires pour la faire rire. Elle n'a pas compris; et ne comprendront pas davantage les commerçants de toute farine qui assistent indifférents aux efforts que

les auteurs canadiens tentent selon leurs forces, c'est - à - dire bien faiblement, pour s'organiser, comme se syndiquent de nos jours tous les corps de métier. Nos gens de lettres sentent l'impérieux besoin d'assurer une carrière aux littérateurs qui, par quelque préordination, pourront peut - être, comme dans tous les pays civilisés, vivre de leur plume. Malheureusement, on est amateur dans l'organisation, comme on l'est dans la production littéraire. Les uns ne condescendent point à sortir littérairement si peu de leur tour d'ivoire; d'autres répugnent à s'associer avec de modestes travailleurs qui s'efforcent de mettre en œuvre les dons que la nature leur a impartis; et d'autres continuent à décourager les bonnes volontés sans cependant offrir le moindre avis pratique ou, comme on dit fort expressivement en anglais, *constructive*.

L'œuvre littéraire est si bien, chez nous, le fruit de loisirs qui n'ont rien de lucratif, qu'on doit remarquer, comme un caractère particulier de notre production intellectuelle, que ce sont pour la plupart des religieux qui mettent au jour les œuvres les plus abondantes ou les plus réfléchies, parce que leur état même les soustrait aux charges familiales, sociales et politiques auxquelles le moindre écrivain laïque ne saurait se dérober et dont il doit s'acquitter coûte que coûte. Saint Paul a depuis longtemps prévenu les profanes: *Carnis tribulationes habebunt*.

En France, il y a un siècle, le sort des écrivains était, relativement, aussi précaire. Des poètes comme Victor Hugo, des romanciers comme Balzac et Dumas, des journalistes, des universitaires, des philosophes et des physiciens même, Gozlan, Villemain, Lamennais, Arago, ne crurent aucunement déchoir en retroussant leurs manches de mandarins pour se mettre à la besogne et fonder la Société des Gens de

Lettres. Les auteurs dramatiques en firent autant. Il en alla de même dans tous les pays où la littérature existe, où des corporations solidement constituées se consacrent au bien-être de l'ouvrier de la pensée et obtiennent pour lui une adéquate protection des parlements qui édictent les lois.

Les auteurs canadiens pourront continuer à former entre eux des sociétés, des chapelles d'admiration mutuelle, des cénacles de démolition, des cercles de snobs et de snobinettes dont l'horizon se réduit à celui d'un *five o'clock tea* ou d'un *midnight cocktail*, des compagnies qui organisent chaque été une belle excursion à tarif réduit, ou des écoles soi-disant littéraires dont la préoccupation majeure consiste à tirer quelques carottes aux gouvernements. Aucune association d'auteurs canadiens n'obtiendra de résultats appréciables, ne servira la littérature nationale, si elle ne se donne pour principal objet, long et difficile à atteindre, mais essentiel, de créer une carrière pour ses adeptes; et le premier effort doit tendre à réprimer dans toutes ses ramifications la piraterie des auteurs étrangers qui se pratique presque partout, au Canada, et qui enlève à l'écrivain canadien l'espoir de jamais gagner un salaire équitable pour le labeur qu'il est en disposition de fournir.

Tous les pays policés se rendent compte que les lettres et les arts sont des ressources naturelles qui constituent un actif national dont l'exploitation intéresse l'Etat au même titre que les autres ressources naturelles; et ils se préoccupent de favoriser l'exploitation rationnelle de ces ressources spirituelles en veillant à la sauvegarde du patrimoine qu'ils aident l'auteur à acquérir. Le climat qui sévit dans un pays se reflète dans ses lois, assure-t-on, et c'est ainsi que la considération qu'inspirent au Canada les lettres et les arts justifie en quelque sorte une législation

que les auteurs invoquent souvent en vain pour se défendre de leurs contrefacteurs. Sous tous prétextes, pies ou impies, on bat monnaie du cerveau des autres, on gruge les dramaturges et on les frustre de leur gagne-pain. Ne pouvant s'offrir le luxe de risquer \$200 de frais pour faire condamner leur exploitateur à payer, avec le sourire, une amende de \$10 à Sa Majesté, les auteurs estiment encore moins ruineux de s'abstenir et de se laisser piller dans un pays où la répression fait encore défaut.¹

Que si la victime attend plus de satisfaction d'un recours civil que d'une procédure pénale, la loi la contraindra à remplir au préalable des formalités rigoureuses, puis à se pourvoir d'un procureur *ad litem*; les tribunaux pourront alors lui adjuger un montant en réparation des dommages matériels que la contrefaçon lui aura réellement fait subir. N'allez pas croire que la preuve de ces dommages soit facile! Dans tous les cas, la justice suivra son cours, en toute gravité. Les remises à huitaine et à quinzaine prolongeront la litispendance jusqu'à ce que votre contrefacteur découvre une échappatoire ou tré-passe de sa belle mort. Et si votre réclamation vient à s'instruire au fond et que vous obteniez un jugement vous accordant \$1000 ou \$10 de dommages-intérêts, attendez-vous encore à apprendre que la firme couvrant votre débiteur est mise en faillite, ou que votre défendeur insolvable vous laisse, au bout du compte, à payer les pots qu'il aura cassés.

1. A Montréal, le 9 novembre 1928, un prétendu tragédien, accusé puis convaincu de plagiat d'un drame, plagiat qui rapporta des recettes de plusieurs milliers de dollars, fut condamné à une amende de \$10 qu'il versa peut-être à Sa Majesté, en laissant au dramaturge qu'il avait volé le solde de quelque \$200 de dépens et frais de preuve. (Cf. dossier No 2659/1928 de la cour des Sessions de la Paix, Montréal.) Dans un pays où la littérature existe, ce plagiaire aurait été jeté en prison, et les recettes provenant de sa rapine auraient été saisies en dédommagement de l'auteur victime.

L'industrie fourrage dans tous les domaines, pille impunément auteurs français, anglais, italiens, allemands, non pas, certes, avec l'autorisation expresse des lois canadiennes, mais—ce qui revient au même—à la faveur des formalités qu'elles imposent à ces auteurs étrangers et qui les découragent de réclamer justice au Canada. Le pillage des étrangers étant ainsi pratiqué impunément, l'industrie ne va pas, par patriotisme, perdre son temps à traiter avec un auteur canadien, puisqu'elle trouve tout profit à l'ignorer. L'auteur indigène peut produire autant que ça lui chante, pourvu qu'il ne demande à personne d'acheter ses œuvres et qu'il ne demande pas à ses œuvres de le faire vivre.

Voilà ce qu'il faut bien comprendre de la situation, et retenir de l'exposé que j'en ai trop brièvement tracé. Un nationalisme d'autruche nous pousse à nous désintéresser des auteurs étrangers qui se font dépouiller au Canada, et nous cache la ruine des auteurs nationaux, qu'entraîne la libre exploitation des œuvres exotiques. Si les lois canadiennes ne rendaient pas quasi impossible la répression des contrefaçons, de nos rangs surgiraient nombre de dramaturges pour fournir des pièces aux théâtres et aux cercles qui, d'un bout à l'autre du pays et d'un bout à l'autre de l'année, s'emparent de tout ce qui leur convient dans les répertoires extérieurs, sans plus songer à obtenir l'autorisation des auteurs qu'à leur attribuer la moindre part des bénéfices que réalisent ces centaines et ces milliers de représentations illicites. Pareillement, combien d'écrivains, de musiciens et d'artistes canadiens trouveraient à s'employer et à cultiver leur talent, si les exploiters de la littérature, de la musique, du dessin et de la peinture n'étaient point encouragés et ne s'estimaient point autorisés,

par nos lois, à s'approprier le bien d'autrui, les productions des auteurs lointains!

En dénonçant la piraterie dont les auteurs d'autres pays sont victimes au Canada, c'est le sort des nôtres qui nous intéresse, et c'est — insistons-y — l'avenir de nos propres littérateurs, artistes et musiciens qui ne peuvent résister indéfiniment à ce jeu.

*Je pense aux blés coupés qui ne sont pas les nôtres
Et dont les épis mûrs font du pain pour les autres...*

Le public aggrave encore la condition de l'écrivain en cherchant ses récréations partout ailleurs que dans la lecture¹.

Exemple topique: on a vendu en France plus d'un million d'exemplaires de *Maria Chapdelaine*; l'Égypte, à elle seule, en a acheté 22,000; le Canada en a pris 6,000 au maximum. C'est pourtant notre pays et nos gens qui ont fourni la matière de ce roman, le plus artistique et le plus pur, le plus émou-

1. Dans son numéro de juillet 1934, la *Gazette Littéraire*, de Montréal, a reproduit quelques statistiques de la douane. Les Yankis tiennent le record de la dépense per capita pour l'automobile, les parfums, le cinéma, les fleurs et le tabac — et sans doute aussi pour la gomme à mâcher. Les Canadiens viennent bons deuxièmes dans ces dépenses particulières qu'il faut bien détacher de l'ordre intellectuel. Dans le total des livres importés au Canada, en 1933, pour une valeur de \$3,664,349, les livres français représentent une proportion de moins de 5%, soit \$173,734, répartie entre les livres de piété (\$27,872), les livres destinés aux écoles, associations ou bibliothèques (\$57,281), et les livres destinés aux particuliers (\$88,581). En établissant à trois millions le chiffre de la population canadienne-française, cette statistique montre que nous dépensons chaque année environ TROIS SOUS par personne pour les livres français. Aussi le Canada figure-t-il, proportionnellement à sa population de langue française, au huitième rang des importations de livres français, après la Belgique, la Suisse, la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Italie, l'Allemagne et l'Amérique Latine.

Si la statistique nous révélait la quantité de magazines importés chaque année des États-Unis au Canada, et la proportion de cette littérature yankie dont nos populations canadiennes-françaises font leurs choux gras et même leur seule nourriture spirituelle, la constatation serait plus lamentable encore.

vant et le plus vrai, en un mot le plus beau qu'ait encore inspiré le Canada français. Pour secouer l'indifférence de nos compatriotes, pour galvaniser leur curiosité spirituelle, pour les bouter en train, faudrait-il donc leur présenter des scènes de dévergondage? Quelle pitié!

A ce régime, les littérateurs canadiens gardent leurs écrits dans leur tiroir ou, plus sensément, abandonnent vite un emploi qui les appelait; ils se lassent de se gratter la cervelle et d'en gaspiller les trésors, et finissent par appliquer à quelque vague professorat, au courtage en assurances, à la traduction mercenaire, au journalisme semainier ou à de plus déprimantes besognes, une vocation qui, normalement canalisée, les aurait mieux servis en leur permettant de donner leur mesure, et aurait profité davantage à leur pays. La société injustement organisée en fait de malheureux ratés ou demi-ratés, qui souffriront toute leur vie d'avoir détourné leurs facultés de la voie que la nature leur avait tracée.

C'est avec le dessein bien arrêté de corriger l'injustice d'un pareil état de choses, d'aider aux travailleurs intellectuels et de leur ouvrir une profession, que les auteurs canadiens devraient s'organiser et s'adjoindre des confrères qui n'auraient d'autre intérêt personnel que celui de la communauté. Malheureusement, l'impatience à activer le recrutement et à accroître la caisse des cotisations ouvre trop large la porte à de pseudo-littérateurs qui s'introduisent dans la bergerie comme dans un refuge ou, pis encore, pour y tondre les brebis. Ces faux frères éloignent les dévots, quand ils n'exploitent pas l'autorité de leur confrérie adoptive pour en contrecarrer les projets, pour favoriser les menées d'autres corporations qui les intéressent bien autrement et dont l'industrie consiste à tenir les auteurs en sujétion.

Si je signale ce péril, on voudra bien croire que c'est après avoir congrûment constaté que nos sociétés d'auteurs n'y ont point échappé. Il ne s'agit pas de se grouper en nombre pour atteindre un but. Il s'agit plutôt de marcher ferme et de marcher droit.

Ces considérations brutalement économiques scandaliseront sans doute les délicats qui croient dur comme fer qu'un poète, un musicien ou un artiste ne doit pas se préoccuper des confitures, ni même du pain dont il se nourrit, mais qu'il est né pour amuser les désœuvrés de sa génération. De bonnes âmes penseront même qu'un auteur canadien devrait, dans de pareilles conditions, travailler pour d'autres pays plus tutélaires. Qu'elles y aillent voir! Il est trop vrai que des littérateurs et des peintres canadiens se sont expatriés pour continuer à vivre de leur art; mais il faut avoir, pour se porter à cette extrémité, des prédispositions et des facilités qui ne sont pas communes.

La législation sur la propriété littéraire et artistique ne ressortit pas à nos gouvernements provinciaux. Elle relève exclusivement du pouvoir fédéral auquel notre constitution, par son article 91, confère la prérogative de légiférer en matière de droit d'auteur et d'inventeur, comme en matière de commerce, de navigation, de poids et mesures, de monnayage, de divorce, et en combien d'autres matières d'ordre national! C'est ainsi qu'il s'intéresse à l'industrie, sa créature préférée, qu'il exerce sa tutelle sur nos derniers Peaux-Rouges et qu'il veille même au soin des animaux. Positivement.

*Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Mais sa bonté s'arrête à la littérature...*

Dès 1875, le pouvoir fédéral a édicté une loi pour reconnaître aux auteurs un droit absolu sur leurs ou-

vrages. Depuis lors, gouvernements et parlements se sont succédé; ils ont remodelé et rapiéceté la législation du droit d'auteur; ils ont affirmé et confirmé le principe de la propriété littéraire et artistique; ils ont multiplié les clauses prohibitives, mais en différant toujours d'assurer, moyennant des sanctions spécifiques, le respect de ce droit statutaire et *sui generis* qui, comme tel, ne peut pas être efficacement soutenu et revendiqué sous la seule autorité générale du code civil... Les aborigènes, Algonquins et Iroquois, observaient le droit naturel et n'y mettaient pas tant de réserves. Ils possédaient leur propre musique et leur propre poésie; ils respectaient la propriété des auteurs, et infligeaient aux contrefacteurs une sanction effective, celle du tomahawk. Nos annalistes en donnent maints témoignages, les Jésuites dans leurs *Relations*, La Potherie dans son *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, et notamment Nicolas Perrot dans son *Mémoire*: « Les assistans aux festins continuent à chanter successivement dans l'assemblée... Car il faut sçavoir que chacun a sa chanson particulière, et qu'on ne peut pas chanter celle de son camarade sans luy faire une insulte qui attireroit un coup de casse-tête à celui qui aurait chanté la chanson de guerre d'un autre: estant le plus grand affront qu'on luy sçauroit faire dans une assemblée où il est présent. Elle ne peut estre mesme chantée après sa mort, les jours de solemnitez, que par ceux de la famille qui relèvent son nom; il est cependant permis de la dire devant luy hors de ces jours de festes, pourveu qu'on ne s'assise pas... » La civilisation a relégué le tomahawk au musée, et les lois modernes portent des sanctions plus douces. A force d'évoluer, nous n'assurons plus aux auteurs qu'une protection quasi illusoire, et les profiteurs bénissent un régime qui les mène à la prospérité.

Le ministre des Lettres et Beaux-Arts de Québec n'y peut rien. Cependant, la question revient à son esprit: « Avons-nous une littérature? »

Grand liseur, M. David a sans doute noté que les journaux parisiens, sous leur rubrique « Les lettres françaises hors de France », ne parlent du Canada que pour relater des ouvrages comme ceux de Louis Hémon, de Marie Le Franc et du Père Le Jeune, qui sont, par hasard, trois Bretons. A ne jamais rien trouver d'autre au sujet du Canada dans les grands journaux européens qui suivent assidûment le mouvement des lettres françaises hors de France, il est assez juste qu'on hésite à se prononcer sur l'existence d'une littérature canadienne-française. Pourtant M. David connaît mieux que quiconque la quantité d'ouvrages dont se compose et dont s'augmente d'un mois à l'autre la bibliothèque de sa province; il sait singulièrement que le flot littéraire ne se tarit point, puisqu'il n'en est pas un filet qui ne passe à ses pieds. Aussi le croirais-je tenté, dans un accès de confiance, d'opposer, aux paradoxes de nos négateurs, des paradoxes tout aussi péremptoirs pour démontrer, à la façon d'André Thérive, que la littérature canadienne-française pourrait bien être une littérature morte et qui, à ce titre même et à l'instar d'une langue morte, a chance de vivre immortellement.

Aussi bien conviendrait-il, en reprenant le débat, d'établir une distinction préalable. Il existe des littératures qui n'existent plus ou, si l'on préfère, ont cessé de jaillir, et qui néanmoins continuent à exercer la meilleure influence sur la postérité, et demeurent un monument impérissable des peuples qui les ont créées; témoin la littérature latine du siècle d'Auguste. Il en est d'autres qui existent dans le présent, et n'ont guère d'ascendance: témoin la

littérature de nos voisins américains. Quand on demande si la littérature canadienne-française existe, comme cela semble devenir un sport provincial, on pourrait donc préciser ce qu'on prétend affirmer ou nier: nos acquêts dont le total s'aperçoit, sauf erreur, à l'œil nu, ou le courant qu'on peut suivre au temps que nous vivons et dont il est loisible, sans aucun doute, de sonder la profondeur ou de jauger le débit.

N'importe qui peut tirer, de notre bibliothèque, pour confondre les sceptiques, certains ouvrages qu'à moins de pousser le préjugé jusqu'au crétinisme, il sied de tenir pour supérieurs. Mais combien faut-il d'hirondelles pour faire le printemps?

A la vérité, dans notre parterre où tout pousse, tant bien que mal, se remarque une plate-bande plus que toute autre minable, pauvrement cultivée et presque abandonnée. C'est notre production théâtrale. Les causes de sa malcroissance sont tellement multiples qu'on n'en finirait plus de les démêler des autres causes du dépérissement qui guette toute germination artistique au Canada. Constatons seulement que ce rayon est le plus chétif de toute notre bibliothèque, et ne cherchons pas d'autres motifs à la publication de ce volume.

Le lever de rideau et la comédie qui le composent ont été écrits à une époque où le théâtre français semblait devoir s'implanter en quelques villes canadiennes, particulièrement à Québec et à Montréal. Environ 1900, le Théâtre des Nouveautés, le Théâtre National et d'autres encore auguraient assez bien de l'avenir pour instituer des concours et inciter par ce moyen nos auteurs à la production dramatique. Le cinéma n'était pas encore établi, ni la radio, qui allaient bientôt pousser, par doses massives, à l'américanisation de nos populations. Le spectacle mécanique s'est installé à tous les coins

de rues. On y vient à l'heure qu'on veut, et sans même être tenu de s'élaborer une coiffure ou de se laver les mains. Pour une obole, on voit, en une heure ou deux, le Nord et le Sud, des courses affolantes et tous les trucs de l'amour, avec tous les bipèdes, tripèdes, quadrupèdes et autres animaux de la création. Ou l'on reste bien tranquillement au coin du feu, à écouter de la musique hertzienne qui ne coûte rien et vaut quelquefois davantage, qui est même, plus rarement, excellente. Au prix de ces curiosités vraiment populaires, une pièce plus ou moins littéraire, restreinte au cadre rigide d'un plateau de théâtre, ne présente guère d'attrait. Au demeurant, de toutes les capitales on rapporte que le théâtre se meurt.

Une pièce, drame ou comédie, ne pousse pourtant pas comme un champignon. Pour incorporer quelque substance et quelque saveur, pour contenir quelque valeur artistique, elle ne peut être l'effet que d'une patiente et méticuleuse culture. Nul ne s'attarde à acquérir une formation que l'on sait d'avance qui ne rapportera ni salaire ni considération. La littérature n'est donc, chez nous, qu'une occupation de loisirs, et, à défaut d'œuvres de maîtres, nous devons nous contenter d'œuvres d'amateurs. C'est comme telles que passent à l'impression ces deux pièces qui sont, au surplus, des œuvres de jeunesse, manifestement.

Pourquoi n'ont-elles pas été publiées plus tôt? Parce que l'auteur espérait que la situation juridique des écrivains s'amenderait au Canada comme elle s'amende graduellement dans tous les autres pays; que le théâtre progresserait, procurerait même une carrière à des littérateurs qui pourraient y trouver une raison de s'adonner à la dramaturgie et de doter enfin notre littérature de pièces maîtresses. Hélas! le drame a si peu progressé depuis trente ans, au

Canada, que cette publication tardive n'a d'autre objet que d'ajouter, l'occasion s'en présentant, un volume au rayon dégarni de notre bibliothèque nationale. Faute de grives, on mange des merles; et je sais, mieux que personne, que mes merles ne sont point grives. La critique y a trop mordu déjà pour que je m'y méprenne.

Le lever de rideau est, si l'on veut, un sketch de philologie sentimentale. Interprétée par un couple bien-disant, cette bluette pourrait amuser une société mondaine qui ne recherche pas particulièrement l'épice.

Les Boules de neige sont un symbole des dégâts semés par la médisance qui constitue l'essence des papotages, pain quotidien de toutes les réunions d'oisifs et, en particulier, des villégiatures. Le sujet, fort mince à la vérité, semblait intéressant à un jeune auteur travaillé par l'ambition d'observer les mœurs de son temps et de son milieu, d'écrire d'après nature des scènes journalières et de marquer les méfaits d'un travers, sinon d'un vice social, si répandu que l'on s'en accommode presque naturellement. Cette esquisse, avec d'autres peintures de la même époque, pourrait aussi marquer combien la bourgeoisie canadienne-française a évolué, je me garde de dire en quel sens, depuis la grande guerre. À d'autres égards, ce modeste tableau conserve son actualité, puisque l'humanité s'amusera toujours à dire et à entendre du mal du prochain.

Les réunions mondaines où fleurit le papotage sont artificielles, par définition. Le caractère de la plupart des personnages qui y figurent consiste à cacher leur véritable caractère, ou à en manquer tout à fait. Ce défaut se voile d'artifices, s'exerce aux propos qui remplissent les heures et les jours de ces désoccupés dont l'unique souci est de tuer le temps,

et qui le tuent comme ils peuvent, sans beaucoup s'inquiéter de quel côté se perdent ou de ce qu'atteignent les éclats de leurs projectiles. Une étude de notre bourgeoisie trouve de ce chef un élément de vérité dramatique dans ce verbiage insipide et malicieux.

Si j'avais loisir et raison de composer une nouvelle comédie, je saurais bien où chercher, aujourd'hui, un sujet plus grave ou plus scabreux, et je m'attarderais moins, peut-être, au marivaudage. Enfin, un écrivain a le droit de situer sa démonstration où bon lui semble et de braquer son observation sur la vie quotidienne et dans le monde ordinaire, s'il croit pouvoir en tirer une leçon plus générale, plutôt que styliser, pour faire montre d'originalité, des cas exceptionnels.

La critique, elle, a le droit de reprocher à l'auteur de n'avoir pas tiré, du sujet quelconque qu'il a arrêté, un tableau vivant; elle a le droit de démontrer qu'il n'a pas développé sa thèse avec logique, qu'il n'y a mis aucune fraîcheur, aucun talent, qu'au surplus il a traité avec plus ou moins de respect la langue française dont il se réclame. On ne lui demande pas de reconnaître à l'auteur le mérite d'épargner à ses auditeurs les lieux communs qui farcissent tant de compositions théâtrales, d'écarter résolument domestiques, appareils téléphoniques ou radiophoniques, jeux de coulisses et autres ficelles servant trop commodément à nouer l'intrigue, à filer des scènes et surtout à escamoter les transitions, autant de difficultés réelles qu'un dramaturge consciencieux s'ingénie à contourner par ses propres moyens. La critique a un champ assez vaste où s'exercer à la virtuosité, sans franchir les bornes de l'honnêteté. Mais elle n'a pas le droit de faire la grimace sur le sujet, sur le milieu, sur la thèse que l'auteur a délibérément choisis.

Nos censeurs les plus bruyants et les plus assurés, parce qu'ils savent tout, ignorent ce principe élémentaire de la critique, et, parce qu'ils font de l'amateurisme, eux aussi, ils n'admettent rien en dehors de leur conception exclusive et de leurs goûts individuels. Pour trouver grâce devant ces esprits à voie unique, l'œuvre qu'ils daignent juger devrait disparaître sous une autre plus conforme à leurs idées. Ils ne cherchent pas ce qu'un essai peut déceler de ressources chez un auteur, d'aptitudes à cultiver; ils prescrivent d'autorité une transformation qui corresponde à leur point de vue, le seul qui vaille, bien sûr. Ce dieu aurait dû être table, et cette table, cuvette. Je parle, comme je dois, des critiques qui trônent dans les gazettes qui les hébergent et dont ils assument d'emblée le prestige ou l'ampleur, des rédacteurs qui possèdent la distinction de n'avoir jamais rien apporté à notre littérature, que leur critique. Cependant, de Sainte-Beuve à Jules Lemaitre, de Faguet à Edmond Jaloux, tous les critiques respectables de France et, chez nous, Louis Dantin et le Père M.-A. Lamarche, ont pris soin de se livrer à la procréation littéraire avant que de juger leurs confrères; et Anatole France a eu la pudeur de mettre au monde quelques chefs-d'œuvre avant de mettre Georges Ohnet hors de la littérature.

J'ai cru opportun de noter ces quelques réflexions en présentant, sur le tard, une œuvre de jeunesse à quoi les explications les plus ingénieuses ne sauraient ajouter un soupçon de mérite ou de valeur. Le lecteur n'a pas à se demander si l'ouvrage qui lui tombe entre les mains provient d'un jeune auteur ou d'un vieux, s'il a coûté dix jours, ou dix mois, ou dix ans de travail. Une composition n'admet aucune justification. Elle est bonne, médiocre ou mauvaise. Pas plus que la critique, en la portant aux nues ou aux

enfers, l'auteur n'y changera rien en la chargeant de notules ou de gloses. Dans un pays où la littérature est une carrière, de pareilles réflexions feraient sourire, tant elles sont élémentaires. Chez nous, il importe de revenir sans cesse sur ces éléments.

Je dédie ces réflexions à mes jeunes confrères, d'abord pour les mettre en garde contre une certaine critique dont leur déférence ou leur timidité pourrait accueillir les arrêts comme des oracles du Parnasse, et surtout pour les prévenir des mécomptes et déceptions que le métier littéraire leur réserve pour tout potage, tant que nos auteurs ne parviendront pas, en s'inspirant de leurs confrères étrangers, à transformer cet ingrat métier en une honorable profession. Et si l'on m'impute d'avoir pris un bien long détour pour offrir ce maigre conseil aux jeunes écrivains de chez nous, ou pour en avoir un tantinet passionné le prétexte, j'alléguerai les préfaces de Dumas fils et de Bernard Shaw, en laissant imaginer les beaux cris que ces préfaciés insignes auraient poussés, s'ils avaient subi, en France et en Angleterre, la situation que l'auteur endure au Canada...

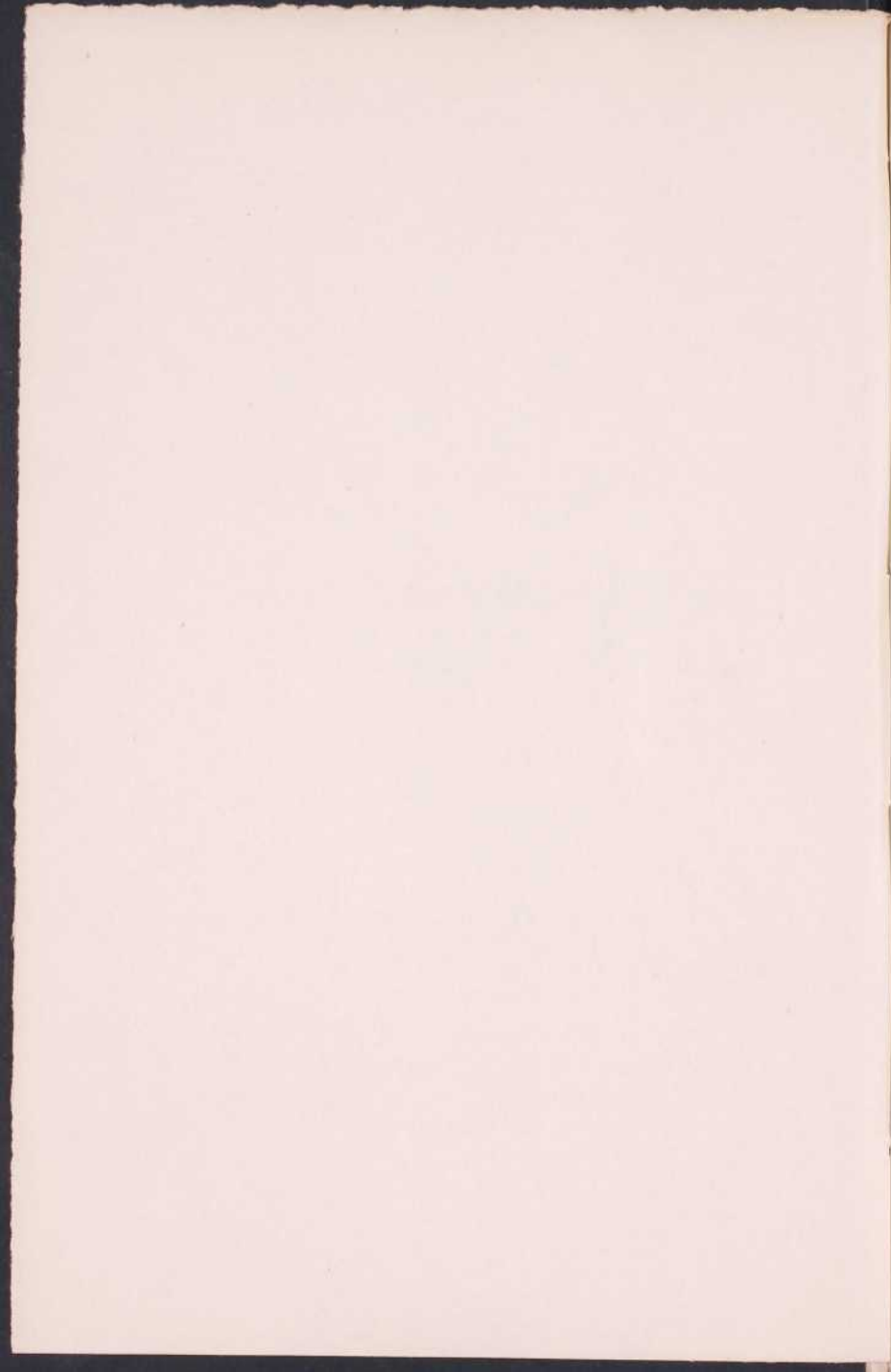
Mais nous entendons les trois coups du régisseur qui annoncent le lever du rideau.

— Pardonnez-moi, Madame, de vous avoir retenue au foyer pour vous entretenir de l'économique. Heureusement, les toilettes sont arrivées durant ce temps, et vous avez trouvé le loisir d'en terminer l'inspection. Passons au littéraire et souhaitons que, les lumières baissées, vous suiviez maintenant le spectacle et y preniez un peu d'agrément.

Ottawa, le 1er avril 1935.

“JE VOUS AIME”

BRODERIE DE RAISON SUR UN THÈME D'AMOUR.



“JE VOUS AIME”

PERSONNAGES :

MAUDE 20 ans.

GRANDEFOYE 30 ans.

Crépuscule de juillet. On attend l'angélus. Plage estivale, Vaudreuil ou autre, parsemée de fleurs, de pâquerettes. Le ciel est éclairé de temps à autre de quelques soleillades d'orage entre des nuées qui passent. Grandefoye est installé à un chevalet; près de lui est fichée, dans un tas de cailloux, sa canne à pêche. Tenue de villégiature, négligée. Dans sa poche un volume de Sully Prudhomme. Il peint et révasse.

GRANDEFOYE.

*Partout scintillent les couleurs!
Mais d'où vient cette force en elles?
Il est un bleu dont je me meurs
Parce qu'il est dans ses prunelles...*

Le langage des couleurs!... (Il regarde une à une ses couleurs.) La rêverie de l'azur, le céleste du blanc, l'embrasement du rouge! Du bleu, du blanc, du rouge: toute la France!... L'auto-

rité du pourpre, l'ironie du jaune, l'embêtement du brun, l'espoir du vert, la tristesse du gris... (Il regarde le ciel.) Il fait triste!... Pas de peinture possible aujourd'hui... (Confidentiel.) Quand le temps est beau, je viens ici au paysage; quand il fait sombre, je viens à la pêche... Quel est ce soir mon état?... Pêcheur, peintre?... Amoureux comme depuis quinze jours. (Il continue tant bien que mal sa peinture un moment interrompue, et manifeste de l'impatience. Il siffle quelques notes d'un air américain à la mode, puis d'un autre, plus langoureux.) C'est idiot, cette musique américaine: c'est endormant et ça réveille le spleen... Certains airs ne se devraient point entendre quand le ciel est de méchante humeur... (Il scrute le fond des coulisses où Maude doit paraître, à gauche du spectateur, et remue d'impatience.) Travaillons de chic!... (Il dit à mesure qu'il peint.) Des petits nuages blancs, roses, orange, changeants comme ses caprices; l'horizon, bleu comme son œil, de ce bleu dont Sully Prudhomme dit que je me meurs; le soleil qui « cogne des clous », rouge comme un cardinal bouffi de sommeil... rouge aussi comme sa lèvre!... (Inquiet.) M'aime-t-elle? Je crois qu'elle n'en est pas loin... Il n'est pas besoin d'entendre « Je vous aime » pour se savoir aimé... Si l'aveu est doux à entendre, il est plus difficile à prononcer; le cœur préfère se laisser deviner que se déclarer. L'aveu est

la résignation d'un être à un autre; et l'orgueil d'un homme—comme la vanité d'une femme—se rebiffe toujours à s'assujettir. Un brin d'orgueil sied d'ailleurs à l'amour; les amours qui s'humilient ne sont point les meilleures... Sans compter que si la bouche sait mentir, le cœur y parvient moins facilement... Elle va venir: son cœur la conduit ici chaque soir... (Maude, en mousseline, l'ombrelle à la main, a débouché du fond de la coulisse de gauche. Elle se dirige vers le bas de la coulisse de droite, traversant le théâtre en diagonale. Vers le milieu de la scène, elle modère le pas afin d'attendre le regard de Grandefoye. Il l'a aperçue, mais feint de ne pas la voir.) La voici.

MAUDE, à part.

Depuis quinze jours il s'obstine à se taire; et pourtant il m'aime: j'en suis sûre... Avouera-t-il aujourd'hui?.. (Elle va désespérément entrer dans la coulisse de droite, lorsque Grandefoye se décide à l'apercevoir.)

GRANDEFOYE, d'un air indifférent.

Mademoiselle Maude, ces petits pieds sont bien courageux de marcher ainsi dans l'herbe mouillée.

MAUDE.

Je vais si peu loin.

GRANDEFOYE, moqueur, tout en ayant l'air attentif à sa peinture.

A la gare, comme chaque soir, pour l'arrivée du train de Montréal... le train des maris, ou des amoureux.

MAUDE, rectifiant, avec une indignation sans importance.

Je vais au-devant de mon père, monsieur Grandefoye!... Et vous, toujours à votre crépuscule?... Vous avez le talent merveilleux de peindre des nuages roses et rieurs, (Elle indique le ciel sombre.) d'après un modèle posant en gris.

GRANDEFOYE, se défendant du mieux qu'il peut.

La pluie s'est arrêtée... Le ciel est complètement remis.

MAUDE, aucunement convaincue.

C'est certain.

GRANDEFOYE, de même.

Au fait, cet enveloppement de la nature dans la buée, donne au paysage une nuance,... un vapoureux,... une mélancolie...

MAUDE.

Qui devrait assombrir ces nuages roses.

GRANDEFOYE, saisissant comme une raison un furtif rayon de soleil couchant.

C'est cette petite soleillade qui arrive à l'instant: voyez-vous? (Gentiment polisson.) Ainsi que les minois qui se poudre-de-risent après la toilette, la nature se poudre de soleil après la pluie... Tenez, si mon crépuscule n'est pas exact, j'en fais une aurore; et voilà la critique satisfaite, n'est-ce pas?... Parfaitement; l'aurore ressemble comme une sœur au crépuscule; et les plus fins connaisseurs ne par-

viennent pas toujours à saisir la différence des teintes gaies ou tristes qui caractérisent le levant ou le couchant... Certains beaux soirs d'automne ne vous ont-ils point rappelé certaines belles soirées de printemps?

MAUDE.

Vous vous défendez bien.

GRANDEFOYE.

C'est ma profession... A vrai dire, mademoiselle Maude, le peintre s'efface, ce soir, devant le pêcheur à la ligne... Le temps — vous avez raison — a une moue indigne d'être notée; mais, en revanche, pendant ces heures chagrines, le poisson maraude et se fait pincer ici comme au temps miraculeux des apôtres.

MAUDE, sceptique.

Ce soir, la pêche vous réussit mieux?

GRANDEFOYE.

Merveilleusement.

MAUDE.

Combien de victimes?

GRANDEFOYE, embarrassé.

Encore pas une: j'arrive à peine... Et vous savez sans doute qu'après la tombée du jour, les pêcheurs consciencieux n'amorcent plus le fretin, mais plutôt les pièces précieuses... qui se font attendre.

MAUDE, narquoise.

J'admire votre persévérance... De vous trouver chaque soir assidu au travail, j'en suis tout édifiée.

GRANDEFOYE, radieux de la prendre au même piège.

Mais, vous-même, mademoiselle Maude, que feriez-vous s'il n'arrivait à Vaudreuil un train de Montréal qui vous oblige à vous rendre chaque soir à la gare et vous procure ainsi... de cette plage enchantresse... le spectacle du soleil s'endormant dans le fleuve?

MAUDE, se défendant de l'insinuation.

Monsieur Grandefoye!

GRANDEFOYE.

Cette heure est délicieuse, mademoiselle Maude; ne vous défendez point de l'aimer... Au club nautique où l'on flirte, où l'on flâne, et dans les chaloupes où l'on se berce, n'entendez-vous pas les admirations devant le réveil étoilé de la nuit?... Toutes les fines bouches, toutes les fines moustaches tiennent à s'acquitter d'une oraison quotidienne au crépuscule, d'un « Que c'est beau! ». Mais combien ressentent réellement tout le charme de cette heure exquise qui, à elle seule, vaut les vingt-trois autres réunies!

MAUDE, hésitante.

Pourquoi donc?

GRANDEFOYE.

Pourquoi?... Parce que vous passez ici chaque soir... et que, si vous y manquez, vous deviendriez bien coupable!

MAUDE.

Bien coupable, moi?

GRANDEFOYE.

Sans doute!... Voyez... (Il lui montre son tableau.) J'ai entrepris le tableau de cette plage embellie par la présence d'une femme qui devient la fée de ce méandre où le Créateur a laissé tomber une grosse poignée d'ilots engageants... Il ferait bon d'y être perdu!

MAUDE, admirative.

Poète!

GRANDEFOYE.

Hélas! oui, poète!... Si mes clients soupçonnaient seulement avec quelle volupté leur serviteur — cher maître! — se distrait en ce moment de leurs affaires?... En somme, mademoiselle Maude, si ma villégiature se prolonge à Vaudreuil... si je me suis passionné pour la peinture et pour la pêche à la ligne... n'en êtes-vous pas un peu la cause?

MAUDE, à part, avec joie.

Je le tiens!... (Haut.) N'est-ce pas ce qu'en termes judiciaires vous définissez: « Entrer

dans la voie des aveux »? (Invitante.) Voyons, faites-moi des confidences... Qu'est-ce qui vous tracasse?... Etes-vous amoureux?

GRANDEFOYE.

Non pas!

MAUDE.

Des malheureux sans nombre ont été condamnés à perpétuité pour des paroles moins graves.

GRANDEFOYE.

Qu'ai-je dit?

MAUDE.

Des bêtises... et moi aussi. Allons! bon succès dans le paysage!... Je cours au train avant que la pluie ne reprenne. (Fausse sortie.)

GRANDEFOYE, la retenant.

Partir si tôt! L'angélus n'a pas sonné, et vos voyageurs n'arrivent qu'à sept heures dix... (Cherchant un prétexte.) Voyez cette ligne d'horizon: la confondriez-vous avec la montagne de là-bas ou avec l'eau bleue?

MAUDE. (Le crépuscule s'est accentué depuis un moment.)

Je pense qu'il fait un peu sombre pour corriger le tableau d'un pêcheur à la ligne consciencieux... Rappelez-vous que Monsieur Cyrano de Bergerac a livré au crépuscule son secret de quatorze années... Le vôtre, de

quinze jours à peine, aura peut-être moins de résistance... Prenez garde!

GRANDEFOYE.

Enfin, mademoiselle, la peinture a des principes qui ne doivent pas indispensablement se discuter au soleil, que diable!

MAUDE, avec un rire bruyant.

J'admire vos principes... en peinture. Mais, cher maître, vous me demandez des conseils, à moi? Vous savez bien que je ne m'y entends guère.

GRANDEFOYE, évidemment renseigné.

Cependant, au couvent, vous ne figuriez pas la dernière aux expositions.

MAUDE.

Vous êtes bien informé. Mais la peinture de couvent, vous savez... A peine y apprend-on à colorer une fleur de coussin.

GRANDEFOYE.

Vous traitez les fleurs bien haut le pinceau, mademoiselle Maude.

MAUDE.

Les fleurs en nature, à la bonne heure! Mais à l'huile ou à l'eau, je vous avoue que je leur préfère prosaïquement les câpres ou les capucines.

GRANDEFOYE.

Watteau!... Lancret!...

MAUDE, geste de s'en aller.

Sans rancune, monsieur Grandefoye!

GRANDEFOYE.

Vous tenez donc à attendre dix minutes sur le quai de la gare?... Le coup d'œil est bien plus beau d'ici.

MAUDE.

Il va pleuvoir encore... Et je n'ai que le temps.

GRANDEFOYE.

N'y allez pas du tout à la gare.

MAUDE.

Auriez-vous par hasard le don d'écarter la pluie de vos invités, monsieur Grandefoye?... (Motif sérieux.) Et l'inquiétude de mon père?

GRANDEFOYE.

Et l'inquiétude de votre père?... J'irai vous excuser auprès de lui.

MAUDE.

Et vous plaidez?

GRANDEFOYE.

Coupable!

MAUDE, un peu troublée.

Vous dites?

GRANDEFOYE.

J'alléguerai que j'ai trente ans; que je suis

las de ne trouver chez moi que des dossiers sévères après mes journées de procédure...

MAUDE.

Ajouterez-vous que, féru d'art, vous avez entrepris de faire un chef-d'œuvre de ce coin de nature?

GRANDEFOYE, après un soupir de rêve.

Oui, de ce coin de nature!... Je dirai aussi qu'une femme, la femme rêvée, s'est trouvée sur mon rivage... et que vous avez manqué le train pour ne pas faire manquer mon tableau.

MAUDE.

Est-ce là tout?

GRANDEFOYE.

Enfin, que je suis disposé à payer ce petit retard de toutes les amendes qu'il faudra.

MAUDE, sourire reconnaissant.

J'aime votre plaidoirie.

GRANDEFOYE.

Vous vous entendez au langage des tribunaux?

MAUDE.

Un peu: cela veut dire que vous confessez jugement sans vous reconnaître en défaut.

GRANDEFOYE, cherchant à surprendre son regard

Cela veut dire aussi, mademoiselle Maude, que depuis quinze jours je viens ici broyer

le bleu de ce ciel, ce bleu particulier, bleu de prunelles;... cela veut dire que je pêche sans amorcer;... cela veut dire que ce soir encore je peins en bleu un ciel gris... (Il chantonne.)

*Et qu'il pleuve ou qu'il neige,
Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir?*

*Je viens voir à la brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i...*

MAUDE, sans plus écouter Grandefoye, cueille une pâquerette et l'effeuille.

Les fleurs en nature, vous savez qu'elles parlent, monsieur Grandefoye?

GRANDEFOYE.

Oui, mais entre nos doigts elles ont le langage que les hommes—ou les femmes—ont imaginé pour effeuiller sans permis le cœur du prochain. Libres sur la plage, les pâquerettes sont simples et embaument; cultivées, elles perdent leur simplicité, leur parfum et jusqu'à leur nom: on les appelle marguerites... En les forçant à parler, on leur fait dire des sottises ou des mensonges, comme à des personnes; et cependant, entre elles, dans leur conversation de fleurs, elles causent délicieusement.

MAUDE.

Que peuvent-elles bien se dire?

GRANDEFOYE.

*Le muguet disait à la pâquerette :
Je suis toujours seul dans le jardinet;
Le printemps est doux et l'amour renaît...
Tu me parais bonne : aime-moi, fleurette!*

*Et la pâquerette au muguet disait :
Je suis seule aussi... je suis bien pauvrete;
Hier, j'ai pleuré d'entendre, indiscrete,
Un merle amoureux qui jasait, jasait!...*

*Alors les deux fleurs, pleines de tendresse,
Changèrent leur peine en la même ivresse,
En un seul sourire, en un seul bonheur...*

*Et passant par là, poète flâneur,
J'ai vu le muguet et la pâquerette...
Et j'ai regretté n'être pas fleurette!*

MAUDE.

Les fleurs se disent de ces choses?

GRANDEFOYE.

Entre elles; mais arrachées de leur sol natal, elles ne savent plus que se laisser manier, semblables à des instruments de musique auxquels vous faites exprimer tout ce qu'il vous plaît. Elles parlent comme chante un clavecin, sans âme... La pâquerette n'a-t-elle pas aussi ses touches d'ivoire qui donnent la note cherchée par la main qui y joue?

MAUDE.

Alors une pâquerette vous parlerait, là, que vous ne seriez pas ému?

GRANDEFOYE, air emprunté.

“Je vous aime” — “Un peu” — “Beaucoup” — et cœtera — “Pas du tout”... Elles ne savent pas ce qu’elles disent, vos pauvres fleurs! Au fait, en avez-vous jamais entendu deux parler sur le même ton?

MAUDE.

La sagesse conseille de se satisfaire de leur première réponse.

GRANDEFOYE.

Pourvu que cette première réponse soit satisfaisante.

MAUDE.

Certes!

GRANDEFOYE.

Que pouvez-vous bien demander aux marguerites?

MAUDE.

Des renseignements... On s’inquiète beaucoup de vous à Vaudreuil; on pose bien des points d’interrogation.

GRANDEFOYE.

Tiens!

MAUDE, sur le ton d’un commérage insignifiant.

Mais les places d’eau ne seraient guère à

la mode si l'on devait s'y occuper uniquement de ses propres petites affaires... C'est ainsi que la contrée sait déjà que je meurs d'amour et que je suis en passe de vous enlever.

GRANDEFOYE.

Je suis sur mes gardes! Mais vous n'allez pas en vouloir à ce brave monde de se divertir un peu à nos dépens?

MAUDE.

Oh! Dieu, non!... On ne doit pas, à la campagne, cesser d'être sociable; et c'est payer son écot que se laisser saintement tourner sur le gril des conversations, qui agrémentent les villégiatures fashionables!

GRANDEFOYE.

Après tout, c'est amusant!

MAUDE.

Tant que ça ne chauffe pas trop; mais généralement on ne manque point d'attiser jusqu'à ce que ça brûle.

GRANDEFOYE.

Et que dit-on de moi?

MAUDE.

Que vous êtes éperdument épris d'une de mes voisines à qui l'on vous a entendu faire des aveux considérables.

GRANDEFOYE.

Moi?... Quelle méchante langue a pu?...

MAUDE.

Ce n'est pas la peine de vous emporter, monsieur Grandefoye. Rien de plus naturel qu'un homme courtisant une femme dise et répète à cette femme combien il l'admire... Une femme ne déteste point entendre ces compliments-là.

(Du lointain on entend très faiblement le chant d'un canotier, sur un rythme cadencé au mouvement de l'aviron, presque imperceptible d'abord, puis s'approchant peu à peu. — Chant d'Isabeau s'y promène.)

GRANDEFOYE, encore inattentif à la chanson et répondant simplement à Maude.

Ces compliments-là... (Haussement d'épaules.) Des mots de convention, des notes de musique. Le pétale d'une fleur peut bien vous dire : « Il m'aime », mais avec quelle expression de vérité ? Le mot, en soi, dit ce que l'on veut : il ne signifie rien.

(Maude prête l'oreille au chant du canotier, sans cependant laisser échapper un mot de la dissertation de Grandefoye. On commence à distinguer les paroles de la chanson encore lointaine :

*... sur le bord de l'île;
Le long de son jardin,
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau...)*

Vous entendez, mademoiselle Maude, la chanson du vieux pêcheur. Que vous dit-elle, à vous ? Rien peut-être. Je ne vous cache pas qu'elle me mélancolise joliment... Aux gens de la campagne, elle est une complainte fa-

milière; aux amoureux, une mélodie touchante; aux promeneurs étrangers, un air divertissant;...

(Le chant continue sans interruption, en se précisant:

*Ell' fit une rencontre
De trente matelots;
De trente matelots,
Sur le bord de l'île, etc...)*

à la maman, elle sert pour endormir ses marmots. N'est-ce pas que ces effets divers ont simultanément la même cause: la chanson du vieux pêcheur? Tant il est vrai qu'un même mot peut signifier à la fois des choses bien différentes.

MAUDE, se moquant un peu de l'argument du vieux pêcheur.

Les vieux sont faits pour sortir à propos.

GRANDEFOYE, continuant sa démonstration.

Il est des femmes à qui l'on dit: « Je vous aime », comme on demande à un monsieur: « Donnez-moi une allumette ». Le même « merci » convient également aux deux... On s'informe souvent: « M'aimez-vous? » comme on s'inquiète: « Quelle heure est-il? ». Et l'on répond: « Je vous aime », comme on dit: « Il est dix heures... ». Des aveux s'offrent comme des fleurs qui fanent, comme des bonbons qui fondent, comme des images qui se décolorent... Certaines amours ne se déclarent point; elles passent en contrebande et

sont perfides, attrayantes aussi comme un fruit défendu. Un pépin de la fameuse pomme de madame Eve contient le germe de tous ces rêves éthérés, déments et délicieux.

MAUDE, riant de tout son cœur.

Vous savez qu'il est aussi des aveux qui font long feu, qui ne viennent pas lorsqu'on les attend et qui partent au moment où l'on n'est plus en sûreté.

GRANDEFOYE.

Positivement; ceux-là sont les plus désastreux... Méfiez-vous, mademoiselle Maude! (Reprenant sa démonstration.) Des meilleurs aveux on se souvient comme d'un beau rêve aboli... D'autres disent: « Je vous aime », comme on donne une aumône à une pauvre dont le visage fait pitié... (Le chant continue, crescendo:

*Le plus jeune des trente,
Il se mit à chanter;
Il se mit à chanter,
Sur le bord de l'île, etc...)*

« Je vous aime » signifie parfois « Je vous déteste », et celui-là ne s'articule pas le moins bien... Evitez les aveux réitérés. Ceux qui parlent le plus sont précisément ceux-là qui pensent le moins: « M'aimez-vous? — Oui. — Bien sûr? — Puisque je vous dis que si! »... Deux amours n'ont besoin d'aucun aveu pour se reconnaître. D'ailleurs, une

certaine inquiétude maintient le cœur en salutaire éveil. On se demande: « Suis-je aimé? », et l'amour s'alimente de ce doux mystère. La certitude que peut donner l'aveu procure, il est vrai, le calme; mais le calme endort souvent... (On vient d'entendre:

*La chanson que tu chantes,
Je voudrais la savoir...)*

MAUDE, pensive.

« La chanson que tu chantes... Je voudrais la savoir! »

GRANDEFOYE, qui a surpris la rêverie de Maude.

La chanson que je chante, vous la sauriez tout de suite, Maude, si votre cœur prenait la place de votre oreille. (Le chant décroît peu à peu et se perd:

*Embarque dans ma barque,
Je te la chanterai;
Je te la chanterai,
Sur le bord de l'île... etc.)*

Faut-il prononcer « Je vous aime » pour que des regards se fondent à vos regards, que des rêves s'entrelacent avec vos rêves, qu'une âme s'apparente à votre âme, qu'un paradis s'offre à votre existence?... Ce n'est pas tout d'exiger un aveu et de l'obtenir: l'important est d'avoir préparé son cœur à le recevoir et sa raison à le donner... (Un temps.) Et si

les plus jeunes laissent bien se prononcer leur cœur avant de se dire amoureux...

MAUDE.

Vous avez raison, cela vaudrait mieux...
Et j'en connais dans le pays!

GRANDEFOYE.

Comme s'il n'était pas toujours trop tôt pour se compromettre!

MAUDE.

Mais sait-on bien à quel moment on aime?

GRANDEFOYE.

Pas plus que l'on ne peut saisir le moment où le printemps passe à l'été, où le jour devient crépuscule. Mais il suffit d'attendre l'été et de sentir venir le soir. L'amour est un mystère dont on se sent peu à peu envahir, sans guère s'en rendre compte. Pour être impénétrable, l'étoile ne nous envoie pas moins sa lumière : un seul rayon unit le ciel à la terre comme un seul sourire ouvre le paradis.

MAUDE.

Alors, vous n'êtes pas certain qu'une femme vous plaise, ou non?

GRANDEFOYE.

Tout commence indifféremment, puis s'accroît ou s'efface avec l'heure... Made-

moiselle Maude, vous a-t-on jamais dit : « Je vous aime » ?

MAUDE, rougissante.

Monsieur Grandefoye !

GRANDEFOYE.

Je suis indiscret, soit ! Enfin, supposons...
Oui ?

MAUDE.

Non...

GRANDEFOYE.

Oui ?

MAUDE.

.....

GRANDEFOYE.

Oui. On vous a déclaré : « Je vous aime »,
et vous vous êtes éprise du beau déclama-
teur...

MAUDE.

Oh, non !

GRANDEFOYE.

Quod erat demonstrandum ! Non, mademoi-
selle, « Je vous aime » n'a pas la ma-
gie de contraindre un amour à répondre à
un autre amour. Le cœur ne se triche pas
plus qu'une serrure : à qui seul possède la
clef, la porte s'ouvre d'elle-même. Un filou
parviendra peut-être à se faire aimer par
effraction, à escamoter un sentiment, à pé-

nétrer dans un cœur ; mais les affections vraies ne s'obtiennent point par fraude.

MAUDE.

A ce compte-là, monsieur Grandefoye, les heureux deviendront bien rares !

GRANDEFOYE.

Les heureux, ils sont rares en effet. Est-il cependant sur toute la terre un seul homme, une seule femme, qui n'ait dit à quelqu'un : « Je vous aime » ?

MAUDE

Vous insinuez que nous nous amusons à répéter à gauche, à droite...

GRANDEFOYE, pour dire « Toutes les femmes excepté vous ».

Mademoiselle Maude, vous n'êtes encore qu'une bien petite fille !

MAUDE, un peu fâchée.

Et vous, un grand enfant !

GRANDEFOYE, s'emballant.

Déjà suffisamment prévenu contre les conventions romanesques... Lisez-vous des romans, mademoiselle ?

MAUDE, sourire compromettant.

Un peu ; je viens de relire *Jack*.

GRANDEFOYE.

Jack ! Vous avez alors appris que la vie n'est pas un roman !

MAUDE.

Ce pauvre Jack!

GRANDEFOYE.

Dans les livres, « Je vous aime », selon le ton, établit une situation, noue une intrigue, termine une comédie; mais dans la vie réelle...

MAUDE.

C'est un peu la même chose!

GRANDEFOYE.

Ma foi, oui! et ce que l'on apprend le plus incontestablement au collège et au couvent, c'est de dire en dix ou douze idiomes « Je vous aime ».

MAUDE, naturellement.

I love you — Ich liebe dich — Io to quiero — Io vi' amo...

GRANDEFOYE, désespéré.

Vous voyez bien, de la formule, toujours de la formule; comme s'il fallait déclarer: « Il fait beau », pour jouir d'une belle journée; comme s'il fallait s'écrier: « Tiens, il pleut », pour recevoir une ondée sur la tête... Les muets ne se rendent pas moins compte de la pluie ou du beau temps. Dites à un aveugle qu'il pleut ou qu'il fait nuit quand le soleil brille: votre mot ne trompera point ses sens. La vérité s'éprouve, ne s'insinue pas. Le sage

contemple la sérénité d'une aurore sans la troubler d'une constatation incongrue. Non, on n'est pas forcé, comme par un commutateur électrique, de s'écrier : « Je vous aime », aussitôt qu'un regard plus fascinateur qu'un autre fait palpiter votre cœur.

MAUDE.

N'est-ce pas ce qui ce fait, pourtant ?

GRANDEFOYE.

Comme on affirme qu'il y a du feu là où s'élève de la fumée; l'incendie se révèle toutefois et se localise de soi-même autrement que par la fumée qu'une brise égare. Fumée ou incendie, on crie : « Au feu ! » On dit : « Je vous aime » à des cœurs blindés d'amiante et nullement exposés à l'embrase-ment. C'est convenu, comme c'est convenu de souhaiter : « Dieu vous bénisse ! » aux gens qui éternuent; comme c'est convenu d'intimer aux voyageurs qu'on dévalise : « La bourse ou la vie ! »... Et c'est ainsi qu'on apprend à dire conventionnellement, stupidement, mécaniquement : « Je vous aime », comme on fait dire : « mê-mê-mê » aux petites bêtes qui ont des ficelles vocales et de la sciure de bois dans le corps; comme on fait dire : « Papa—maman » aux bébés...

MAUDE.

Tous les amoureux ne sont-ils pas de grands bébés ?

GRANDEFOYE.

Bébés... Bébêtes... !

MAUDE.

Vous n'êtes pas galant !

GRANDEFOYE.

Pardon. Mon observation peut manquer de galanterie, mais elle ne vous atteint pas, puisque je n'ai vraiment à vous reprocher aucune formule à mon adresse.

MAUDE, avec l'air de dire: « Vous non plus, malheureusement, ne m'avez pas encore adressé la formule que j'attends. »

Je l'espère bien !

GRANDEFOYE, se rapprochant.

Mademoiselle Maude, si j'ai déjà tant parlé que j'ai rendu le proverbe injuste aux femmes ; si vous voyez

dans la même maison

Loger beaucoup d'amour et beaucoup de raison,

c'est que je vous supplie de me comprendre au lieu de m'entendre seulement, de ne pas exiger une vulgaire formule... Faudra-t-il vraiment que la clef du bonheur soit une formule : « Je vous aime », presque un verdict d'enchère?... C'est cela ! On soupèse, on examine plus ou moins les qualités de quelques

femmes, et à celle qui en manifeste davantage on dit : « Je vous aime », comme un encanteur crie au plus haut enchérisseur : Adjugé...

MAUDE, heureuse de montrer qu'au couvent elle a appris autre chose que « Je vous aime » en différentes traductions.

On nous a enseigné au couvent qu'une formule a servi à démontrer que la terre tourne; chaque étoile existe en vertu d'une formule particulière; la formule est dans la nature et dans la vie, dans les dogmes, dans la rémission des péchés. L'amour a, lui aussi, son confiteur. Seriez-vous hérétique au point (Elle a cueilli une nouvelle fleur et va l'attacher au veston de Grandefoye.) de ne pas croire une marguerite qui vous dirait, là : « Je vous aime » ?

GRANDEFOYE, à part, charmé.

Il n'y a pas à contester que c'est doux à entendre... (Haut et anxieusement.) Vous disiez ?

MAUDE, qui s'est prise à son propre jeu, cherche maintenant une échappatoire.

Rien.

GRANDEFOYE.

Pardon, vous disiez ?

MAUDE, se rattrapant sur la pêche, gaminement.

Ça mord, monsieur Grandefoye... Vous êtes un bien peu vigilant pêcheur!...

GRANDEFOYE, exaspéré de perdre le fil de la conversation.

C'est le courant qui agite le fil, made-

moiselle; je suis convaincu que ça ne mord pas... Vous disiez tantôt?

MAUDE, éprouvant à son tour l'embarras de dire « Je vous aime ».

Qu'il doit être près de sept heures, et qu'il faut que je parte.

GRANDEFOYE, découragé.

Impossible de causer sérieusement avec vous!... Nous traitions cependant une question intéressante!

MAUDE.

Vous y venez?

GRANDEFOYE.

Mais j'y suis arrivé depuis quinze jours!

MAUDE, gentiment grondeuse.

Vous vous obstinez néanmoins à fermer votre cœur à une marguerite qui vous dit bien sincèrement: « Je vous aime »!

GRANDEFOYE.

Moi?... Est-ce possible?... J'ai pensé à refuser... de vous entendre... dire?

MAUDE.

Quoi?

GRANDEFOYE, sur le ton employé à interroger la marguerite.

« Je vous aime ».

MAUDE, troublée à son tour.

Ça mord, je vous assure que ça mord, monsieur Grandefoye... (Elle court vers la canne à pé-

che dont le fil, tendu au courant, ne bouge imperturbablement pas.) Voyez... dépêchez-vous!

GRANDEFOYE.

Non, non, je vous jure, Maude!

MAUDE.

Vraiment, c'est le courant?

GRANDEFOYE.

Au diable la pêche... et suivons le courant!

MAUDE.

Fi! le mauvais pêcheur!... Si vous n'êtes pas plus vigilant en amour...

GRANDEFOYE, (pour satisfaire le caprice de Maude, il va lever la ligne et revient.)

Là, c'est fait. (Pendant l'opération de Grandefoye, Maude a cueilli une nouvelle fleur et l'effeuille silencieusement.)
Que dit l'oracle? (Toute occupée à sa marguerite, elle n'entend pas Grandefoye. Afin de ne pas déranger la consultation de Maude, Grandefoye s'est assis sur un tronc d'arbre; il a tiré de sa poche son volume de Sully Prudhomme et s'absorbe dans sa lecture.)

MAUDE.

La fleur dit que vous m'aimez « un peu », monsieur Grandefoye. (Grandefoye feint de ne pas entendre. Maude s'approche de lui et commence à lire par-dessus son épaule.)

GRANDEFOYE, continuant la lecture du poème.

*Le meilleur moment des amours
N'est pas quand on dit: « Je vous aime ».
Il est dans le silence même
A demi rompu tous les jours;*

*Il est dans les intelligences
Promptes et furtives des cœurs;
Il est dans les feintes rigueurs
Et les secrètes indulgences;*

*Il est dans le frisson du bras
Où se pose la main qui tremble;*

(Maude tourne la page.)

*Dans la page qu'on tourne ensemble
Et que souvent on ne lit pas...*

*Heure unique où la bouche close
Par sa pudeur seule en dit tant...
Où le cœur s'ouvre en éclatant
Tout bas, comme un bouton de rose...*

*Où le parfum seul des cheveux
Paraît une faveur conquise;
Heure de la tendresse exquise,
Où les respects sont des aveux...*

(Il lui a insensiblement pris la main. Un temps prolongé de rêverie. Le crépuscule s'affirme. L'angélus sonne au loin et rappelle à la réalité.)

MAUDE, sortant de sa rêverie.

Sept heures!... C'est bien sept heures!

GRANDEFOYE, à ses genoux.

Maude!

MAUDE, avec un sourire pour cacher son émotion.

Je suis bien plus raisonnable que vous,
moi; j'obéis à la cloche... et aux fleurs.

GRANDEFOYE, vaincu.

Je vous aime!

MAUDE, victorieuse.

Enfin!... Et vous n'êtes pas mort pour l'avoir déclaré?

GRANDEFOYE.

C'est que j'en suis certain, maintenant... Avant de broder ou de peindre, ne convient-il pas de s'assurer si la toile est propre à porter le chef-d'œuvre... Je n'ai pas fait autre chose!

MAUDE.

Et votre belle théorie?

GRANDEFOYE.

Je suis une exception à la règle!

MAUDE.

C'est comme dans les grammaires.

GRANDEFOYE.

Tout juste!

MAUDE.

Vous êtes très fort.

GRANDEFOYE.

Vous êtes une fine mouche.

MAUDE.

Enfin, c'est dit?

GRANDEFOYE.

C'est dit. Que voulez-vous? C'est la formule, c'est la soumission, c'est la fleur. Vos marguerites ont raison... quand elles parlent

à leur tour. M'avez-vous pardonné de les avoir calomniées?

MAUDE, amoureusement grondeuse.

Je vous en veux énormément; mais je vous pardonnerai peut-être si vous me promettez de croire dorénavant celles qui vous diront...

(Elle lui tend la main; lui s'en saisit et la baise avec passion.)

GRANDEFOYE.

...que vous m'aimez « un peu »?

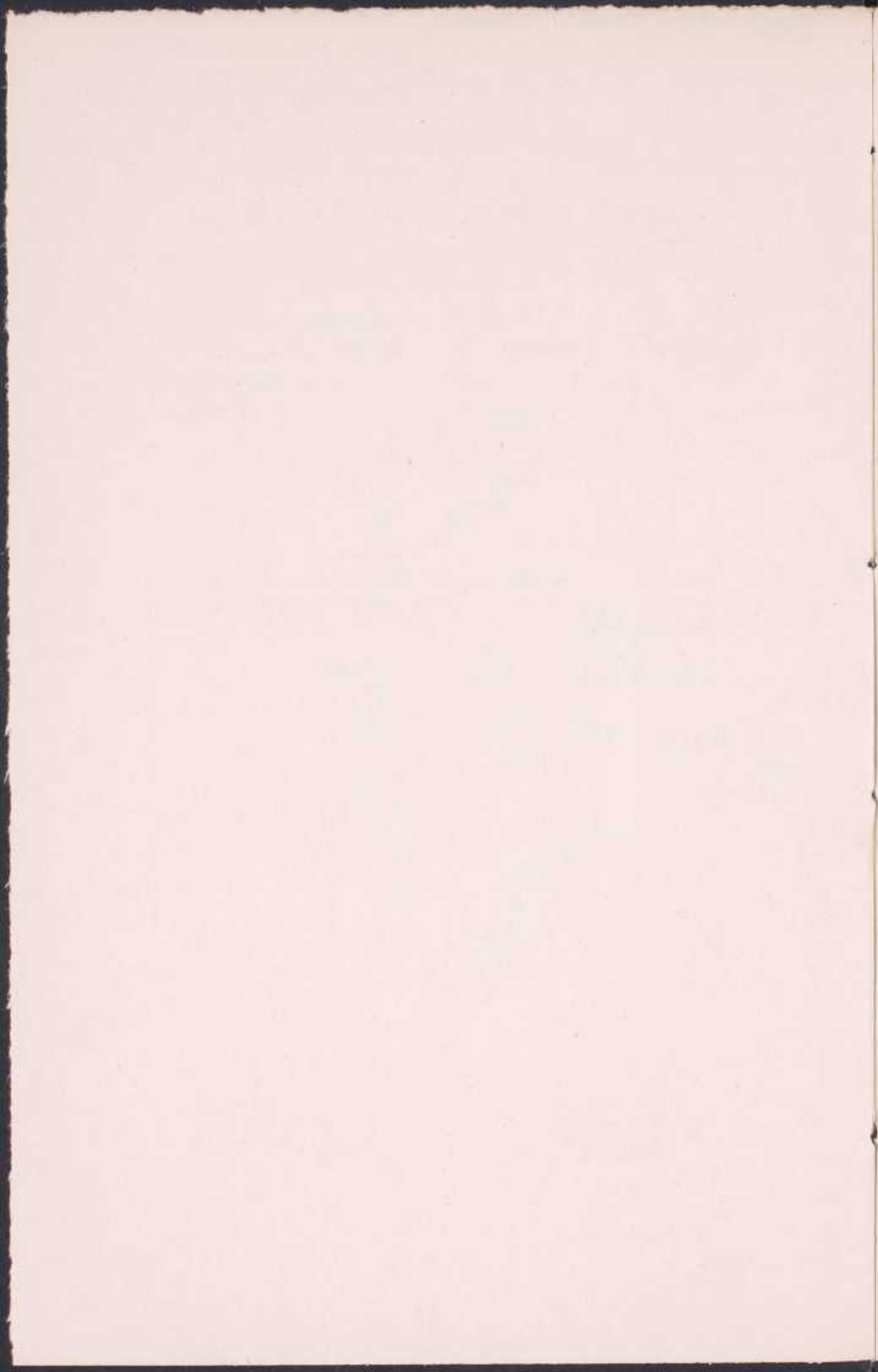
MAUDE.

« Beaucoup ».

Elle disparaît, et Grandefoye la regarde s'éloigner pendant que l'angélus continue à égrener ses notes lointaines qui tombent lentement, lentement... avec le

Rideau.

Montréal, 1901.



LES BOULES DE NEIGE

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

DISTRIBUTION DE LA CRÉATION

Théâtre du Monument National,

Montréal, le 21 mai 1903.

FLORANDEAU	MM.	Dhavrol.
Le docteur BEAUGY		Edouard Montpetit.
PRÉVAIR		Ernest Tremblay.
HENRI HARBOIS		Joseph Archambault.
LE PÈRE BARABÉ		J.-H. Bédard.
SAULMIERS		E. Valhubert
ANDRYEUX		Em. Bourque.
BEAUGY PÈRE		Berton.
HARBOIS PÈRE		Arthur Vallée.
PIERROT		C.-E. Leblanc.
NINI SAULMIERS	Mmes	Eugénie Verneuil.
SIMONE BEAUGY		Marguerite Audiot.
ALINE HARBOIS		Fouquet-Vérande.
MME PRÉVAIR, née Harbois		Reid-Bédard.
MME DES IRIS		Alice Fournier.
LA MÈRE BARABÉ		Chapdelaine.

1^{er} ACTE—A Varennes, chez les Barabé. *Juillet.*

2^e ACTE—A Montréal, chez le docteur Beaugy.
Octobre.

3^e ACTE—A Montréal, chez Harbois. *Décembre.*
La scène se passe de nos jours.

LES BOULES DE NEIGE

ACTE PREMIER

Extérieur de maraichers, à Varennes — ou à n'importe quelle autre villégiature, à une heure de Montréal.

A droite, logis de pierres blanches avec apprentis se perdant dans la coulisse: persiennes vertes, closes; véranda basse, envahie par le houblon. A l'arrière-plan, longeant le Chemin du Roy, une clôture de lattis, avec barrière. Un long banc rustique recouvert d'une charmille. Un puits badigeonné de chaux. Sur la pelouse, un jeu de croquet dont la plupart des arceaux se perdent dans la coulisse de droite, au premier plan. Le Saint-Laurent en perspective. Fin juillet.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERROT, puis la mère BARABÉ, puis PRÉVAIR,
puis le père BARABÉ.

Quelques paysans, revenant du marché, passent sur la route. Pierrot paraît, chantonnant, un panier de cerises au bras; il ouvre la barrière et crie à la maison close.

PIERROT.

Des c'risés, 'jourd'hui, m'ame Barabé,
des c'risés? (Un temps, puis élevant la voix.) Des c'risés,
m'ame Barabé?

LA MÈRE BARABÉ, sortant précipitamment de l'appentis.

Veux-tu pas crier si fort, p'tit bouingre!
Tu sais ben qu'y a des gens d' la ville icitt'.

PIERROT, plus bas.

Voulez-vous des c'risés, toujours? C'est
les premières au village.

LA MÈRE BARABÉ, à part.

C'est vrai qu' les nôtres s'ront pas rouges
avant huit jours. (A Pierrot.) Apporte-moi ça.
(Pour marchander.) Elles sont pas ben belles, tes
c'risés. Combien qu' tu vends ça?

PIERROT.

Dix cents.

LA MÈRE BARABÉ.

T' as pas honte! T' en n'as pas pour cinq
cents!

PIERROT.

Eh ben, donnez-moi cinq cents; ça f'ra
correct.

LA MÈRE BARABÉ.

C'est bon. (Elle va chercher une terrine. Pierrot mange
quelques cerises. Mme Barabé reparait et transvide les cerises du
panier dans sa terrine.) Mon vieux te paiera ça
quand i' s'ra rev'nu du marché.

PIERROT, prévoyant.

Vous me doirez cinq cents.

LA MÈRE BARABÉ.

On te doira rien en tout'. Tu repasseras à

midi et tu seras payé. Les Barabé, ça ne doit rien à personne, Dieu merci!

PIERROT, s'éloignant en élevant la voix.

Ben sûr, à midi; pas d' blague, m'ame Barabé!

LA MÈRE BARABÉ.

Veux-tu ben t' taire! Quand on t' dit qu' tu s'ras payé! As-tu peur qu'on s' sauve aux Etats avec ton cinq-cents.

PIERROT.

C'est correct. A midi. (Il disparaît.)

LA MÈRE BARABÉ.

Ah, l'infâme! I' va finir par réveiller nos gens.

PRÉVAIR, galement, à travers une persienne.

On ne dort plus, m'ame Barabé; on est debout. (Il ouvre la persienne.) Et si vous avez quelque chose à nous faire grignoter, nous ne vous ferons pas attendre.

LA MÈRE BARABÉ.

Oui, à la minute. (Sèchement.) Vous avez bien dormi?

PRÉVAIR.

Oui, merci, m'ame Barabé. (Il disparaît.)

LA MÈRE BARABÉ.

On doit sûrement dormir quand on s' couche à des heures pareilles! (Elle se dispose à puiser de l'eau du puits.) C'est scandalisant!... Ça rentre à

des minuit; ça court la galipote; ça ravaude que tout le village prendra betôt not' maison pour une vraie hôtel!

LE PÈRE BARABÉ, revenant du marché, avec deux grands paniers vides aux bras.

Les légumes se sont mal vendus, à matin, ma femme... Le marché est mauvais sans bon sens; ç'a l'air d'un sort.

LA MÈRE BARABÉ, bougonnant.

J' le connais, moé, l' sort qui fait que l' marché est mauvais... L' marché est pas si mauvais qu' celui qu' t' as fait de louer not' maison à ces gens de la ville qui sont en train d' nous faire passer quasiment pour leu's pareils... Veux-tu que j' te dise, une sainte fois? T' es trop bon, t' es trop mou... Quand l' village aura dit son mot, i' s'ra p'us temps.

LE PÈRE BARABÉ, doux.

Qu'est-ce que t'as encore, voyons! (Il va pour l'embrasser; elle le repousse.)

LA MÈRE BARABÉ.

J'ai que c'est scandalisant d'héberger c' monde-là.

LE PÈRE BARABÉ.

Ma pauv' femme, faut ben comprendre qu' les gens d' la ville qui viennent passer les chaleurs à la campagne ne sont pas pour se coucher à huit heures et se lever avant le

soleil... Eh, eh! ça leu' z'aviendrait pas gros, non plus!

LA MÈRE BARABÉ.

Gageons qu' tu voudrais t' voir à leu' place!

LE PÈRE BARABÉ.

Non, ma femme. Mais faut s' faire des raisons, j' te dis. Ces pauv'es gens, i' sont si fiers d' voir une vraie rivière avec des vrais arbres qu'i's peuvent pas s' décider à s' coucher quand y trouvent tout ça.

LA MÈRE BARABÉ.

Et pis i's vont danser tous les soirs!

LE PÈRE BARABÉ.

S'i's profitaient pas d' leu' bon temps, faudrait donc qu'i's soyent bêtes à manger du foin.

LA MÈRE BARABÉ.

Pis, la p'tite Aline rencontre des garçons qui viennent la r'conduire, comme de raison, et qui jasant à la noirceur pendant des heures et pis des heures. Les voisins l'ont vue, comme je l'ai vue... Quoi 'ce qu'on dit pas encore?

LE PÈRE BARABÉ, gravement.

Ah, ma femme, faut pas dire des mauvaises-tés!

LA MÈRE BARABÉ, qui prétend ne pas s'en laisser remonter.

A cause?

LE PÈRE BARABÉ.

A cause que c'est ben dangereux, ces racontages-là. On sait jamais comment ça peut finir.

LA MÈRE BARABÉ, s'emportant.

Dangereux, dangereux!... Ça empêche toujours pas...

LE PÈRE BARABÉ, indiquant la fenêtre des Prévoir.

Parle pas si fort, Adèle, j' t'en prie; parle pas si fort!

LA MÈRE BARABÉ, baissant le ton.

Tu sais c' qu'elle nous a dit, mam'zelle Nini, celle arrivée chez les Dupras?

LE PÈRE BARABÉ.

Mam'zelle Nini! Moué, j' pense que c'te voisine-là aime pas nos pensionnaires gros comme son cœur, et qu'elle a la langue ben pendue, itou.

LA MÈRE BARABÉ, péremptoire.

C' t'une fille d' la ville. I' paraît même qu'a vient de l'Amérique. (Un moment.) T' rappelles-tu du garçon d' Pierre Bijeau? C'était un bon jeune homme, pas buveux, pas rôdailleux, un premier caractère. Il rencontre au pique-nique une donzelle de Morial, qui y en a fait accraire plein son bonnet, comme de raison. Pour dire comme on dit, i' la courtise; pis i' s'engage avec elle. I' l'aimait comme un fou.

LE PÈRE BARABÉ.

Oui, c'était toute sa pensée. A l'entendre, elle était pas dorée su' tranches, pis c'est juste.

LA MÈRE BARABÉ.

Pour lors, le père du fiston s'avise de courir pour la bedocherie, ce qui d'vait ben z'y rapporter cent belles piastres par année. Mais la belle jaspine qu'elle n' veut pas d'venir la bru d'un bedeau. Et elle plante là le fiancé qui quitte la maison paternelle et va s'engager à Morial, trimer comme un esclave, se désâmer pour voir la princesse de ses songes se traîner avec un tas de bons à rien. Et l' gas s'a mis à boire.

LE PÈRE BARABÉ.

C'est ben d' valeur... (Il tente une caresse.) Heureusement qu' toutes les femmes sont pas pareilles!

LA MÈRE BARABÉ, s'esquivant.

Quasiment.

LE PÈRE BARABÉ.

Dans tous les cas, tu devrais pas craire c' que rapporte mam'zelle Nini.

LA MÈRE BARABÉ.

Ça empêche pas qu' Nini a vu Aline toute seule su' la rivière avec M. Florandean, à la brunante, tandis — à ce qu'i' paraît — qu'elle doit marier l' docteur Beaugy qui vient

la voir à Varennes. (Un moment.) I' paraît qu'i' va pas à la messe, c' docteur-là?

LE PÈRE BARABÉ, stupéfait.

Où as-tu pris ça, encore?

LA MÈRE BARABÉ.

I's m' l'ont dit.

LE PÈRE BARABÉ.

C'est toujours pas d' nos affaires, peut-être.

LA MÈRE BARABÉ.

Non, c'est pas peut-être; et si c'est pas peut-être, c'est que c'est ben sûr que j' vas pas laisser dire qu'on loge du monde de même. (Barabé fait des gestes pour modérer sa femme.)

PRÉVAIR, sortant, par la véranda.

Boujour, père Barabé.

LE PÈRE BARABÉ.

Bonjour, monsieur Prévair.

PRÉVAIR.

Ça va comme vous voulez, ce matin?

LE PÈRE BARABÉ, pour amener la bonne humeur.

Pas juste comme on voudrait... Eh, eh! ça irait trop! Mais on n'a pas à se plaindre. Et vous, vous avez bien dormi? Belle journée, aujourd'hui?

PRÉVAIR.

N'est-ce pas?

LE PÈRE BARABÉ.

M'ame Prévair est-elle fatiguée? Sans reproche, c'est que vous êtes rev'nus pas mal tard hier à soir.

LA MÈRE BARABÉ, à part.

Pour ne pas dire à matin.

PRÉVAIR, à Barabé.

Je l'attends pour prendre notre café. Ce sera bientôt prêt, m'ame Barabé? (Il fait quelques pas en sifflotant une phrase du *Credo du Paysan*.)

LE PÈRE BARABÉ, bas à sa femme.

Tâche de pas t' montrer chétive, tu m'entends. J' vais arranger ça. (La mère Barabé sort: le père Barabé prend la terrine de cerises que sa femme avait déposée sur le banc, et va sortir aussi.)

SCÈNE II

PRÉVAIR, ALINE, Mme PRÉVAIR,
le père BARABÉ.

ALINE, rencontrant le père Barabé.

Oh, les belles cerises! (Elle tend la main vers la terrine.)

PRÉVAIR.

Voyons, Aline!

LE PÈRE BARABÉ, à Aline.

Prenez, prenez, mam'zelle. (A Prévair.) Eh,

eh! ces petits oiseaux d' la ville, ça mange
rien que des fruits, comme de raison. (A Aline.)
Prenez, mam'zelle Aline, et quand i' en aura
pus, i' en aura encore. (Aline prend une poignée de
cerises. Barabé s'esquive.)

ALINE.

Qu'elles sont belles! On dirait des fruits
artificiels!

PRÉVAIR, moqueur.

Pour garnir un chapeau, n'est-ce pas?

ALINE, après un moment de réflexion, se lève subitement.

Merci de l'idée. (Elle va rentrer dans la maison quand
elle rencontre Mme Prévaire qui paraît sur la véranda.)
Boujour, Eveline. (Elle rentre vivement.)

MME PRÉVAIR, lourde de sommeil, va s'installer sur les genoux
de son mari, et lui parle dans le cou.

M'endors... Tu sais que ça n'a aucun sens
de se lever aussi matin.

(Aline revient avec un large chapeau de paille dont elle défait
la garniture pour la remplacer par des cerises.)

PRÉVAIR, à sa femme.

Tu as trop dansé hier au soir, Eveline, c'est
ce qui te rend si lasse ce matin.

MADAME PRÉVAIR.

Quel danseur enragé que M. Saulmiers!

PRÉVAIR.

Je suis sur le point d'y mettre le holà, tu
sais.

MADAME PRÉVAIR.

Jaloux!

PRÉVAIR.

Enfin, je suis mortifié de te voir dormir en notre compagnie.

MADAME PRÉVAIR.

Jaloux, te dis-je!

PRÉVAIR.

On ne calcule pas l'amusement, mais on réclame sur le repos. Au fait, rien ne te pressait de sortir du lit, (Il l'embrasse tout bas.) petite paresseuse!

MADAME PRÉVAIR.

Tu dirais encore que je ne suis pas là pour t'embrasser quand tu pars. Tu me l'as déjà reproché deux fois depuis notre arrivée à Varennes.

PRÉVAIR.

Deux fois en un mois, ce n'est pas excessif.

MADAME PRÉVAIR.

Dire qu'il y a déjà un mois que nous sommes ici!

PRÉVAIR.

L'éternité s'avance, et l'on n'y songe point!

ALINE, montrant son ouvrage.

Ceux qui diront que je ne sais pas garnir un chapeau...

PRÉVAIR.

...viendront me demander de vos nouvelles. Il sera charmant, votre chapeau de cerises.

MADAME PRÉVAIR.

Tu as des doigts de fée, petite sœur.

PRÉVAIR, à Aline qui est toute à son chapeau.

Votre fiancé ne redoutera pas que vos chapeaux le ruinent... Savez-vous que ces natures mortes, que vous exhibez sur vos têtes, servent parfois d'épouvantails à d'excellents garçons susceptibles de devenir des modèles d'époux? (Aline n'entend rien.)

MADAME PRÉVAIR.

C'est pour moi que tu dis cela?

PRÉVAIR.

Chut! Ne parle pas; tu risquerais de te réveiller. (Il la berce sur ses genoux.) Dodo, dodo...

ALINE, balbutiant.

Dans trois mois je serai mariée.

PRÉVAIR.

Pauvre petite condamnée au bonheur!... L'aimez-vous, au moins, votre fiancé? (Aline, toujours à sa garniture, ne répond rien.) Une femme occupée à sa parure n'entend rien, pas même l'amour. O puissance des colifichets! Ces bouts de ruban, pour eux les femmes vivent.

MADAME PRÉVAIR.

Et pour d'autres bouts de ruban les hommes meurent.

PRÉVAIR.

Le monde tient, décidément, à un bout de ruban.

ALINE.

De quelle couleur, ce ruban ?

PRÉVAIR.

Cela dépend des jours !

ALINE.

Aujourd'hui, il est gris. C'est ennuyeux.
(Changeant de ton.) Quand le docteur viendra-t-il à Varennes ?

PRÉVAIR.

Beaugy ? Il viendra demain, comme tous les samedis, vous le savez bien. Rien n'est régulier comme les amoureux. Vous verrez qu'on finira par en fabriquer des horloges.

MADAME PRÉVAIR, à mi-voix.

A remontoir.

PRÉVAIR.

Chut !

ALINE, après un temps.

J'ai faim, moi. Vous avez beau dire, l'éternité n'avance pas vite avant les repas.

PRÉVAIR, appelant.

Père Barabé, ma belle-sœur est en train de mourir de faim... Au secours !

LE PÈRE BARABÉ, paraissant.

Découragez-vous pas, ça va être betôt paré.

ALINE, se coiffant de son chapeau.

M'sieu Barabé, comment trouvez-vous mon chapeau?

LE PÈRE BARABÉ, galant.

Beau, beau, tout de bon... Vous êtes fraîche comme un jeune cerisier; ça, c'est pas peut-être, et si c'est pas peut-être, c'est que c'est ben sûr!

¹ [ALINE, rappelant Barabé qui va rentrer.

M'sieu Barabé, qu'est-ce que cela veut dire, les étoiles filantes?

LE PÈRE BARABÉ, embarrassé.

Les étoiles filantes?... Ça veut dire que des âmes entrent en paradis, mam'zelle Aline.

ALINE.

Et pour les amoureux, ça ne signifie rien autre chose?

LE PÈRE BARABÉ, taquin.

Eh, eh! c'est p't' être ben signe de chaleurs, mam'zelle Aline, comme les veilleuses.

ALINE.

Des veilleuses, qu'est-ce que c'est que ça?

(1) Les passages entre crochets peuvent être supprimés pour la représentation.

LE PÈRE BARABÉ.

Les veilleuses, mam'zelle Aline, c'est ces p'tites bêtes qui se promènent avec des lumières, le soir, dans les aulnages... p't' être ben pour voir c' qui s'y passe, eh, eh!

ALINE.

Des lucioles?

LE PÈRE BARABÉ.

J' sais pas, p't' être ben. Il y a aussi les veilleux; on les appelle comme ça pa'c' qu'i's rôdaillent toute la nuit.

MADAME PRÉVAIR.

Ils ressemblent aux gens de la ville, n'est-ce pas, m'sieu Barabé?

LE PÈRE BARABÉ, confondu.

Faite' excuse, madame Prévair, j'ai pas dit ça, oh non!

MADAME PRÉVAIR, s'amusant du père Barabé.

Mais vous le pensez.

LE PÈRE BARABÉ, protestant.

Saint' Bénite! J' vous dis tant seulement qu' les veilleuses, c'est des bonnes bêtes, pis qu' les veilleux, c'est des malfaisants.

ALINE, riant.

Des malfaisants!

LE PÈRE BARABÉ.

Oui, mam'zelle, rapport qu'i's piquent et

qu'i's font des grains de beauté à la peau des d'moiselles... (Reprenant son rire.) Eh, eh, eh! faut ben souffrir un peu pour être belle!

MADAME PRÉVAIR, attirant l'attention de son mari sur les propos galants de Barabé.

Si tu veux faire une scène, voilà le moment.

ALINE, à Barabé.

Alors, m'sieu Barabé, vous ne savez pas si les étoiles filantes disent la vérité aux amoureux?

LE PÈRE BARABÉ.

J' sais pas... J' l'ai p't' être su, mam'zelle, j' l'ai p't' être su, allez!... Mais j' l'ai oublié... Y a si longtemps!... (Il s'approche d'elle.) Ecoutez votre petit cœur, mam'zelle Aline, et fiez-vous à lui. C'est encore ce qu'il y a de plus sûr. (Il rentre.)]

ALINE, qui a gardé son chapeau sur sa tête.

Est-ce vrai qu'il est joli, mon chapeau, monsieur mon beau-frère?

PRÉVAIR.

Je vous l'ai dit, il est charmant. Vous le ferez voir au docteur afin de lui apprendre comment les jeunes filles de nos jours savent conserver les fruits. (Changeant de ton, à sa femme.) Parions que tu n'as pas de paquets pour la ville, aujourd'hui.

MADAME PRÉVAIR.

Ne parie pas...

PRÉVAIR.

Je perdrais, il me semblait bien.

MADAME PRÉVAIR.

Ça t'aurait désappointé de n'en pas avoir, dis-le.

PRÉVAIR.

Positivement. Et tu t'appliques à ne pas me désappointer. Tu es adorable. (Il l'embrasse.) Tes commissions sont-elle prêtes, au moins?

MADAME PRÉVAIR.

Non.

PRÉVAIR.

Vite, alors! (Elle rentre et Prévaire la suit. Nini paraît à la grille.)

SCÈNE III

NINI, ALINE.

Toilette de Nini: simplement excentrique. Mousseline blanche, un peu décolletée, fendue du haut en bas sur le côté gauche et rejointe par de grosses épines de cenellier. Chapeau blanc garni de feuilles vertes et d'un gros oiseau tenant dans son bec l'extrémité d'un long fichu retombant sur les épaules et faisant le tour du cou, en manière de moustiquaire. Ceinture de feuilles vertes, etc. — Cette toilette peut être modernisée à volonté, mais elle doit garder les traits d'excentricité qui provoquent les observations d'Aline et de Nini.

NINI,

Bonjour, Aline.

ALINE, demeurant attentive à la garniture de son chapeau.

Tiens! Nini, bonjour. (Apercevant la toilette.) Oh! la jolie toilette! Tu t'attaches avec des épines, à présent?

NINI.

Oui, ma chère, et qui s'y frotte s'y pique.

ALINE.

La campagne nous donne des inspirations.

NINI.

Tu en fournis la preuve. Quel joli chapeau! A vrai dire, j'ai pris le modèle de cette tenue de campagne à la dernière exposition de Chicago. *Smart*, hein?

ALINE.

C'est piquant, pour le moins. Eh bien! mon joli chapeau, j'en ai pris le modèle dans ma tête, tout simplement en voyant des cerises. (Elles rient bruyamment)... Mais où vas-tu de si bon matin?

NINI, embarrassée.

Je tiens à aller moi-même au marché, pour trouver des primeurs, en attendant le courrier qui n'arrive qu'à dix heures. Tiens, j'attends une lettre de M. Vanbard, un charmant garçon que j'ai rencontré avant de quitter Montréal, et dégourdi, je t'assure. Il m'a déjà écrit qu'il se proposait de venir faire une partie de pêche à Varennes, avec son ami Rocamour... Celui-là, ma chère, il faut que je te le pré-

sente : un jeune architecte de grand avenir, et reluisant comme son nom, Alcide Rocamour !

ALINE, amusée.

Ça scintille, en effet.

NINI.

Ça étincelle, ma chère ! T'entends-tu appeler Madame Rocamour ?

ALINE.

Oh ! moi, tu sais, mon nom est tout trouvé.

NINI.

Oui, Madame Beaugy... Mais, d'ici à ce que tu changes de nom, tu ne devrais pas manquer cette petite partie de pêche, dans les îles de Verchères, à nous quatre. Nous allumerons un feu sur la grève ; nous préparerons la dinette, en vrais Robinsons. C'est amusant comme tout.

ALINE, avec une joie enfantine.

Nous ferons cuire notre poisson !

NINI.

Oui, si nous en prenons. En tout cas, le soir, nous danserons.

ALINE, songeuse.

Tu sais bien que je ne peux pas.

NINI.

Pourquoi ? Parce que tu es fiancée ? Ton docteur Beaugy prétend-il te tenir toute la

semaine dans une niche, en attendant sa visite du samedi?

ALINE.

Non, mais...

NINI.

Cette campagne de Varennes est déjà si peu drôle! Si nous repoussons encore les rares distractions qui se présentent! (Elles rient)... Je m'occuperai d'une chaloupe pour notre excursion.

ALINE, après un moment.

Quand doit-il se transporter à Varennes, ton Roc-d'Amour?

NINI.

J'attends une lettre aujourd'hui, ou demain. Je te préviendrai aussitôt... (Un moment d'embarras.) M. Florandeu n'est pas encore passé?

ALINE.

Pas encore. (Voulant savoir.) Il te plaît, M. Florandeu?

NINI.

Il a de l'esprit, et il connaît les femmes, au moins, celui-là.

ALINE.

Tu trouves amusant, toi, de tenir tête à un monsieur qui s'y connaît si bien?

NINI.

Un expert, c'est embarrassant quelquefois;

il devine trop ce que nous voudrions lui cacher... Mais c'est toujours plus intéressant qu'un autre qui ne devine pas assez.

ALINE.

Il a beaucoup voyagé, M. Florandeaup ?

NINI.

J'ai failli le rencontrer à New-York, l'hiver dernier, chez ma cousine. Tu sais, la *chief operator* du téléphone de Manhattan. Ah! ce qu'on s'est amusé! On a dansé jusqu'au matin... On dit qu'il a eu des aventures, M. Florandeaup, des aventures sentimentales.

ALINE, qui voudrait mieux comprendre.

Des aventures sentimentales?

NINI.

Oh! ma chère, tous les hommes doivent y passer plus ou moins. Veux-tu savoir ce que je pense? Foin d'un homme qui parle d'amour en aveugle! Je t'assure qu'aux Etats-Unis, ils n'en parlent pas en aveugles. Ils n'ont pas de temps à perdre.

ALINE.

Pourtant, nous les écoutons bien, nous, ces messieurs, sans rien connaître de l'amour.

NINI.

Ce n'est pas la même chose! D'abord, de l'amour, nous en supposons pas mal.

ALINE.

Il me semble, à moi, que j'aimerais mieux avoir un mari tout neuf... Penser que son mari a été abordé par un tas de femmes qui savaient comment s'y prendre!... Vrai, ça doit être... ça doit être gênant... (Elles rient.)

NINI.

Au contraire, rien ne les emballe plus que ces gaucheries-là.

ALINE.

Crois-tu que le docteur Beaugy en ait eu, lui, des aventures sentimentales?

NINI.

Tu sais bien qu'à Montréal toutes les femmes courent après lui... C'est d'ailleurs un très bon parti... Il paraît que son cabinet de consultations en a vu d'intéressantes...

ALINE.

C'est faux.

NINI.

Voyons, ma chère, tu sais bien que Madame Saguenay...

ALINE.

Madame Saguenay? Elle est mariée.

NINI.

Oui, mais son mari n'est pas égoïste: c'est ce qu'on appelle un bon garçon... Pense donc, ma chère, qu'elle l'a décidé à passer l'été à

Cacouna, parce que le docteur Beaugy avait l'habitude d'y venir durant les vacances.

ALINE, réfléchissant.

C'est vrai.

NINI.

Cette année, elle se venge du docteur sur M. Neuilly... Malheureusement, la ligne est occupée. C'est comme au téléphone.

ALINE, voulant comprendre.

La ligne est occupée?

NINI.

Oui, par Madame Vignault.

ALINE.

En effet, on en parlait l'hiver dernier... On disait que Madame Vignault « avait une intimité » avec M. Neuilly... Je me rappelle même les avoir rencontrés ensemble.

NINI.

Lui, les yeux lui reluisent aussitôt qu'il aperçoit une robe... (Très grave.) Sais-tu qu'il est atteint d'épilepsie?

ALINE.

C'est ça qui ne doit pas être commode!

NINI.

Te vois-tu avec un mari sujet à ces affreuses crises de nerfs? (Elles rient.) Et puis, il n'est pas beau, M. Neuilly. Madame Vignault n'a rien de renversant non plus, elle.

ALINE.

Mais on la dit très fine.

NINI.

Très, très! On exagère. Elle n'a pas inventé la poudre.

ALINE.

La poudre était peut-être inventée quand elle est née. Enfin, la connais-tu?

NINI.

Non. Mais, lui, est très galant. Il ne parle que pour s'écouter; malgré ça...

ALINE.

Et quel flirt, ma chère! J'ai failli m'y laisser prendre, au bazar des Sourdes-Muettes, ce printemps!

NINI.

Pas possible!... (Changeant de ton.) Ton docteur flirte-t-il?

ALINE.

Lui, non. Mais pourquoi demandes-tu?...

NINI.

Parce que...

ALINE.

Quoi?

NINI.

Rien. Enfin, il est possible qu'après avoir butiné une grande variété de fleurs, il soit devenu dyspeptique et recherche maintenant

la camomille. Ils sont tous les mêmes, ma chère!

ALINE.

Tais-toi, Nini. S'il a demandé ma main...

NINI.

Sans doute! Il est certain que ton fiancé doit t'aimer sérieusement. Mais de là à affirmer qu'il n'a pas eu... enfin, qu'il a moins d'expérience que les autres. Ce serait vraiment le déprécier!

ALINE.

Tiens, tu me fais mal... Si je te croyais, je ne sais pas ce que je ferais... Si M. Florandeu se conduit de cette façon, ce n'est pas une raison pour croire...

NINI.

M. Florandeu recherche la variété, comme tous les autres hommes, comme le docteur Beaugy, comme ton beau-frère, comme ton frère Henri.

ALINE.

Henri ne pense qu'à toi depuis l'hiver dernier. (Riant.) Et si son échec aux examens l'humilie et modère son caquet, il n'espère pas moins se reprendre et te conquérir.

NINI.

Ma chère, il est trop jeune!

ALINE.

Ainsi, aux dernières nouvelles, c'est M. Florandeu qui est le maître de ce petit cœur-là?

NINI.

Bah! il me conte fleurette. Mais on le dit épris de mademoiselle Beaugy. Ses yeux s'inondent rien que d'en parler... Et il cherche à te faire de l'œil, à toi aussi.

ALINE.

A moi?

NINI.

Tu ne t'en es pas aperçue, peut-être. J'ai même entendu dire...

ALINE.

Quoi?

NINI.

Que tu le préférerais au docteur Beaugy. (Elles rient.) Tu sais, si cela parvient aux oreilles de ton fiancé, lui qui est jaloux à en perdre la tête!

ALINE.

C'est insensé, voyons! Dire que M. Florandeu...

NINI, insinuante.

En tout cas, je sais bien, moi, comment il parle de toi. Je sais aussi que tu aimes bien à te promener avec lui sur le fleuve.

ALINE, protestant.

Une pauvre petite fois! Et mon beau-frère m'a assez sermonnée là-dessus!

NINI.

Monsieur Sermon!

ALINE.

C'est toi qui as fait ce rapport à M. Prévoir? Je t'en remercie.

NINI.

C'est en plaisantant que je lui en ai parlé, ma chère. Je sais bien que c'est sans conséquence, et ton beau-frère ne l'a pas pris autrement.

ALINE.

Sans doute, mais il l'a répété à sa femme.

NINI, vipérine.

Et c'est ta sœur, bien sûr, qui du même coup a raconté l'histoire des bretelles.

ALINE, rougissant

Quelle histoire de bretelles?

NINI.

Il paraît qu'au retour d'une promenade en chaloupe, avec toi, ou avec une autre, M. Florandeau a perdu ses bretelles et que, pour s'en procurer d'autres, il est allé au magasin en retenant des deux mains son pantalon. (Elle se retient de pouffer.)

ALINE, l'arrêtant.

On étouffait de chaleur. Pour ramer plus à l'aise, M. Florandeu a enlevé son veston et s'est débarrassé de ses bretelles en les mettant sur le rebord du bateau. Lorsque nous sommes revenus à terre, il s'est aperçu que ses bretelles avaient disparu, qu'elles avaient sans doute glissé à l'eau. C'est tout simple.

NINI.

Lorsque vous êtes revenus à terre... C'est tout simple, je le vois bien. Il n'y a toujours pas de ma faute si ta sœur a raconté cette histoire toute simple, et si le village fait des cancans de si peu de chose.

ALINE, s'impatientant, et accusant Nini.

Par exemple, ce n'est pas Eveline qui a ajouté que M. Florandeu et moi allions nous baigner dans le fleuve, le soir. Tu sais que c'est faux, archifaux.

NINI.

Les *moon-light swims*, je veux dire les baignades de nuit, c'est le grand chic des plages américaines.

ALINE.

C'est une horreur!

NINI, dissimulant sa gaieté.

C'est horrible, en effet... Mais, entre nous,

ta sœur a beaucoup de talent pour l'amplification... Si nous voulions caqueter, nous aussi, ce ne serait pas difficile de dire qu'elle se montre fort empressée auprès de mon frère...

ALINE.

Parce que M. Saulmiers lui fournit des livres?

NINI.

Peut-être... Heureusement, nous avons la langue moins longue!

ALINE.

Ce n'est toujours pas elle qui a éveillé dans l'esprit des vieux Barabé un soupçon dont elle est la première à souffrir.

NINI.

Au fait, ça l'amuse beaucoup, M. Florandeu. Aussitôt que le père Barabé l'aperçoit, il ne le quitte pas du regard... Il craint peut-être que M. Florandeu ne lui aliène l'affection de madame Barabé. (Elles rient.)

SCÈNE IV

Les mêmes, HENRI.

HENRI. (Il arrive à bicyclette par la barrière ouverte, saute à bas de sa monture et court au puits.)

Ouf! il fait soif!

NINI.

D'où arrivez-vous donc ?

ALINE.

Tu es tout essoufflé.

HENRI, tirant de l'eau du puits.

Vous le voyez, je pédale avant que maître Phébus ait embrasé les routes.

NINI.

A ces heures matinales, vous apercevez sans doute des fleurs exquises : les belles du matin.

HENRI.

Pas un chat.

NINI.

Il n'y a pas à dire, Varennes, c'est désert.

HENRI.

C'est Sahara. (Il boit.)

NINI.

A votre santé.

HENRI.

Merci. Il me suffit d'ailleurs de passer ces journées tropico-assommantes à travailler comme un faucheur de foin.

NINI.

A quoi travaillez-vous donc si ardemment, monsieur Henri ?

HENRI.

Hélas ! à mes examens, qu'il me faut re-

prendre en octobre, à ces satanés examens, vous le savez bien.

NINI.

Je vous demande pardon d'avoir ravivé cette douleur.

HENRI,

Oh, vous ne ravivez rien du tout... Il n'y a pas de ma faute si je suis malchanceux. Que voulez-vous? Le favoritisme, les passe-droits... Tenez: Noblais, ignorant comme une brosse, sort avec distinction... Lerouen réussit à copier ses réponses à même son code découpé et plissé en accordéon dans le fond de ses poches. Vous connaissez le truc, très ingénieux. Rémidon pratique un trou dans le mur de la chambre où les examinateurs se réunissent pour établir les questions de l'examen, et saisit d'avance toutes ces questions... Il a raté son effet, comme on dit au billard, mais son idée était épatante, n'est-ce pas? Isalmain, lui, inspire de la commisération au jury sous le prétexte fallacieux — vous entendez: fallacieux — qu'il est soutien de famille. Moussefont, parce qu'il n'a aucun parent... Enfin, c'est à dégoûter d'étudier.

ALINE.

Après tout, ce n'est qu'un retard de six mois.

HENRI.

Six mois de travail abrutissant... Il est vrai qu'une fois avocat, on se repose plus qu'*ad libitum*... Mais croyez-vous qu'il soit aussi facile de reculer de six mois des projets sans qu'ils se démolissent?

NINI.

Comment, M. Henri a des projets?

HENRI.

Oui, mademoiselle.

NINI.

De loi?

HENRI.

Non.

ALINE.

De mariage, peut-être?

HENRI, obsédé par la pensée de ses examens manqués.

La question du mariage, je la possédais sur le bout de mes doigts... (Il récite comme une leçon.) Des obligations, des oppositions, des droits, des devoirs, des séparations, des mesures provisoires, de la filiation des enfants, de la puissance paternelle, de la tutelle, de la curatelle, de l'émancipation, de la communauté de biens, de la communauté de dettes, de l'ameublissement, de l'apport franc et quitte, du préciput, des douaires... Vous entendez: *ad unguem*. Eh bien, on ne m'en a pas demandé un mot.

ALINE.

C'est dommage.

NINI.

Vous étiez vraiment préparé au mariage!

HENRI, à Nini.

Vous vous moquez, et ça m'équipolle... Mais si aujourd'hui j'étais avocat, vous me plaisanteriez moins.

NINI.

Avouez qu'un homme de loi commande plus de respect.

[ALINE, à Nini.

Dis plutôt de la considération.

NINI, blaguant toujours.

N'importe, je vous aime toujours bien, monsieur Henri.

HENRI.

Je vous dis que je suis peu disposé à badiner, mademoiselle... (L'obsession le reprenant.) On passe pour intelligent, spirituel; les journaux, reconnaissants de la publicité que mon père leur achète chaque année, publient que « M. Henri Harbois, un de nos plus brillants jeunes concitoyens, fils du directeur de l'importante maison Harbois & C^{ie}, subira demain ses derniers examens devant le conseil du Barreau. » Et, deux jours après, M.

Henri Harbois, un de nos plus brillants *et cætera*, est blackboulé, collé, bloqué!

NINI.

Allons, consolez-vous! C'est devenu très à la mode. (Un moment.)

HENRI, ahuri.

On ne déjeune donc pas aujourd'hui?

ALINE.

La mère Barabé dresse la table. (A Nini.)
Reste à déjeuner avec nous... Ma chère, c'est Henri qui, depuis une semaine, se charge d'apprêter la salade.

NINI, à Henri.

Tiens, j'ignorais que vous eussiez aussi ce talent. Je vous en félicite.

HENRI.

Et je m'en félicite aussi... C'est odieux ce que ces braves gens de la campagne nous font manger. La semaine dernière, des mouches dans la laitue. Et quand je dis des mouches, faut s'entendre. Celles qu'il nous arrive d'ingurgiter à la ville se digèrent encore avec une facilité relative. Mais, à Varennes, on les choisit, ma parole. Tenez, j'en ai cueilli une grosse comme un oiseau... un oiseau-mouche, littéralement.

ALINE.

Quelle horreur!

NINI, à Henri.

Alors, c'est depuis cette découverte que vous préparez vous-même la salade?

HENRI.

Naturellement.

NINI.

Et qu'y mettez-vous?

ALINE.

Il y met d'abord les doigts...

HENRI, se récriant.

Aline!

ALINE.

Mais il se les lave immédiatement...

NINI.

Après.

HENRI.

Zut! (Désespéré de cette taquinerie, Henri a pris des maillets de croquet sous le perron de la véranda.)]

ALINE, à Nini.

Tu le taquines trop.

NINI.

Quand je te disais qu'il n'est pas aguerri.

HENRI.

Tenez, venez plutôt faire quelques points de croquet en attendant le déjeuner; cela vous empêchera de dire des sottises. (Il fait voler une boule.) Sacrés examens! (Puis une autre.) Maudit code!

ALINE.

Prends le maillet bleu, Nini. C'est toi qui commences.

HENRI.

Que font les Prévair, ce matin?

ALINE.

Ils étaient ici tout à l'heure.

HENRI.

Je vais les chercher. Nous allons faire une partie puisqu'on ne déjeune pas. (Il entre.)

NINI.

Ma chère Aline, il me faut arriver au marché avant que tout ne soit enlevé. Je reviens dans dix minutes... (Fausse sortie.) Si tu aperçois M. Florandeu avant moi, dis-lui que je désire beaucoup le voir. (Elle sort. Aline joue un moment seule. Henri, M. et Mme Prévair reviennent.)

SCÈNE V

ALINE, Mme PRÉVAIR, HENRI, PRÉVAIR.

MADAME PRÉVAIR.

On dirait que la mère Barabé fait de son mieux pour nous mettre en retard, aujourd'hui.

ALINE, les attirant au croquet.

Venez, vous ferez passer votre impatience par ces arceaux.

HENRI.

Où est Nini? Elle est disparue?

ALINE,

Mais elle va revenir.

PRÉVAIR, à Henri.

A vous le maillet jaune.

HENRI.

Naturellement.

PRÉVAIR, à sa femme.

A toi le rouge.

MADAME PRÉVAIR, capricieuse.

Moi, je ne joue pas! J'aime mieux faire la paresse. (Elle va s'étendre sous la charmille.)

PRÉVAIR, à sa femme.

A ton aise. (Prévaire, Henri et Aline commencent à jouer.)

ALINE, à Prévaire.

Verrez-vous le docteur Beaugy, aujourd'hui? Il m'écrit qu'il compte se rendre à Québec prochainement. (Elle sort une lettre de son corsage, lit tout haut: « Chère vous », et la porte à ses lèvres.)

PRÉVAIR, à Aline.

Allons, allons, vous rêverez ce soir, à la clarté des « veilleuses ». (Aline remet la lettre dans son corsage, et joue.) Vous pensez bien que si le docteur doit aller à Québec, ou ailleurs, il ne

partira pas un samedi. Ses dimanches vous sont garantis... C'est encore l'amour qui assure le mieux l'observance du dimanche.

ALINE.

J'ai bien peur de rencontrer quelqu'un avant lui.

PRÉVAIR.

On se dispute vos doigts? A vous de jouer, Henri. (Henri fait partir sa boule.)

ALINE, à Prévoir.

Non, mais ce soir sera le septième que je compte les étoiles filantes.

PRÉVAIR, faisant partir sa boule.

Que diable leur voulez-vous donc, aux étoiles filantes? Avez-vous envie de filer avec elles? (Le jeu se poursuit avec le dialogue. Parfois, un des joueurs pénètre dans la coulisse pour suivre son jeu, et donne ses répliques de la cantonade.)

ALINE.

Non, certes; mais elles prédisent que le premier homme qui me tendra la main, après aujourd'hui, doit en échange obtenir la mienne.

MADAME PRÉVAIR.

Les soupirants n'ont qu'à se lever de bonne heure.

ALINE, inquiète.

Et le docteur Beaugy n'arrive que

l'après-midi. (Un temps.) Avez-vous remarqué comme elles filent, les étoiles, depuis quelques jours?

PRÉVAIR.

Pardi, elles sont faites pour ça.

HENRI.

C'est ce qui les distingue de certaines femmes qui se sont engagées à demeurer au foyer conjugal, et qui filent quand même.

ALINE, à Henri, le roquant.

Tiens, ça t'apprendra à dire du mal des femmes!

HENRI, à Aline.

Tu roques?

ALINE, à Henri.

Sans rancune.

MADAME PRÉVAIR, sursautant sur son banc.

Aïe! une araignée!

HENRI.

Araignée du matin: chagrin.

ALINE, à Prévair.

Si le docteur est chez lui, aujourd'hui, dites-lui que je meurs d'ennui, et que s'il ne vient pas demain... (Prévair et Henri discutent entre eux une combinaison de croquet)... je vais me faire enlever par un paysan. (Elle chante.)

*C'est une idy-y-y-ylle,
C'est une idylle, et voilà tout;
C'est une idylle dans le goût
De Théocrite ou de Virgile...*

MADAME PRÉVAIR.

Les églogues sont passées de mode, petite sœur!

ALINE.

Quel dommage!

HENRI.

Oh! l'on en voit encore, et l'on en cache davantage!

PRÉVAIR.

Seulement, aujourd'hui, on brode tout autre chose que des rimes bucoliques sur les promenades à deux, emmy les blés.

HENRI, chantonnant.

Au clair de la lune.

ALINE, de même.

Mon ami Pierrot.

PRÉVAIR.

Croyez-moi, je vous conseille amicalement de n'en point tenter l'expérience.

MADAME PRÉVAIR.

Le temps n'est plus où pastoureaux et pastourelles se juraient fidélité par-devant maître Amour, notaire au pays bleu.

ALINE.

Quelle poésie!

HENRI.

Mais le monde est si bête!

PRÉVAIR.

Le monde est surtout méchant, et il ne prise guère la poésie. Il est donc prudent de maintenir ses rêves dans une honorable prose... Ma chère Aline, vous parlez sans réfléchir. (Il roque la boule d'Henri.)

HENRI, à Prévaire.

Vous me roquez tout le temps, moi!

MADAME PRÉVAIR, à son mari.

Tu vois bien qu'Aline badine, voyons!

HENRI.

Mais oui, c'est pour rire.

ALINE.

Ça m'a passé par la tête. N'en parlons plus; c'est pour blaguer...

PRÉVAIR.

Pour blaguer! Je sais. Mais une jeune fille ne doit pas blaguer ainsi.

HENRI, bas à Aline.

Voilà le père Sermon qui recommence.

ALINE, bas à Henri.

Comme à la ville.

PRÉVAIR.

Surtout devant ces paysans qui ne nous connaissent pas.

MADAME PRÉVAIR.

Ce qui est certain, c'est que nos rentrées tardives les émerveillent mal.

HENRI.

Cette bonne-femme commence à me donner sur les nerfs, à moi.

PRÉVAIR.

Les Barabé sont de braves gens: simples comme des élus du ciel; un peu naïfs, sans doute, mais serviables au possible, d'humeur égale...

MADAME PRÉVAIR.

En effet, elle bougonne du matin au soir.

HENRI.

Quant à être naïfs, parlons-en!

ALINE.

La mère Barabé est allée au village, l'autre soir, et elle nous a vus danser. Elle a particulièrement remarqué Nini avec M. Florandeu. Alors, elle s'est empressée (entrecoupant de rires son récit) de rapporter que le cavalier de Nini la serrait tellement que si son bras avait été un couteau, il l'aurait coupée en deux.

(On rit.)

HENRI.

C'est idiot! (Il remarque que Prévaïr est devenu songeur.)
Tiens, le beau-frère médite un coup du Nord!

PRÉVAÏR, à Aline.

C'est une amie à vous, cette Nini?

ALINE, simplement.

Oui.

PRÉVAÏR.

Vous vous y fiez beaucoup?

ALINE.

Je ne sais... Mais pourquoi ces questions?

PRÉVAÏR.

Dans les villégiatures, voyez-vous, on rencontre plus de jeunes filles que de jeunes hommes. La statistique démontre qu'il y avait à Boucherville, l'été dernier, dix-sept jeunes filles et demie pour un cavalier. Dans ces conditions, le joli sexe s'ingénie à tirer à soi le plus possible du veston. Ici, c'est un peu la même chose. Et je vous garantis, Aline, que votre amie Nini n'étale pas seulement vos qualités à ses connaissances.

MADAME PRÉVAÏR, à son mari.

D'où tiens-tu cela?

PRÉVAÏR.

N'étant pas avocat...

HENRI.

Merci toujours.

PRÉVAIR.

...je n'ai pas assigné de témoins.

MADAME PRÉVAIR.

Nini accapare M. Florandean. De quoi se plaint-elle?

PRÉVAIR.

Elle craint, évidemment, que Florandean ne lance trop de regards dans le jardin où s'épanouit mademoiselle ma petite belle-soeur.

MADAME PRÉVAIR, à Aline.

De fait, il ne te cache pas qu'il t'admire.

ALINE.

Merci, par exemple! D'ailleurs, je suis fiancée, et il le sait.

HENRI.

Nini a raison de croire qu'une fiancée même peut être dangereuse... tant qu'elle n'est pas mariée.

MADAME PRÉVAIR.

Et après, donc!

PRÉVAIR.

Oui. Par le temps qui court, le mari qui a une jolie femme fait bien de surveiller sa propriété. C'est la saison des maraudeurs.

ALINE, revenant au croquet et pour détourner la conversation.

Mais qui est-ce qui gagne à ce jeu?

HENRI, à Mme Prévaire.

C'est toujours ton mari. Il est trop heureux

au jeu ; une mouche doit voleter au-dessus de vos amours.

ALINE.

Comme au-dessus des miennes, à ce qu'il paraît. (A Prévair.) Mais, vous savez, je ne serais pas fiancée que M. Florandeu aurait besoin de se lever matin.

MADAME PRÉVAIR, à Aline.

Tu as bien raison. Moi, il m'agace, ce M. Florandeu, avec son expérience qu'il exhibe à tout propos.

HENRI.

Il ne se doute pas encore que l'expérience est souvent la sagesse des imbéciles.

MADAME PRÉVAIR.

Ma parole, je crois qu'il blanchit sa moustache pour en imposer aux femmes.

HENRI, à part.

Bravo !

ALINE.

Et quel est son état, au juste ?

PRÉVAIR.

J'ai cru comprendre qu'il a été régisseur d'une succession anglaise, à Québec, à laquelle il fit, on ne sait comment, faux bond...

MADAME PRÉVAIR.

Après lui avoir fait de bons faux, peut-être.

HENRI, à part.

Ça n'est pas vrai, mais c'est très bien.

ALINE.

Nini lui trouve de l'esprit.

PRÉVAIR.

De l'esprit d'avoir floué des héritiers anglais, hum!...

HENRI,

S'il a jamais pu flouer quelqu'un, ce qui exige une certaine habileté. A moi, il me fait l'effet d'être en gélatine, et capable seulement de commettre des phrases.

ALINE.

Nini déclare que c'est un ange.

MADAME PRÉVAIR.

Un ange mal léché...

[PRÉVAIR.

Sais-tu bien que je vais me défier de Florandean, moi!... Tu en dis du mal comme si tu étais entichée de lui, ma parole!... Tout de même, voyez ce que nous disons innocemment d'un homme que nous connaissons à peine, que nous n'avons aucune raison de calomnier, et pensez ce qu'on peut dire des gens que l'on a intérêt à démolir... Connaissez-vous l'histoire de Xanthus?

HENRI, impatienté.

Ah ça! faites-vous du croquet ou de la morale, vous?

ALINE.

Quelle histoire de Xanthus ?

HENRI, à Aline.

Elle est archiconnue, son histoire, et pas drôle.

ALINE.

Je ne la connais pas, moi.

MADAME PRÉVAIR.

Moi non plus.

PRÉVAIR.

Exilé en Phrygie, un certain Esope était devenu l'esclave de Xanthus...

ALINE.

Est-ce loin, la Phrygie ?

HENRI.

Oui, dans l'autre monde.

PRÉVAIR.

Cet Esope était un personnage gibbeux et vilain...

HENRI.

Bossu partout.

PRÉVAIR.

Au nombre de ses bosses, se trouvait celle de la sagesse qu'il avait extraordinairement développée.

HENRI, à Aline avec qui il continue de jouer.

Laissons-le se dévider, ce beau phonographe de carême.

PRÉVAIR.

Un jour, Xanthus envoie Esope au marché en le chargeant d'en rapporter ce qu'il y trouverait de meilleur. Esope revint avec un plat de langues.

ALINE, bas à Henri.

A la vinaigrette.

HENRI, à Prévaïr.

Et Xanthus les fit sauter.

PRÉVAIR, tout à son récit.

Xanthus s'étonne et renvoie l'esclave au marché avec l'ordre d'en rapporter, cette fois, ce qu'il y découvrirait de pire. De nouveau revint Esope avec un plat de langues.

ALINE, distraite.

Ce monsieur Esope était un marchand de conserves?

PRÉVAIR.

Ce monsieur Esope était un sage. Il faisait comprendre que la parole est, selon l'usage qu'on en fait, ce qu'il y a de meilleur ou de plus dangereux.

HENRI.

Prévaïr aurait dû se présenter à mes examens; il est très calé.

ALINE.

Et la morale de cette histoire?

PRÉVAIR.

La morale?... C'est que nous jouons avec les réputations ainsi qu'avec ces boules de croquet; c'est que nous trouvons spirituel de souffler des médisances et de les lancer au hasard; c'est qu'enfin nous nous épuisons à nous mordre, à nous dévorer,... surtout quand nous ne pouvons nous digérer.

ALINE, à Mme Prévaïr.

Où ton mari veut-il en venir?

MADAME PRÉVAÏR.

Il veut dire qu'une jeune fille doit tout particulièrement veiller sur sa réputation et tenir l'œil ouvert sur les jalousies qui s'emploient à la détruire... Et il a raison.

ALINE.

Je le sais parbleu bien.

PRÉVAÏR, à Aline.

Vous n'avez cependant pas l'air de vous en douter.

ALINE.

Pourquoi ne pas me mettre sous verre, alors, comme un melon?

HENRI.

On ne joue définitivement plus? (Il dépose son maillet; Aline, puis Prévaïr, l'imitent.)

PRÉVAÏR.

Prenez-le sur ce ton plaisant, si vous voulez,

Aline. Mais si, un jour, on vous montre dans votre ciel bleu une tache qu'y auront faite les bavardages de ces bonnes amies à qui vous vous confiez, vous reconnaîtrez alors que j'ai eu raison de vous avertir.

MADAME PRÉVAIR, à son mari.

Tu es peut-être un peu sévère, mon ami.

PRÉVAIR.

Le monde l'est bien davantage!

ALINE.

Enfin, on se conduit comme on doit, et l'on se fiche des gens.

PRÉVAIR.

Oui, certes; on s'en fiche à dix-huit ans, à vingt et même un peu au delà. Mais les jeunes filles n'en ont pas pour longtemps à se fiche ainsi de tout le monde, et il leur vient un air piteux lorsque tout à coup elles se rendent compte que c'est le monde qui se fiche d'elles... Ainsi, on sait qu'à dix-huit ans vous vous êtes laissé courtiser par M. Beauval.

HENRI.

En voilà, un crime!

MADAME PRÉVAIR.

Pas sérieux pour deux sous, ce M. Beauval.

HENRI.

Aline sortait à peine du couvent. C'était la réaction.

MADAME PRÉVAIR, à Aline.

Et puis, l'automne dernier, tu as trop reçu M. Satineau, qui ne valait guère mieux que l'autre... Des bourdons qui ne cherchent qu'à butiner.

PRÉVAIR.

De faux bourdons.

HENRI, aux Prévaïr.

Vous avez de la chance de n'avoir jamais été jeunes, vous autres.

PRÉVAIR.

Croyez-moi, Aline, ces fréquentations inconsidérées vous exposent aux critiques et à la malveillance. Déjà, à Varennes, on répète sur votre compte des choses tout autres qu'obligeantes.

ALINE, à la veille de pleurer.

Enfin, qu'est-ce qu'on peut dire?

HENRI.

Sacré pays où l'on ne peut prononcer un mot sans que le voisin l'interprète à l'envers!]

SCÈNE VI

Les mêmes, la mère BARABÉ, puis NINI,
puis FLORANDEAU.

LA MÈRE BARABÉ, paraissant sur la véranda.
La table est parée.

HENRI, se levant.

Ouf! ça n'est pas trop tôt!

LA MÈRE BARABÉ.

Si vous voulez venir manger. (Prévoir et sa femme prennent les devants. Henri dit un mot à l'oreille d'Aline qui s'essuie les yeux.)

MADAME PRÉVAIR.

Tu viens, Aline?

ALINE.

Non. (La mère Barabé s'attarde à enlever des feuilles sèches au houblon de la véranda.)

HENRI, suivant Prévoir et sa femme.

Tant pis! Quand il y en a pour quatre, il y en a pour trois.

ALINE.

J'ai déjeuné, moi. Je n'ai jamais autant mangé de reproches... (Nini reparait à la barrière.)

NINI, s'approchant d'Aline.

Qu'est-ce que tu as, Aline?

ALINE. (Sans répondre, elle prend Nini par le bras et l'amène à l'avant de la scène.)

Aimes-tu M. Florandeu?

NINI, prise au dépourvu.

Moi?... Pourquoi me demandes-tu?

ALINE,

Parce que je veux que tu te mettes bien dans la tête que, moi, je le trouve stupide, que je suis fiancée au docteur Beaugy, et que, par conséquent, tu n'as pas à craindre que je t'enlève ce beau parleur.

NINI, troublée.

Comment! mais je ne comprends pas... C'est à moi!...

ALINE,

Je veux enfin te dire que tu n'as nullement besoin de recourir aux moyens que tu emploies.

NINI.

Moi, ma chère! Au contraire... Sois assurée... (Florandeu est depuis un moment à la barrière. Il tousse afin d'attirer l'attention. Aline et Nini se retournent. Nini salue.)

SCÈNE VII

NINI, ALINE, FLORANDEAU,
la mère BARABÉ, puis BARABÉ.

ALINE,

Mes compliments, monsieur Florandeu;

c'est gentil d'écouter ainsi les conversations.
(Elle rentre.)

NINI, à Aline qui ferme la porte derrière elle.

Je reviendrai tout à l'heure.

FLORANDEAU,

Oh, oh! l'humeur est mauvaise ce matin!
C'est la règle. Il n'y a pas de femme parfaite-
ment accueillante avant midi. Heureusement,
l'après-midi les fait sourire, et le soir nous les
apporte exquises.

NINI.

Cela vous contrarie qu'Aline soit rentrée?

FLORANDEAU,

Comment donc! (Changeant de ton.) Prévair est
parti?

NINI.

Je l'ignore. (Embarrassée.) Je venais voir M.
Barabé. (A la mère Barabé qui est restée derrière le
houblon de la véranda.) M. Prévair n'est pas parti
pour la ville, m'ame Barabé?

LA MÈRE BARABÉ.

Non, i's sont après manger.

NINI, à la mère Barabé.

M. Barabé est ici, lui?

LA MÈRE BARABÉ, avec méfiance.

Est-ce que vous voulez le voir?

NINI.

Oui, je voudrais qu'il nous procure une chaloupe pour un pique-nique à Verchères.

LA MÈRE BARABÉ, soupçonneuse.

A Verchères... Espérez. (Elle va à l'appentis, en ouvre la porte et appelle.) Vieux! (La mère Barabé remonte par la véranda et jette un regard à Nini avant de rentrer.) C'est-i' possible! (Barabé paraît.)

NINI.

M'sieu Barabé, pouvez-vous nous procurer une chaloupe pour demain, ou après-demain.

LE PÈRE BARABÉ.

Une chaloupe, une chaloupe... J' sais bonnement pas. P't être ben qu' m'ame Prévair aura besoin d' la mienne. Enfin, j' tâcherai, j' tâcherai.

NINI.

Merci, m'sieu Barabé. (Elle va remonter vers Florandeu qui n'a cessé de l'observer. Barabé la retient d'un signe et la ramène avec lui au premier plan.)

LE PÈRE BARABÉ, confidentiellement.

Mam'zelle Nini, (hésitant) y a pas mal longtemps que j' veux vous demander ça, pa'c' que, voyez-vous, j' peux pas l' croire...

NINI.

Quoi donc, m'sieu Barabé?

LE PÈRE BARABÉ.

C' t'y vrai que mam'zelle Aline, c'est pas une fille... comme i' faut?

NINI.

Oh! m'sieu Barabé, Aline est ma meilleure amie!

LE PÈRE BARABÉ.

Oui, j' sais ben, mam'zelle Nini, j' sais ben... Mais qu'elle s'rait presquément « flirt » comme vous dites... un p'tit brin frôleuse... tant seulement pour en faire accraire, j' comprends ça... Mais on dit tant d'affaires!

NINI, impuissante à contenir son amusement.

Mais où avez-vous pris ça, m'sieu Barabé?

LE PÈRE BARABÉ.

Que c'est vous qu'auriez dit à la femme qu' vous l'auriez vue s'amuser avec M. Florandau, pas plus tard qu' l'aut' soir. Et vous comprenez qu' ça peut pas faire comme ça, mam'zelle Nini.

NINI, s'amusant des scrupules du vieux Barabé.

Oh, oh! paraît donc qu' vous êtes tant seulement escrupuleux, à Varennes!... (Elle éclate de rire et se retourne vers Florandau. Le père Barabé est rentré.)

SCÈNE VIII

FLORANDEAU, NINI.

FLORANDEAU.

Ma parole, ce vieillard vous fait la cour!

NINI, s'esclaffant.

Que c'est drôle!

FLORANDEAU.

Qu'y a-t-il donc de si risible?

NINI.

Je vous raconterai cela.

FLORANDEAU.

Et Prévair, que fait-il? Il finira par manquer son train.

NINI.

Mon frère, qui ne manque jamais son train, ne passera pas avant cinq minutes... Vous prenez de l'avance, vous.

FLORANDEAU.

C'est plus prudent.

NINI.

Et c'est aussi plus sûr pour trouver l'occasion de jaser avec Aline.

FLORANDEAU.

Avec Aline, une fillette que j'aurais pu faire sauter sur mes genoux!

NINI.

Reste à savoir quel âge ont les fillettes que vous faites ainsi sauter.

FLORANDEAU.

Vous êtes méchante!

NINI.

Comme s'il ne se trouvait qu'elle à Varennes!

FLORANDEAU.

Aline est charmante, je n'en disconviens pas; mais je suis séparé d'elle par mon âge d'abord, et (il indique la clôture.) par un obstacle plus solide encore...

NINI.

Que votre cœur franchirait sans s'essouffler s'il espérait ne pas retomber sur un terrain trop dur, n'est-ce pas?

FLORANDEAU, s'amusant de cette malice.

Non. Je veux dire que mademoiselle Harbois est fiancée. Or, en principe, une fiancée est radicalement inabordable... Voyons, une jeune fille est amenée, pour des motifs divers, à promettre sa main à un monsieur quelconque...

NINI.

Le sort en est jeté!

FLORANDEAU, toujours narquois.

Le fiancé est bien maladroit s'il ne charme

et n'éblouit pas en exhibant trois ou quatre qualités, en dénombrant modestement ses mérites dont les plus clairs consistent à s'être fait une situation plus ou moins sortable, à conduire une voiture luisante et à habiter un quartier chic... On vogue en pleine illusion, c'est invraisemblable comme un rêve... Que voulez-vous faire entendre à une femme au septième ciel?... Mais après le mariage, les défauts commencent à poindre, et combien drus! Et la femme se demande par quelle sorte d'éblouissement elle n'a pas vu plus tôt toute leur énormité... Alors, tendre sourire à qui l'assure qu'elle n'a pas la berlue et qu'elle ne se rend qu'à l'évidence... Mais avant le mariage, voyons, ce serait folie!

NINI.

Ainsi, vous comptez vous reprendre; c'est un chômage en l'honneur des fiançailles.

FLORANDEAU.

Pardon, mademoiselle. C'est un brin de paradoxique pour vous faire comprendre que vous vous trompez complètement. Je vous déclare au surplus que, cet été, je me suis mis au vert à Varennes, plutôt qu'ailleurs, pour nul autre motif que de procurer à mon ami d'université, le docteur Beaugy, que mademoiselle Harbois doit épouser, un pied-à-terre lorsqu'il vient, fin de semaine, voir sa fiancée. Etes-vous satisfaite de l'explication?

NINI.

Comment ne serais-je pas satisfaite? C'est si flatteur pour moi, ce que vous dites là!

FLORANDEAU.

Je parle affaires et, en affaires, je suis rond comme ça.

NINI.

Et l'on est homme d'affaires quand on s'intéresse au bien des autres.

FLORANDEAU, souriant à cette malice.

Pour mon propre compte, j'estime une excellente affaire que les amours de mon ami Beaugy m'aient poussé à faire une cure de repos dans ce joli village...

NINI.

Une cure? Vous pourriez être poli pour les gens bien portants qui y viennent aussi.

FLORANDEAU.

Une villégiature, si vous préférez, dans ce paisible village que nous atteignons en une heure, juste le temps de lire les journaux, et en laissant de même reposer nos voitures à la ville. C'est un rêve, ce repos! Ma parole, je n'ai jamais si bien réussi à ne rien faire.

SCÈNE IX

Les mêmes, PRÉVAIR.

PRÉVAIR, paraissant à la véranda, à Florandeu et à Nini.

Ohé! les amoureux!

NINI, à Prévair.

C'est M. Florandeu qui fait encore des siennes.

PRÉVAIR.

Prenez garde! Il y a beaucoup d'hirondelles, à Varennes; ça bavarde, et ça va loin, les oiseaux, mademoiselle Nini.

NINI.

Vous allez à la ville aujourd'hui, monsieur Prévair?

PRÉVAIR.

Certainement, comme tous les jours.

FLORANDEAU, à Prévair.

Eh bien! mon cher, je vous engage à vous presser si vous tenez à ne pas manquer le train.

PRÉVAIR.

Est-ce possible?

FLORANDEAU.

Il est exactement neuf heures moins douze.

PRÉVAIR, mouvement vers la maison.

Tout de suite.

NINI, le rappelant.

Monsieur Prévair, ça vous gênerait-il de téléphoner pour moi à ma modiste?

PRÉVAIR.

A votre service, mademoiselle Nini. Mais il me semble que, si j'étais de Florandeu, je ne permettrais pas.

FLORANDEAU, peu empressé.

En effet, pourquoi ne m'avez-vous pas?...
(Prévair rentre.)

NINI, ravie.

Vous auriez consenti?

FLORANDEAU.

Comment donc!

NINI.

Je vous en remercie fort. Je tiens même à faire une croix pour commémorer cette offre que vous me faites, la première, sans reproche. Auriez-vous un crayon? (Florandeu passe un crayon à Nini; elle s'attarde à dessiner une croix visible sur la clôture où elle s'appuyait.)

FLORANDEAU.

Il n'y a vraiment pas de quoi. (Apercevant Saulmiers qui vient sur la route.) Tiens! votre frère. C'est le signal pour le train de Montréal.

SCÈNE X

Les mêmes, SAULMIERS, puis Mme PRÉVAIR,
puis PRÉVAIR, puis HENRI, puis
le père BARABÉ.

SAULMIERS,

Eh bien, Florandeu, nous n'allons pas en
ville aujourd'hui?

FLORANDEAU.

Si fait; nous attendons Prévaïr.

SAULMIERS.

Ah! les lambins!

FLORANDEAU, à Saulmiers.

Vous n'avez pas de femme à embrasser,
vous, pas d'adieux à perpétrer avant les
longs voyages.

MADAME PRÉVAIR, paraissant sur la véranda, au groupe qui
attend Prévaïr.

Bonjour.

SAULMIERS.

Bonjour, toujours radieuse madame.

FLORANDEAU.

Et matinale comme une étoile.

MADAME PRÉVAIR.

Comme une étoile qui a sautillé toute la
nuit, et n'a plus guère d'éclat au matin.
(A Saulmiers.) Vous savez que mon mari trouve

que vous me faites trop danser, monsieur Saulmiers!

FLORANDEAU.

Votre mari, madame, est comme tous les maris, qui sont des monstres d'égoïsme.

MADAME PRÉVAIR, mouvement de retraite.

En effet, vous disiez peut-être du mal de quelqu'un, et je vous dérange.

FLORANDEAU.

Du tout.

SAULMIERS.

Du tout. Nous parlions de vous.

MADAME PRÉVAIR.

Et que disiez-vous de moi?

FLORANDEAU.

Que vos baisers finiront par causer des accidents de chemin de fer.

MADAME PRÉVAIR.

Voyagez sans crainte, monsieur Floran-
deau.

FLORANDEAU.

D'autant qu'une Bohémienne m'a prédit que je ne mourrai pas de mort violente. Mais je vous jure que je suis désolé de mon sort.

SAULMIERS, à Mme Prévaïr.

Avez-vous aimé le livre que je vous ai apporté hier?

MADAME PRÉVAIR.

Trop triste. Du Maupassant à la campagne, où l'on fond d'ennui toute la journée. Apportez-nous quelque chose de plus gai.

SAULMIERS.

Maupassant est aussi souvent gai que triste. Mais si vous préférez des auteurs plus légers.

FLORANDEAU, à Mme Prévair.

Je vous croyais sérieuse.

MADAME PRÉVAIR.

Je le suis suffisamment avec ceux qui ne le sont pas assez.

NINI, à Saulmiers.

Tu n'as pas oublié mes livres à échanger.

SAULMIERS.

Je les ai.

MADAME PRÉVAIR.

Nous avons du bonheur de vous avoir à Varennes, monsieur Saulmiers.

SAULMIERS.

Je voudrais être romancier pour devenir votre fournisseur, au lieu de rester votre simple et modeste facteur, gracieuse voisine.

FLORANDEAU.

Décidément, à Varennes, la galanterie fleurit autant que la ciboulette.

MADAME PRÉVAIR, s'inclinant.

N'est-ce pas?

NINI, à Saulmiers.

Si M. Prévair t'entend.

MADAME PRÉVAIR, protestant.

Mon mari est la galanterie en personne!

NINI, à part.

En statue.

MADAME PRÉVAIR.

A propos, où est-il passé?

FLORANDEAU.

Il est rentré prendre son chapeau, mais il doit avoir besoin de votre aide. (Mme Prévair va rentrer.)

SAULMIERS.

De grâce, madame, abrégez les effusions, à moins que vous ne teniez à le garder toute la journée. (Mme Prévair tire sa révérence.)

FLORANDEAU.

Quel admirable ménage!

NINI.

Vous croyez?

SAULMIERS.

Parbleu, un ménage de six mois! Il ne manquerait plus qu'ils se fussent arraché déjà tous les cheveux.

NINI.

Ils ont bien eu le temps de s'en tirer quelques-uns.

PRÉVAIR, sortant, appêté à partir.

Les voyageurs pour Montréal! (Il aperçoit Nini qui a continué à dessiner sa croix sur la clôture.) C'est donc un chemin de croix que vous faites là, à deux?

FLORANDEAU.

Rappelons-nous, Prévair, que la première station est à dix minutes.

SAULMIERS, appréhendant un nouveau retard.

Moi, j'ai affaire à la ville. Je vous prie de m'excuser. (Il s'en va.)

PRÉVAIR, criant à la maison.

Bonjour, Eveline!

MADAME PRÉVAIR, de l'intérieur.

Attends-moi, je te fais un bout de conduite.

NINI, à Florandeu.

Moi aussi. (Nini et Florandeu prennent les devants.)

FLORANDEAU, sans conviction, à Nini.

C'est charmant, la campagne. Il y a des poules, des canards...

NINI.

De jolies petites oies...

PRÉVAIR, à sa femme, qui paraît sur la véranda.

Ma chère amie, à quoi penses-tu de sortir nu-tête, au grand soleil?

MADAME PRÉVAIR, embarrassée.

Mon chapeau est dans ma chambre.

(Se disposant à rentrer, elle aperçoit le chapeau d'Aline qui est resté sur la véranda.) Tiens! celui d'Aline; ça va me rajeunir.

PRÉVAIR.

Aline ne vient-elle pas aussi?

MADAME PRÉVAIR.

Tu dois bien t'imaginer qu'elle n'est guère d'humeur, après le sermon que tu lui as servi. Elle est remontée dans sa chambre. (Mme Prévoir se coiffe du chapeau d'Aline, en passant la barrière.)

PRÉVAIR.

Sais-tu que ce chapeau de petite fille te va à ravir?

MADAME PRÉVAIR.

Et pourquoi pas?

HENRI, sortant précipitamment, sa serviette de table sous le bras.

Nini est partie?

MADAME PRÉVAIR.

Oui, elle est partie avec M. Florandeu.

HENRI, dépité.

Avec Florandeu. (Il jette sa serviette, saute sur sa bicyclette et s'élançe sur la route.)

MADAME PRÉVAIR, dont on ne voit que le dos, au delà de la clôture, à son mari.

M'aimés-tu ainsi coiffée de cerises? (Elle l'embrasse. Barabé est sorti de l'appentis; il reste figé d'apercevoir Prévoir embrassant... le chapeau d'Aline.)

BARABÉ, à part.

C'est mam'zelle Aline! Mon Dieu, mon Dieu, c'est-i' possible!

PRÉVAIR, dans les yeux de sa femme.

Je t'aime encore plus que toujours. (Il l'embrasse.) Je t'aime, t'aime, t'aime! (Il l'embrasse de nouveau.) Mais il ne faut pas s'en vanter. C'est défendu, ici. (Il rit.) Et toi, m'aimes-tu? (Mais Prévair aperçoit Barabé; il fait signe à sa femme, dont Barabé ne voit toujours que le chapeau de cerises, et s'esquive avec elle par la route.)

SCÈNE XI

Le père BARABÉ, puis la mère BARABÉ.

LA MÈRE BARABÉ, sortant de l'appentis.

Qu'est-ce que t' as à jongler comme ça, vieux? On dirait bonnement qu' t' as perdu un pain de ta fournée.

LE PÈRE BARABÉ.

J' pense qu' t' as raison, Adèle, qu'y a pas de fiat' à avoir su' les gens d' la ville... J' viens d' voir M. Prévair qui embrassait mam'zelle Aline, pas pour rire. C'est ben tirible!

LA MÈRE BARABÉ.

Mam'zelle Nini l' disait que c'était pas du monde comme i' faut!

LE PÈRE BARABÉ.

Mon Dieu, qu'est-ce qu'on va donc faire?

LA MÈRE BARABÉ.

J' te l' disais, aussi, d' pas prendre c' monde-là chez nous. J' te l'avais ben dit.

(Elle rentre en bougonnant.)

LE PÈRE BARABÉ, appuyé sur la margelle du puits, après un long temps de réflexion.

Faudra donc qu' j' en parle au curé.

La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

Un petit salon chez le docteur Beaugy, à Montréal. Sobre élégance. Au fond, à gauche et à droite, deux fenêtres donnant sur la rue et éclairant la scène. Accrochée par un ruban à l'une des fenêtres, une cage d'oiseau, vide. Troisième plan, pan coupé, à droite, un piano; à gauche, pan coupé, une cheminée ardente sur le manteau de laquelle un coucou marque cinq heures moins quelques minutes. A gauche, premier plan, un bureau entouré de quelques fauteuils. Au fond, entre les deux fenêtres, une petite armoire faisant office de porte-musique et de garde-bonbons. Un portrait de vieille dame au-dessus du piano. Deux portes à droite; une à gauche. Octobre.

SCÈNE PREMIÈRE

SIMONE, FLORANDEAU, BEAUGY.

SIMONE, indiquant d'un air taquin, à Florandeanu qui vient d'entrer, Beaugy enfoncé dans un fauteuil et lisant un journal.

Votre malade ne va pas mieux, docteur.

FLORANDEAU, taquinant aussi.

Il ne va pas plus mal, au moins?

SIMONE, même jeu.

Hum! C'est à se demander si le confesseur ne sera pas bientôt plus urgent que le médecin. Vous savez, monsieur Florandeanu, on meurt, ici.

FLORANDEAU, allant à Beaugy et lui prenant le pouls.

Interrogeons sa précieuse santé. (A Beaugy.)
Où souffrez-vous encore, mon ami?

SIMONE.

Au cœur, toujours.

BEAUGY, las.

A la fin, vous allez me faire passer pour un enfant, voyons!

FLORANDEAU, doctoral.

Pardon, mossieu. Le mal qui vous tient exerce de préférence des ravages chez les adultes. L'illustrissime Victor Hugo — sans malheureusement trouver un sérum spécifique — a découvert le coryza du parfait amour.

SIMONE.

Le malade éternue?

FLORANDEAU.

Non pas; mais il ne sent plus rien de ce qui l'environne. Plus tard, le savantissime Paul Bourget a localisé le mal aux cheveux de la passion, cet accablement nauséeux qui se ressent au lendemain d'une rupture. Mais aucun biologiste, aucun romancier, aucun poète n'a encore trouvé la formule d'un shampooing réparateur. Vous devez donc admettre, cher confrère, que ces maladies ne sont point infantiles, et que vous pouvez en être atteint.

Que dis-je? vous l'êtes probablement déjà.
(D'ahurissement, Beaugy s'est affalé dans son fauteuil.) Mais
il dort?

BEAUGY.

Non, je rêve.

SIMONE, à Florandeu.

Que diagnostiquez-vous, docteur?

FLORANDEAU.

Si les données de Sganarelle ont quelque
fondement, j'opine que le mal de notre patient
est effectivement une indigestion sentimentale.
Il se sera glissé, dans un plat qu'on lui
aura servi, certaine épice peu sympathique à
son estomac.

BEAUGY, impatienté.

Vous exagérez, vous dis-je.

SIMONE, à Florandeu.

Non. Mon frère craint seulement de s'être
enamouré d'une créature qui pléthore... Est-
ce le mot technique?

FLORANDEAU, doctoral.

Optime.

SIMONE.

Qui pléthore d'insouciance ou de légèreté.

FLORANDEAU.

C'est presque une qualité chez une jeune
fille; il y en a qui sont si lourdes! Au reste,
la science immunise, aujourd'hui, contre les

intempéries de caractère, aussi bien qu'elle permet de se moquer des saisons maussades. Et, après tout, quand on y prendrait quelque rhume. Il y a toujours le recours aux petits soins.

BEAUGY, qui en a assez de cette plaisanterie.

Je vous répète que vous outreprenez.

SIMONE, à Florandean.

Vous voyez que son état est critique, puisqu'il se fâche.

FLORANDEAU.

Positivement, cette bile est de mauvais aloi.

SIMONE.

Monsieur Florandean, il est important que vous ne négligiez point vos soins. (Elle va s'asseoir devant le bureau et parcourt des journaux, tout en suivant la conversation.)

BEAUGY, à Simone.

Enfin, Simone, que Florandean demeure avec nous, j'en suis enchanté. Mais tu ne dois pas l'attacher à ma personne comme un détective.

FLORANDEAU.

Au fait, il est à peu près temps que je me remette en voyage.

SIMONE.

Comment, vous songeriez à nous quitter?

FLORANDEAU.

Hélas! mademoiselle... Un jour que, de retour à Montréal d'où tous mes parents sont disparus, je me baladais sans savoir exactement où je coucherais le soir — au glorieux instar du soleil en l'empire britannique — vous m'avez accueilli, et...

BEAUGY, à Florandeu.

Je te dis que tu déraisonnes depuis un quart d'heure.

SIMONE, à Florandeu.

Enfin, nous vous retenons trop?

FLORANDEAU, avec émotion.

Oh! que nenni! Et puissiez-vous garder la même impression que celle que je conserverai toujours des heures passées sous votre toit!...

BEAUGY, à Florandeu.

Ma parole, on dirait que tu es amoureux de quelqu'un ici!

FLORANDEAU, embarrassé.

Moi?... Ah, je me défends bien de cette... Enfin... (Simone rit de l'embarras de Florandeu. Lui, s'accroche à ce rire de Simone pour se rattraper.) Ce sont vos journaux qui vous amusent, mademoiselle Simone?

SIMONE.

Tout juste. Et si ça vous intéresse... (Elle lui remet un journal que Florandeu parcourt distraitement.)

FLORANDEAU.

Sont-ce les mariages inattendus, les décès intéressants ou les naissances incroyables qui vous amusent si fort? (Simone est allée au garde-bonbons et en rapporte une coquille de sucre d'érable qu'elle tend à Florandeu.) Du sucre d'érable, mille grâces! (Florandeu prend un morceau de sucre. Beaugy, à qui Simone en a aussi offert, refuse de la main.) Nous nous demandons comment, dans cette petite colonne des mondanités, les femmes réussissent à se tenir au courant des choses de la vie, de la politique.

BEAUGY, à Florandeu.

A propos de politique, je dois être à Québec pour l'ouverture du prochain parlement. Tu accompagneras Simone. Mon cher, nous nous paierons ce spectacle. Il en vaut le voyage.

SIMONE.

Vrai, c'est amusant?

FLORANDEAU.

Le plaisir me serait infini, mais...

SIMONE.

Il y a un « mais »?

FLORANDEAU.

Vraiment, je dois me remettre en voyage. C'est ma vie, à moi.

BEAUGY.

Pourquoi, diantre, n'as-tu pas terminé ton

cours universitaire, comme moi? Tu serais un brillant avocat, aujourd'hui.

FLORANDEAU, avec un soupir.

Peut-être! C'est ce qu'on rêve, de briller un jour, de devenir, comme dit Richepin,

un Napoléon

Du journal, de la rampe ou de l'accordéon.

Mais on joue des coudes, on voyage, on cherche; il faut vivre, avant de briller; il faut gagner sa vie. Au fait, on perd sa vie à la gagner.

BEAUGY.

C'est bien joli de courir après la fortune, d'un pays à un autre, et même de la rejoindre à certaines étapes. Mais l'éternelle manipulation des chiffres te dédommagera-t-elle de n'avoir pas de foyer, de chez-toi?

FLORANDEAU, mélancolique.

Un foyer! (Blaguant, pour secouer sa mélancolie.) Les affaires, la belle affaire! Mais les chiffres, mon cher, sont tout ce qu'il y a d'indiscutable ici-bas. Hélas! non, je n'ai pas de chez-moi, et voilà pourquoi je suis chez vous depuis quinze... et quelques jours.

SIMONE.

Vous comptez les jours?

FLORANDEAU.

J'ai depuis longtemps commencé d'abuser.

BEAUGY, à Florandeu.

Est-ce pour me rappeler gentiment que tu m'as hébergé tout l'été à Varennes?

FLORANDEAU.

Je t'avoue que je n'ai regretté qu'une chose, et c'est que tes visites à Varennes n'aient point duré davantage. L'été n'était pas à sa moitié que tout votre monde a déguerpi comme par enchantement.

SIMONE.

C'est précisément cet enchantement qui désenchanter mon frère et le neurasthénise au point de lui faire supposer des choses terribles.

BEAUGY, inquisiteur.

Dis-moi, Florandeu, n'as-tu jamais connu la véritable raison de ce brusque départ des Prévair?

FLORANDEAU.

Ma foi, non! Sous prétexte de flirter un brin, mademoiselle Nini avait réussi à me faire passer pour un parfait chenapan chez les Prévair, de sorte que les confidences venaient mal de mon côté.

BEAUGY, à part.

Florandeu fait l'âne. (Haut.) Mais pourquoi Nini agissait-elle ainsi?

FLORANDEAU, haussant les épaules.

Pourquoi a-t-elle insinué que je faisais des grâces à ta fiancée; que madame Prévair avait des allures avec Saulmiers; que tu n'avais d'amies — révérence parler — que dans le demi-monde, quand au contraire je ne te vois saluer que des douairières, du monde et demi, presque? (Un temps.) Tout le village en était venu à potiner que tu manquais absolument de principes, comme moi, du reste. Je te demande un peu! (Un moment.)

[BEAUGY.

Sais-tu que je viens de rater mon agrégation à l'Université?

FLORANDEAU.

Comment! La thèse que tu as soutenue a cependant remporté un succès retentissant!

BEAUGY, se levant, agacé.

Le succès de ma thèse n'a pas suffi à couvrir l'infirmité de mes principes religieux, voilà tout!

FLORANDEAU.

Non, ça n'est pas possible! On avait des raisons pour décerner l'agrégation à un candidat plus nécessaire, ou plus âgé que toi.

BEAUGY, sceptique.

Sans doute.

SIMONE.

Enfin, cette fameuse Nini aurait mieux fait de se taire.

FLORANDEAU, pour changer de sujet.

Cette demoiselle Nini, encore fraîche émoulue du Bronx ou du Broadway, me paraît un coquet spécimen de l'arrivisme qui nous imprègne de plus en plus à mesure que nous ouvrons nos portes à nos voisins, les Yankis...

BEAUGY, avec animation.

Et nos oreilles à leurs doctrines qui poussent à la domination, par tous les moyens.

FLORANDEAU.

Arriver au succès, coûte que coûte, voilà leur credo. C'est l'arrive-qui-peut général, individuel et national. Rien ne compte que réussir.

BEAUGY, s'exaltant.

Nous sommes pourtant d'une race qui vouait son existence à des intérêts d'un ordre supérieur, qui cherchait le bonheur dans le contentement de l'intelligence et du cœur.

SIMONE.

Oui. Nos ancêtres se souciaient d'être d'honnêtes gens, et n'ambitionnaient ni d'autre sort, ni d'autre renommée.

BEAUGY.

Ils pratiquaient les vertus françaises;

leurs manières, leur langage en étaient imprégnés.

FLORANDEAU.

Mais nous avons renoncé à leurs aimables manières!

BEAUGY, haussant les épaules.

Nos grands-pères et nos grands-mères trouveraient ces mœurs bien répugnantes. Ils sont morts, heureusement pour eux!

FLORANDEAU.

Notre siècle leur paraîtrait sans grâces, à n'en point douter; ils verraient avec regret s'effacer les traits mêmes du bon parler que nous gardions des vieilles provinces de France. Mais ils s'amuseraient peut-être au spectacle de ces jolis messieurs qui, pour frayer leur chemin, recourent volontiers aux coups de bourse et aux coups dans le dos, en attendant les coups de revolver.

BEAUGY.

Et au spectacle de ces jolies dames qui jouent d'une arme autrement dangereuse.

FLORANDEAU.

Leur petite langue.

SIMONE.

Nini Saulmiers s'américanise.

BEAUGY.

Elle suit le mouvement.

FLORANDEAU.

En y mettant peut-être moins de dissimulation que d'autres.

BEAUGY.

O tempora, o mores! (De plus en plus agacé.)
Nous n'avons qu'à en prendre notre parti!

FLORANDEAU, à la blague.

Nous adapter!

BEAUGY, faisant un grand effort pour s'esclaffer.

Ah, ah, ah! Nous adapter aux mœurs de New-York et de Chicago!... « The best in the world! » On nous distrait, on nous amuse avec le Péril Jaune. Notre attention s'attache au linge sale que Chinois et Japonais lavent entre eux, et nous ne voyons pas le péril qui nous menace de plus près, nous Canadiens, et nous surtout, Canadiens-Français.

FLORANDEAU.

Le Péril Yanki!

BEAUGY.

Tu l'as dit. Le voilà, le vrai Péril!...
(Il éprouve soudainement une légère suffocation, porte la main à sa gorge et s'affaisse dans un fauteuil.)

SIMONE, accourant, alarmée.

Qu'est-ce que tu as?

FLORANDEAU, même jeu.

Es-tu malade?

BEAUGY, se remettant, et s'efforçant de rire.

Ça n'est rien, n'avez aucune inquiétude. Un peu de tension artérielle, de congestion. Un petit spasme... Les élans patriotiques sont interdits aux cardiaques, et j'aurais dû éviter cet écart de régime. (Il se lève, radouci, et va taper Florandeu sur l'épaule.) Il faut surveiller son cœur, mon vieux Florandeu!

FLORANDEAU.

Le mien ne bronche pas, Dieu merci!

SIMONE, à Beaugy.

Tu te tracasses, vraiment, pour des choses qui n'en valent pas la peine.

FLORANDEAU, à Beaugy.

Mon cœur, à moi, est assuré qu'une honnête femme, une femme à qui sa conscience ne reproche rien, n'est jamais inquiétée par les caquets ou le commérage.

BEAUGY, conciliant.

Bien sûr!

FLORANDEAU.

Le clinquant ternit au moindre contact; le diamant n'en craint aucun. (Tâchant de convaincre Beaugy.) Comprends-tu?

SIMONE, mutine, à Florandeu.

Vous en savez quelque chose?

FLORANDEAU, hésitant pour la forme.

Peut-être... Depuis dix ans que je promène

ma petite bonne-femme d'existence par les cinq ou six coins du monde, que j'ai quelquefois braconné des soupirs et des œillades en escaladant des latitudes joliment escarpées, j'ai eu trop d'occasions de constater cette vérité pour me tracasser aujourd'hui de ce que l'on pourrait mettre sur le compte d'une femme que j'aurais appris à connaître et à aimer. (Un silence.)]

SIMONE, pour détourner la conversation qui l'émeut.

Mais mon frère n'écoute que les commères, et reste sourd à nos raisons.

BEAUGY, souriant amèrement.

Le cœur a ses raisons, à lui.

FLORANDEAU.

Cette vérité d'occasion a fait commettre bien des gaffes.

BEAUGY, à Simone, lui indiquant la cage vide.

Vois-tu, Simone, je crains qu'Aline ne soit aussi volage que ta linotte envolée ce matin.

SIMONE.

Elle te fera pourtant la vie joyeuse comme était la mienne...

BEAUGY.

Tant qu'elle était ici.

SIMONE, à Florandean.

L'entendez-vous?

FLORANDEAU.

Peut-être n'avez-vous que ce que vous méritez. Pourquoi encage-t-on les oiseaux qu'on aime! (Un silence.)

BEAUGY.

C'est possible. (Un silence.) J'ai réfléchi avant de demander sa main, puis j'y ai résolument mis toute ma vie. Si elle m'échappe...

FLORANDEAU.

Allons, allons, docteur!

BEAUGY, à lui-même.

C'est effrayant comme l'amour se joue d'un cœur qui s'est amusé à le dédaigner!

SIMONE, à Beaugy.

En vérité, depuis qu'Aline est devenue ta fiancée, tu n'as pas eu une semaine de paix.

BEAUGY, après un silence.

Tiens, je suis dégoûté de mon égoïsme, de mon humeur maussade qui nous rend l'existence insupportable, à tous. Depuis la mort de notre chère mère, cette maison était pourtant devenue assez morose: elle ressemble à une prison comme une goutte d'eau ressemble à une goutte de pluie. Et quand j'aperçois mon père, avec ses pauvres prunelles que le travail a vidées, je ne puis me résoudre à me fier aux regards... Que veux-tu, je ne tiens plus à rien! (A Florandean.) Je devrais m'occuper de Simone, de son avenir...

SIMONE, allant l'embrasser.

Tu sais, je ne suis pas pressée. Et puis, deux noces à la fois, ce serait trop de luxe ici. Marie-toi d'abord, déride la maison...

BEAUGY.

Et après?

SIMONE.

Après, nous verrons.

BEAUGY.

Le roman serait-il déjà commencé? (A part.) Florandeu?... Il ne m'en a pas soufflé mot.

SIMONE.

Non, je n'y ai pas même pensé.

BEAUGY.

Parce que?

SIMONE.

Parce que je n'ai pas le temps.

FLORANDEAU, qui a suivi sans respirer ce bout de conversation.

Oui, c'est cela.

BEAUGY, à Florandeu.

Décidément, tu songes à te marier, toi.

FLORANDEAU, embarrassé.

Je n'ai pas dit cela.

SIMONE, à Florandeu.

En tout cas, ce n'est pas la béatitude de mon frère qui vous donnerait l'avant-goût du sacrement.

FLORANDEAU.

Ma foi, non! Jamais de ma vie je n'ai vu amoureux si triste!

BEAUGY.

Vous allez recommencer la tirade. (Il ramasse un journal sur le bureau.) J'ai l'honneur de vous saluer.

SIMONE, à Beaugy.

Vas-tu faire la lecture à papa?

BEAUGY.

Oui.

SIMONE.

Tu reviendras.

BEAUGY.

Oui. (Il sort.)

SCÈNE II

FLORANDEAU, SIMONE.

(La lumière du dehors éclaire plus faiblement la scène.)

FLORANDEAU, après un moment d'embarras, se dirige vers la fenêtre à laquelle est pendue la cage vide.

Ainsi, mademoiselle Simone, vous avez sur le cœur la fuite de votre linotte. C'est votre première illusion qui s'envole. Ah! vous êtes bien heureuse!

SIMONE.

Je ne sais. Mais le départ de cet oiseau me fait pressentir un malheur.

FLORANDEAU.

Allons! pourquoi vous attrister pour ce vilain oiseau? (Il ouvre la fenêtre et regarde la rue déserte.)

SIMONE.

C'est vous qui êtes vilain de dénigrer les bons petits oiseaux. A cause de leur modeste toilette, peut-être? Préférez-vous un paon, à cause de ses reflets irisés; et pensez-vous que la vue de ses atours vous reposera de ses cris perçants?

FLORANDEAU.

J'en ai pourtant vu... dont le ramage répondait bien à leur plumage.

SIMONE.

Et vous ne les avez pas aimés?

FLORANDEAU.

Ah! c'est qu'ils appartiennent au ciel plus qu'à la terre. (Forçant l'aveu.) Ils passent sans écouter la voix qui les appelle... (Embarrassé, il regarde au dehors.) C'est vrai que les oiseaux sont clairsemés.

SIMONE.

Nous sommes en octobre, monsieur Florandea. (Elle se dirige vers le piano.)

FLORANDEAU.

L'automne dernier, j'étais en Floride.

C'est là que vous en verriez à votre satisfaction, puisque vous les aimez.

SIMONE. (Elle joue au piano quelques phrases de *Connais-tu le pays?*)

Ce sont nos oiseaux qui se réfugient là-bas.

FLORANDEAU.

Oui. Aux premières pluies qui glacent les nez et chauffent les rhumes, les beaux oiseaux, les oiseaux riches, nous quittent. Ils désertent leurs amis et gagnent les ciels ensoleillés, de même que les bourgeois se sauvent des rhumatismes aux stations thermales. Dans les rues ne restent plus que les pauvres moineaux, ces gamins des ramures. Ils sont mal vêtus; ils n'ont pas les moyens de voyager!

SIMONE.

Mais ils ont bon nid et douce famille.

FLORANDEAU.

Hélas! Vous me faites songer à la folie de cette vie d'oiseau migrateur que je mène depuis dix ans. Pour un gîte, pour un nid...

SIMONE.

Vous vous feriez moineau.

FLORANDEAU.

Vous me plaisantez à présent qu'à mon tour je suis mélancolique. Je m'efforçais tantôt d'égayer votre frère; c'est à vous maintenant qu'échoit la corvée.

SIMONE.

Le fait est que vous vous amusez ensemble comme des enfants; et aussitôt que l'un se trouve sans l'autre...

FLORANDEAU.

Væ soli! dit l'Ecclésiaste — Malheur à l'homme abandonné! Mais ne vous mettez point en frais pour moi, mademoiselle Simone. J'estime les rires à leur valeur, et je sais combien l'on doit peu s'y fier.

SIMONE.

Rires des yeux, larmes du cœur.

FLORANDEAU.

Grands yeux, petits enfers.

SIMONE.

Vous êtes blasé.

FLORANDEAU.

Peut-être avez-vous trouvé le mot juste. Blasé, en tout cas, des coquetteries de ces escrimeuses qui vous exténuent à vous tenir sur la défensive de leurs caprices, de leurs passionnettes légères et perfides comme des feux follets; blasé de ces grands sentiments qui brûlent un moment pour glacer ensuite, toujours en saute d'un pôle à l'autre.

SIMONE.

Vous recherchez des climats plus tempérés?

FLORANDEAU.

J'adore l'équateur... Blasé, surtout, des femmes savantes et des bas-bleus qui acceptent une contredanse pour vous faire assavoir qu'elles ont lu madame Swetchine... et Baruch, qu'elles sont en état de déduire d'Empédocle et de Schopenhauer leur compréhension particulière et détestable de l'amour... [Quand c'est si simple d'aimer de tout son cœur!... Blasé, oui, de ces dames nerveuses, énervées et énervantes qui s'offrent gracieusement à partager les épreuves de la vie, et se désolent, se pâment, s'évanouissent et bouleverseraient volontiers toute la médecine pour être dédommagées d'un zéphir coulis qui s'est permis de leur frôler la nuque... Oui, blasé, si c'est ainsi que vous désignez cet écœurement vrai résultant de la fausseté, de la prétention, de l'hypocrisie, de l'amertume enfin qui se rencontrent — sous des coiffures adorablement savantes — dans nos salons où se pratique la chasse aux bons partis.]

SIMONE.

Serait-il vrai que vous n'avez pas de connaissances plus... moins compliquées?

FLORANDEAU.

Je ne connais que vous.

SIMONE.

Pensez aux autres.

FLORANDEAU.

Je ne pense qu'à vous.

SIMONE.

Imprudent, vous me connaissez depuis trois mois à peine !

FLORANDEAU.

Mais je vous cherche depuis toujours... A Varennes, avant même que je vous eusse jamais vue, vous m'étiez sympathique par cela même que les jalouses disaient de vous.

SIMONE.

Votre sécurité ne vous dictait-elle pas de prendre la fuite ?

FLORANDEAU.

Bien au contraire, mon égoïsme m'a poussé vers vous, pour me rendre compte, et j'ai cherché des prétextes pour m'installer chez vous, avec une très forte arrière-pensée, je le confesse sans la moindre contrition.

SIMONE, riant pour cacher son émotion.

Quelle pénitence méritez-vous ?

FLORANDEAU.

Vous riez ? Mais vous-même, mademoiselle Simone, à un âge où vous devriez être tout sourire et prendre du monde le peu qu'il a d'amusant, n'êtes-vous pas morose ?

SIMONE.

Vous disiez tantôt qu'il ne faut pas se fier à la mine.

FLORANDEAU.

Je ne sens que trop combien vous souffrez de cette solitude... Simone, écoutez-moi; je vous supplie de me comprendre. (Il lui tend la main, qu'elle accepte.)

SIMONE.

Il est des moments où le cœur est hermétiquement fermé aux effusions.

FLORANDEAU, empressé.

C'est lorsqu'une femme est entourée de tout le bonheur rêvable... ou qu'un grain de poussière lui irrite les yeux.

SIMONE.

Vous badinez pour m'empêcher d'ajouter qu'il est d'autres instants où le cœur laisse la porte grande ouverte aux consolations.

FLORANDEAU.

Et que c'est un passant, au lieu d'un grain de poussière, qui tombe dans l'œil.

SIMONE, de plus en plus émue.

Avouez au moins que c'est peu chevaleresque d'attaquer une position aussi mal défendue.

FLORANDEAU.

Tant mieux si la place demande à se

rendre, car le vainqueur sera tenu de se montrer généreux. (Florandeu prend les mains de Simone et les porte à ses lèvres. Beaugy entre sans frapper.)

SCÈNE III

Les mêmes, BEAUGY.

BEAUGY, ébahi.

J'en aurais mis ma main au feu!

FLORANDEAU, à Beaugy, tout simplement.

Tu peux entrer, docteur.

SIMONE, à Beaugy.

M. Florandeu a juré de te dérider. Tu vois qu'il n'y va pas de main morte.

BEAUGY, à Simone.

Est-ce bien cela qu'il te jurait, ce chottier?

SIMONE, en appelant à Florandeu.

Monsieur Florandeu!

BEAUGY.

C'est assez vilain à vous deux de m'avoir caché que le roman était déjà à ce chapitre.

SIMONE, un peu confuse.

M. Florandeu a sauté le prologue.

FLORANDEAU, à Simone.

A quand le joyeux dénouement?

SIMONE.

Tout doux, monsieur le conquérant! Puisque vous savez si bien vous y prendre, vous allez d'abord commencer par terminer le mariage de mon frère. Franchement, il pourrait nous en vouloir de le devancer. Et puis, il faut que la joie rentre dans notre maison. Je ne serais peut-être pas capable d'être heureuse pour tout le monde.

FLORANDEAU, résigné.

C'est assez juste.

BEAUGY, décidé.

Vous deux, les conspirateurs, vous allez me permettre de vous prier encore une fois de vous mêler de ce qui vous regarde.

FLORANDEAU, à Simone.

Comment le trouvez-vous? C'est épatant!
(A Beaugy.) Ah ça! mon cher, tu ne vas pas t'imaginer que ton avenir ne nous regarde plus!

SIMONE, à Florandeanu.

Nous le marierons malgré lui.

BEAUGY.

Si mes vœux allaient leur train, je vous le dis en vérité, vous seriez bien en peine de les suivre.

SIMONE, à Florandeanu.

C'est toujours ce séjour de Varennes qui lui pèse sur le cœur.

FLORANDEAU.

Oui, l'indigestion d'amour. (A Beaugy.) Mais, à la fin, tu es stupide de t'abandonner à un doute qui te rendra fou, qui te tuera, si tu ne l'éclaircis tout de suite.

BEAUGY.

Comme je ne suis pas tout à fait aussi stupide que vous voulez bien le croire, c'est exactement ce que j'ai fait.

SIMONE et FLORANDEAU, anxieux.

Ah!

BEAUGY.

Je n'y tenais plus... J'ai écrit au père Barabé de venir.

FLORANDEAU.

Et...

BEAUGY.

Malheureusement, il n'est pas encore venu. (Appréhendant de mauvaises nouvelles.) J'ai toutefois le pressentiment qu'il ne tardera pas à me dire la vérité.

SIMONE, même jeu.

Mais que ne demandes-tu à Aline de tout t'expliquer elle-même?

BEAUGY.

Non. Si elle a péché, ce n'est pas à moi qu'elle se confessa.

FLORANDEAU.

Les jaloux ont de ces façons de fuir la lumière.

BEAUGY.

Je n'ai jamais joué les Don Juans qui se targuent de connaître les femmes au point de les asservir à leur fringale d'un jour ou d'une nuit. Je les respecte assez pour les juger d'un autre point de vue.

FLORANDEAU.

De quel point de vue les juges-tu ?

BEAUGY.

Du point de vue scientifique, si tu veux.

FLORANDEAU.

Et que t'en dit-elle, ta science ?

BEAUGY.

Elle m'a démontré que le charme de la femme réside dans sa faiblesse même et que, pour défendre cette faiblesse, la nature a pourvu nos gracieuses compagnes d'une arme dont elles usent souverainement et instinctivement, la dissimulation.

FLORANDEAU.

Il est assez exact que la plupart des femmes — (A Simone.) sinon toutes, mademoiselle — dissimulent sans trop d'efforts...

BEAUGY.

Et que des saintes cachent leur sainteté, comme d'autres leur perversité.

SIMONE.

Je vous remercie, messieurs.

BEAUGY.

Il n'y a pas de quoi, vraiment.

SIMONE.

Et que dites-vous des hommes?

FLORANDEAU.

Oui, des hommes, qu'est-ce que ta science t'en a montré?

BEAUGY.

La nature les a pourvus, eux, d'autres moyens propres à leur défense, mais dont ils n'ont pas toujours à se glorifier, non plus, pour l'usage qu'il en font.

SIMONE, à Florandeanu.

Concevez-vous que l'on soit soupçonneux à ce point?

FLORANDEAU.

A ce point les soupçons tournent à la misanthropie, et la misanthropie est une vilaine maladie qu'il convient de laisser aux vieux grincheux. (A Beaugy.) Enfin, si tu veux en avoir le cœur net, suis le bon conseil que ta sœur vient de te donner. Interroge la seule personne en état de te faire connaître ses sentiments, de te répondre en connaissance de cause.

BEAUGY, sceptique.

Aline?

FLORANDEAU.

Mais oui, Aline.

SIMONE.

Fie-toi à elle, voyons!

BEAUGY.

Non. J'apprendrai la vérité du père Barabé, qui est un honnête homme. Ensuite, je verrai.

FLORANDEAU.

Voilà que reviennent les papillons noirs.
(A Simone.) Notre joie l'attriste davantage, ma parole.

SIMONE.

Tenez! allons faire tous les trois un bout de promenade avant le dîner.

FLORANDEAU.

A la bonne heure! (A Beaugy.) Et puis, ça te changera les idées, comme disait le père Barabé. Justement, j'ai besoin de timbres-poste.

BEAUGY.

Tu n'as pas besoin de sortir pour acheter des timbres-poste, voyons! Envoie un domestique.

FLORANDEAU.

Non, non! Des timbres-poste, il faut acheter cela soi-même.

BEAUGY.

A cause des contrefaçons... Va! tu as raison.

FLORANDEAU, radieux.

Ensuite, je ne serais pas fâché de voir un peu le ciel pour constater que je suis encore sur la terre.

SIMONE, à Beaugy.

Tu viens, docteur?

BEAUGY.

Non. J'ai fait deux heures de visites, cet après-midi. Cela me suffit. Allez seuls.

SIMONE.

Sans chaperon?

FLORANDEAU, à Simone.

En auriez-vous besoin?

SIMONE, à Florandeanu.

Peut-être, pour vous.

BEAUGY.

Et souvenez-vous que l'on se met à table à sept heures, et que nous attendons les Prévair qui sont très ponctuels.

SIMONE.

Je vais m'habiller. (Bas, à Florandeanu.) Vous, décidez-le. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE IV

FLORANDEAU, BEAUGY.

FLORANDEAU.

Viens avec nous, une petite balade te distraira.

BEAUGY, après un moment.

Ecoute, Florandeanu. Tu sais combien je me donne à tout ce qui m'intéresse, et sans plus de réserves que de calculs.

FLORANDEAU.

Je sais que tu t'es livré avec passion à la tâche de soulager les bobos de l'humanité.

BEAUGY.

Ses bobos, et ses misérables infirmités, hélas! Je ne me suis aucunement amusé à démêler les complications sentimentales, à analyser les caprices du cœur.

FLORANDEAU.

C'est une spécialité qui en vaut une autre!

BEAUGY.

Possible! mais, que veux-tu, j'ai laissé cela aux névropathologistes et aux psychiâtres.

FLORANDEAU.

Aux romanciers aussi, et aux confesseurs.

BEAUGY,

Ou à n'importe qui. Moi, je veux être thérapeutiste, sans poser au romancier ou au directeur de conscience.

FLORANDEAU.

Je t'assure que c'est dommage. Nos médecins, à mon avis de simple profane, y gagneraient bigrement à glisser dans leur trousse une petite fiole de psychologie.

BEAUGY.

Je te remercie de ton avis de profane. Pour le moment, je suis médecin, médecin tout court, et bien peu savant, mon pauvre vieux, mais tout d'une pièce. Tout d'une pièce aussi, j'ai mis mon cœur entre les mains de cette jeune fille...

FLORANDEAU.

Je te réponds qu'Aline en prendra le soin qu'il faut.

BEAUGY, poursuivant son idée fixe.

...entre les mains de cette jeune fille en qui j'ai mis un tel espoir et une telle confiance que, tu m'entends bien, j'en mourrai d'être déçu.

FLORANDEAU, pour ramener la gaieté.

Allons donc! On ne meurt pas d'amour, voyons! De trop, peut-être; mais de pas assez, jamais!

BEAUGY.

On se tue!

FLORANDEAU.

Vraiment. La belle affaire! Se tuer pour avoir été déçu! Ainsi, tu es jeune, tu débutes,

et ton premier coup d'éclat serait d'annoncer au monde que tu as pu être trompé, avant d'être marié. Ah, ah, ah! Un chef-d'œuvre avant la lettre. C'est exquis, et, tu sais, cela devient très rare.

BEAUGY.

Toi, tu épouseras Nini; elle te trompera et tu la remercieras par-dessus le marché.

FLORANDEAU.

Il est certain que je prendrais plutôt congé d'une infidèle en lui adressant des fleurs avec mon adieu. On court ainsi la chance de n'être pas trop déprécié auprès des successeurs.

BEAUGY.

C'est insensé!

FLORANDEAU, à la Cyrano.

Mais quel geste!

BEAUGY.

Se laisser meurtrir sans un mot de révolte, bêtement, comme un crapaud sous un camion. Non, par exemple, pas sans demander raison au détracteur, au voleur, à l'assassin!

FLORANDEAU.

Un duel! J'attendais ça. Parfait! Un beau duel au Mont-Royal, sous les grands érables, avec des témoins qui mesurent les distances en chantonnant « Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux! ». Tu en restaures la mode au Canada. C'est superbe! [(Amicalement.) Mon

cher, le duel a du cachet dans les pays où une certaine classe de bonshommes n'ont d'autre occupation que se donner des noms de quadrupèdes ou de poissons, pour se piquer ensuite l'épiderme en présence de copains distingués qui estiment économique ce moyen de faire un bon dîner et de sabler du champagne au dessert. Mais chez nous... Raisonçons donc un moment, je t'en prie. Ton duel sera ou mortel ou tout bêtement ridicule. Qu'advient-il en effet si tu passes à travers ce dilemme, en admettant que tu ne passes rien au travers de ton adversaire imaginaire? Tu es empoigné et mis en état d'arrestation. Te voilà joli. Et tout cela, pour t'être buté à un soupçon mal fondé.]

(Changeant de ton.) Et que devient ta sœur dans tout cela?

BEAUGY.

Simone?

FLORANDEAU.

Oui. Tu n'y penses pas, mais j'y pense pour toi.

BEAUGY.

C'est donc sérieux, ces amours-là?

FLORANDEAU.

J'espère que tu n'en doutes point.

BEAUGY.

J'avais l'impression, vois-tu, que Nini te

tenait par quelque promesse... Il lui arrive d'arrêter ici, en passant. Je m'amuse à l'entendre apprécier les gens et les choses. Et il m'avait semblé...

FLORANDEAU.

Crois-tu que j'aurais eu l'imprudence de m'aventurer avec cette enfant terrible qui ne discerne pas ce qu'elle dit, ce qu'elle entend; qui lance des jugements téméraires comme une mitrailleuse distribue ses projectiles, au petit malheur?

BEAUGY,

Tu me remontrais tout à l'heure que c'est la mode, aujourd'hui, et qu'un homme sage doit en prendre son parti.

FLORANDEAU.

Pardon. Si je désire épouser Simone, c'est que je l'ai remarquée entre toutes les jeunes filles de notre monde, comme n'étant pas de ces charmantes hurluberlues qui sont aussi des bavardes dangereuses...

BEAUGY.

Décidément, tu en veux à Nini.

FLORANDEAU.

Non, mon vieux. Je lui suis même reconnaissant, à elle et à ses pareilles, de nous faire apprécier celles qui ne leur ressemblent point.

Car il y en a d'autres, Dieu merci ! Félicitons-nous-en tous deux.

BEAUGY, songeur.

Tous deux !

SCÈNE V

Les mêmes, SIMONE.

SIMONE, habillée pour sortir, à Beaugy, avec une vive émotion.

Sais-tu que M. Barabé est là ?

BEAUGY, troublé.

Le père Barabé ? Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ? (Il se dirige vers la porte de droite.)

FLORANDEAU, à Simone.

Il vaudrait mieux que nous demeurions avec lui.

BEAUGY, pressé d'être seul.

A tout à l'heure.

FLORANDEAU, après un moment d'hésitation.

A tout à l'heure. (Il lui serre la main.) Et courage !

SIMONE, cherchant un prétexte pour demeurer.

Je vais fermer la fenêtre.

BEAUGY.

Non, laisse, laisse ! (Florandea et Simone sortent par la gauche.)

SCÈNE VI

BEAUGY, le père BARABÉ.

BEAUGY, introduisant Barabé.

Comment se fait-il qu'on ne vous ait pas introduit? Y a-t-il longtemps que vous attendez?

LE PÈRE BARABÉ.

J'ai aimé mieux attendre, rapport qu'y avait du monde avec vous. J' veux pas faire des escarres, non; mais j' suis pas ben habillé, moé.

BEAUGY.

Asseyez-vous, père Barabé... Vous avez reçu mes lettres?

LE PÈRE BARABÉ.

Oui, m'sieu l' docteur. Mais j'ai pu v'nir qu'aujourd'hui, rapport aux labours qui pressaient, pis à un nouveau cavereau qu'y a fallu finir pour nos légumes qui allaient geler
(Geste d'impatience de Beaugy.) Vous m'aviez pas dit que c' tait pressé, non plus.

BEAUGY.

Père Barabé, vous êtes un honnête homme, vous?

LE PÈRE BARABÉ, intimidé.

J' cré ben qu' oui, moyennement, m'sieu l' docteur... Pourquoi faire?

BEAUGY.

Vous savez que je suis sur le point d'épouser mademoiselle Aline Harbois, qui a passé une partie de l'été chez vous, avec les Prévair. Si même je ne suis pas encore marié, le retard est venu d'un obstacle que vous seul pouvez faire disparaître.

LE PÈRE BARABÉ, inquiet.

Comment qu' ça peut-i' s' faire, m'sieu l' docteur?

BEAUGY.

Mon avenir se trouve peut-être entre vos mains, père Barabé. Voulez-vous me dire la vérité?

LE PÈRE BARABÉ, de plus en plus inquiet.

Mais oui, m'sieu l' docteur, ben sûr que oui. Qu'est-ce qu'y a donc?

BEAUGY.

Pour quelle raison M. et Mme Prévair ont-ils quitté précipitamment votre maison de Varennes, au milieu de l'été, alors qu'ils devaient y demeurer jusqu'à la mi-septembre?

LE PÈRE BARABÉ.

Pa'c' que... Pa'c' que...

BEAUGY.

Parce que vous les avez congédiés?

LE PÈRE BARABÉ, ne voulant pas comprendre.

Congédiés, que vous dites?

BEAUGY.

Enfin, parce que vous les avez renvoyés, mis à la porte, chassés?

LE PÈRE BARABÉ.

Oh! non, m'sieu l' docteur! Pas directement... Seul'ment, y avait tant d' parlements entour d' chez nous que j' leu z-ai dit, comme ça, qu' ça s'rait p't' être ben mieux pour eux-aut'es qu'i's s'en aillent... Mais, pour le sûr, i' sont pas partis malgré eux aut'es.

BEAUGY.

On jasait donc sur leur compte?

LE PÈRE BARABÉ.

M'sieu l' docteur, à la campagne, vous savez ben, on jase toujours un p'tit brin su' les étrangers... C' pas 'ien qu' su' eux aut'es qu'y avait des parlements. (Il s'efforce de rire.) Eh, eh, eh!

BEAUGY.

Sur Aline, aussi?

LE PÈRE BARABÉ.

C'est pas c' que j' veux dire, m'sieu l' docteur!... Oh non!

BEAUGY.

Voyons, père Barabé. Mon sort est entre vos mains, toute ma vie... Comprenez-vous?

LE PÈRE BARABÉ.

J' sais pas, m'sieu l' docteur, j' sais pas...

J' su' t'un bon vieux, moé; j'ai jamais fait d' mal à parsonne et ça s'rait dommage que j' soye venu chez vous pour ça... On sait jamais, voyez-vous... On entend des histoires qui ont d'abord l'air de rien, mais qui grossissent tiriblement en faisant du chemin, et qui d'viennent ben dangereuses à la fin, comme les boules de neige, m'sieu l' docteur...

BEAUGY.

Parlez, au nom du ciel!

LE PÈRE BARABÉ.

Y aura quinze ans à Noël, m'sieu l' docteur, on avait une p'tite fille... (Un sanglot l'interrompt un moment.) ...qu'i s'a fait tuer, en jouant, qui s'a fait écraser par une boule de neige... C'est ben triste, allez! Des enfants faisaient des boules qu'i's faisaient rouler du haut en bas d' la côte... Elle s'a fait tuer par une de ces boules dev'nue grosse, autant dire, comme une maison, et qu'i l'a écrasée fret' su' son p'tit traîneau (Il pleure.) ...Elle s'appelait Baptistine... Elle avait six ans... Comme elle s'rait belle à c't' heure! (Il s'essuie les yeux du revers de sa manche.)

BEAUGY,

Après, après?

LE PÈRE BARABÉ.

Alors, voyez-vous, j'entends p'us de racontages su' l'compte de tout chacun sans

m'rappeler d' la p'tite, qu'était ben innocente, et d' la boule de neige qui l'a tuée... Les boules de neige, m'sieu l' docteur, ça part qu'qu'fois des montagnes, dans le ciel presquément; mais ça cause des ravages su' terre... J'cré bonnement qu' c'est ça qu'on appelle des avaranches... C'est effrayant!... Si c'est pour me faire parler qu' vot' lettre est v'nue m' qu'ri, m'sieu l' docteur, j'ai ben d' la peine, mais vous aurez plus d'acquêt que j' dise rien.

BEAUGY.

Ne comprenez-vous pas que me répondre est un devoir, un devoir de conscience?

LE PÈRE BARABÉ.

J' sus t' un honnête vieux, m'sieu l' docteur, et j'aimerais mieux perdre gros d'argent plutôt qu' dire des méchancetés... La mort d' la p'tite, voyez-vous...

BEAUGY, s'impatientant.

Voyons, vous m'avez promis de dire la vérité sur ce que vous savez.

LE PÈRE BARABÉ.

Ecoutez. A Varennes, j'ai entendu ben des histoires, c'est vrai... Y a du monde si v'li-mieux pour inventer!... Not' voisine, su' vot' respect, c'est un vrai serpent... C'est là qu' restait mam'zelle Nini, avec son frère.
(Un moment.) On s'est p't' être ben trompé, itou.

BEAUGY.

Ne disait-on pas qu'Aline se conduisait autrement que doit faire une fiancée?

LE PÈRE BARABÉ.

Ah! on disait ben des affaires; mais c'était pas vrai, pour le sûr. Moi, j' l'ai vue 'ien qu'avec... (Il s'arrête.)

BEAUGY, crispé.

Avec?... De grâce, achevez!

LE PÈRE BARABÉ.

'Ien qu'une fois seulement.

BEAUGY.

Avec...

LE PÈRE BARABÉ.

Avec M. Prévair... Mais puisque vous savez.

BEAUGY, articulant.

Vous l'avez vue?

LE PÈRE BARABÉ.

Ah! pourquoi donc qu'vous m'avez fait v'nir icit', m'sieu l' docteur? J' pensais qu' tout ça était rac'modé, pis j' étais ben content que ça soye fini.

BEAUGY, saisissant Barabé à la gorge.

Voyons, parlerez-vous?

LE PÈRE BARABÉ, d'une voix étranglée.

J' vais vous dire, m'sieu l' docteur, j' vais vous dire... Mam'zelle Nini l'avait tant dit, pis

l' village le répétait si souvent, itou, qu' j'ai voulu en avoir le cœur net, et je m'ai mis à veiller.

BEAUGY.

Alors?

LE PÈRE BARABÉ.

Un matin, M. Prévair s'en allait aux chars... Il est parti avec mam'zelle Aline, et— apparence qu'i' pensait qu' parsonne le voyait —il l'a embrassée cinq ou six coups en z'y disant qu'i' l'aimait ben gros, mais qu'i' fallait pas l' dire, rapport que c'tait défendu...

BEAUGY.

Vous avez vu, dites-vous, et vous avez entendu?

LE PÈRE BARABÉ.

Eh oui! m'sieu l' docteur! Et même que j' le regrette assez, allez!

BEAUGY.

Vous êtes certain, absolument certain de ne pas vous être trompé?

LE PÈRE BARABÉ.

Eh non! m'sieu l' docteur, puisque mam'zelle Aline avait son grand chapeau qu'elle avait arrangé avec des cerises que je v'nais de lui donner moi-même.

BEAUGY, bouleversé.

Ah! merci!... Vous avez fait votre devoir...

Vous êtes un honnête homme. (Il lui indique la porte.) Adieu.

LE PÈRE BARABÉ, se retirant peu à peu.

J'aurais ben aimé mieux vous conter des ment'ries, m'sieu l' docteur; pa'c' que ces racontages-là, j' vous l' dis, c'est comme les boules de neige; ça pourrait ben finir par tuer que'qu'un... Mon Dieu, oui, ça tue!...

(Barabé sort. Beaugy prend, sur son bureau, une photographie d'Aline, l'embrasse avec désespoir et s'affaisse dans un sanglot. Un moment. Nini paraît.)

SCÈNE VIII

BEAUGY, NINI.

BEAUGY.

Vous!

NINI.

Oui, encore moi qui profite d'une petite migraine pour venir vous dire bonjour, en passant, et d'abord vous consulter, sans doute... Mais qu'y a-t-il?

BEAUGY.

Le père Barabé, le vieux maraîcher de Varennes, sort d'ici.

NINI.

En effet, nous venons de nous rencontrer

nez à nez, et il ne m'a pas reconnue. (Riant.)
Est-il malade?

BEAUGY.

Ah! de grâce, mademoiselle Saulmiers, épargnez-moi vos plaisanteries!... Voyez plutôt ma douleur et mon désespoir.

NINI, effrayée de la consternation de Beaugy.

Expliquez-vous.

BEAUGY.

Au nom du ciel! je vous en prie, dites-moi franchement quelles étaient les relations de Prévair et d'Aline, à Varennes, alors que vous y demeuriez vous-même. Le père Barabé vient de m'apprendre... (Il fait un geste d'horreur.)

NINI.

Ah, ah, ah! L'histoire du baiser, je parie, du baiser derrière la clôture!

BEAUGY.

C'est donc vrai!

NINI.

Mais c'est enfantin.

BEAUGY.

Vous aussi, vous saviez!

NINI.

Le père Barabé a naïvement raconté cette histoire à sa femme qui n'a pas manqué de la colporter par tout le village. Mais, à la vérité, il n'y a pas là de quoi...

BEAUGY.

Abrégez mon agonie. Tuez-moi d'un mot!

NINI.

Ainsi, vous vous déssolez parce qu'on a dit...

BEAUGY.

Parce que Prévair m'a volé mon bonheur, parce qu'Aline m'a trompé!

NINI.

Oh, oh! Le mot est fort... C'est égal, en voilà une qui pourra se vanter d'avoir été aimée.

BEAUGY.

Enfin, rassurez-moi, détrompez-moi... Dites-moi bien vite à votre tour ce que vous savez.

NINI.

Tenez, docteur, vous êtes ridicule de vous imaginer qu'une femme aimée de vous puisse aussi bêtement abuser de votre confiance. Décidément, si vous continuez à faire un tel cas de tout ce qui se dit, je vous conseille amicalement de prendre des fortifiants.

BEAUGY.

Ne me cachez rien. Qu'a-t-on dit? Que dit-on encore?

NINI.

Eh! mon Dieu, que voulez-vous que l'on dise? Simplement ce qui se dit depuis que le

monde est monde: du mal du prochain. Le bonheur est à ceux qui se bouchent les oreilles. Tant pis pour vous si vous persistez à écouter encore, après ce que vous avez déjà entendu.

BEAUGY.

Vous vous obstinez à vous taire... C'est donc par vous qu'aujourd'hui...

NINI.

Ça y est; ça ne devait pas rater. Vous étiez le seul qui ne m'eût point encore mis quelque calamité sur le dos... C'est entendu, je suis la déesse des catastrophes. Saluez!... Au moins, cela sert à quelque chose, n'est-ce pas? On commet une sottise, et l'on peut s'excuser en jetant le blâme sur Nini. Le père Barabé voit Aline avec Prévair: c'est ma faute. (Beaugy s'est effaissé sur le canapé.) Mais remerciez-moi du service que je vous ai rendu... Non?... Dites-moi au moins adieu... (Voix de Beaugy père, à la cantonade: « Simone! Simone! ». Beaugy père entre.)

SCÈNE VIII

Les mêmes, BEAUGY père.

NINI, à Beaugy père qui est resté sur le pas de la porte.

Bonjour, monsieur Beaugy. Tenez, le doc-

teur fait encore l'enfant, aujourd'hui. Grondez-le bien.

BEAUGY PÈRE, aveugle, appelant à voix basse.

Mon fils! (Beaugy ne répond pas, englouti qu'il est dans sa douleur.)

NINI, bas, à Beaugy père, le conduisant par le bras.

Sur le canapé, là. (Elle s'esquive.)

BEAUGY PÈRE, avançant lentement, les mains en avant.

Mon fils! Comment se fait-il?... Me laisser seul?... Mon fils? (Il traverse lentement la scène et touche enfin Beaugy.)

BEAUGY,

Vous ici, mon père!

BEAUGY PÈRE,

Tu ne dormais pas, cependant?

BEAUGY,

Oui,... je m'étais assoupi; excusez-moi.

BEAUGY PÈRE,

Cette voix étrange! Serais-tu souffrant?

BEAUGY,

Non, non, père... Mais pourquoi êtes-vous descendu?

BEAUGY PÈRE,

Je me sentais seul... J'ai appelé ta sœur. Personne ne répondait... J'ai eu peur du silence... A mon âge, vois-tu, avec une perpétuelle nuit de sépulcre dans les yeux, on se fait des craintes folles... Pardonne-moi de

t'avoir dérangé... Je craignais que quelque chose ne fût arrivé.

BEAUGY.

Non, père, il n'y a rien ; rassurez-vous, rassurez-vous.

BEAUGY PÈRE.

Mais ta voix est troublée... Qu'arrive-t-il, mon Dieu ?

BEAUGY, n'en pouvant plus.

Ah ! mon pauvre père, je suis bien malheureux !

BEAUGY PÈRE.

Au nom du ciel, parle !

BEAUGY.

Ma vie est à jamais brisée.

BEAUGY PÈRE.

Que dis-tu ? Ah ! mon fils, tu ignores peut-être combien un homme ne vivant plus que par son cœur ressent plus vivement que les autres la douleur de ceux qu'il aime, de ses enfants. Ne vois-tu pas ton malheur plus grand qu'il ne l'est en réalité ? Est-il irréparable ?

BEAUGY.

Hélas ! oui, mon père !

BEAUGY PÈRE.

Mon Dieu ! j'espérais pourtant vous laisser

heureux, ta sœur et toi, dans cette maison qui vous a vus naître et grandir... Faudra-t-il que je m'en aille en te sachant désespéré!
(Il tend ses bras au docteur qui s'y jette.)

SCÈNE IX

Les mêmes, SIMONE, PRÉVAIR, Mme PRÉVAIR, ALINE, FLORANDEAU.

SIMONE, entrant suivie de Florandeu et des autres.

Que se passe-t-il? Mon père, ici?

BEAUGY.

Ecoutez, mon père. Florandeu aime Simone. Accordez-lui sa main. Il en est digne, et bénissez-le... Qu'il soit votre fils, puisque moi...

SIMONE, à Florandeu.

Que dit-il?

FLORANDEAU, à Beaugy.

Docteur, il y a là Prévair et...

BEAUGY.

Prévair!... Qu'il entre!... Ah! mon père, que Dieu vous donne la force de tout entendre!

PRÉVAIR, s'avançant.

Mon cher docteur...

BEAUGY.

Prévoir, je viens d'être informé de votre conduite à Varennes.

PRÉVAIR.

De ma conduite?

BEAUGY.

Oui, de votre conduite ignoble. Et, cette fois, par quelqu'un qui a regardé et qui a vu. Vous entendez, qui a vu et qui a même entendu.

PRÉVAIR.

Mais je vous jure...

BEAUGY, exaspéré.

Vous jurez... Ah, ah, ah! On jure, certainement! Le prince de Galles jure aussi, pour sauver Lady Warwick. Ah, ah, ah! On jure et se parjure comme des gentlemen... C'est entendu. La mode vient de Londres... Ah, ah, ah!... Au fait, j'en aurais répondu autant, et je ne suis pas roi d'Angleterre! Vous avez bien fait... Ah, ah, ah!

SIMONE.

Mon frère!

BEAUGY, à Prévoir.

Oui, vous êtes un misérable; et votre femme est une sotte de ne pas vous avoir rendu la monnaie de votre pièce lorsqu'un certain changeur lui offrait ses services...

MADAME PRÉVAIR.

Grand Dieu!

PRÉVAIR, dans un éclair.

Saulmiers!

BEAUGY.

Ah, ah, ah!... Saulmiers! (A Prévair.) Il est à peu près temps que vous ouvriez les yeux... Mais je vous chasse de cette maison... Vous entendez, je vous chasse comme un larron, comme un traître, comme un infâme...

PRÉVAIR, se sauvant.

Saulmiers! Saulmiers! (Mme Prévair se sauve aussi, derrière son mari.)

FLORANDEAU, s'emparant de Beaugy.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Au nom du ciel, dis-nous qui ou quoi a provoqué cette affreuse crise?

BEAUGY.

Ne comprends-tu pas?... J'ai enfin appris la vérité. L'amour qu'il devait à sa femme, ce misérable Prévair l'a déclaré à Aline, ma fiancée...

ALINE, qui jusqu'à présent s'était tenue au fond de la pièce, sans être vue de Beaugy.

A moi? Mais c'est une infamie!

BEAUGY.

Vous étiez là, Aline! (Aline ouvre la bouche pour se défendre). Ah! n'essayez pas de me tromper davantage!

ALINE.

Par pitié, docteur, ne vous tourmentez pas ainsi, et ne m'accablez pas aussi injustement ! Je vous aime au point d'endurer vos soupçons et même votre colère, parce que je sais bien que vous finirez par vous rendre compte que rien ne les justifie.

BEAUGY.

On vous a vue.

ALINE.

Si on m'a vue, en quoi donc peut-on m'incriminer ?

BEAUGY.

On vous a entendue.

ALINE.

Je n'ai jamais rien dit que vous n'ayez pu entendre. (Beaugy fait un geste de dénégation.) M'aimez-vous vraiment si peu que vous ayez perdu toute confiance en moi, que vous refusiez de me croire ? Je ne peux pourtant pas me justifier d'accusations que je ne connais pas. De quoi m'accuse-t-on ? Que me reprochez-vous ?

BEAUGY, accusateur.

Prévoir !

ALINE.

Mon beau-frère ! Vous savez bien que M. Prévoir m'a toujours été insupportable, à force de tout prendre de travers et de sermonner tout le monde. On le fuit comme on

fuit une surveillante de récréation. M. Prévaire, c'est un frère-prêcheur qui a manqué sa vocation! Mon beau-frère, me faire la cour! Si vous croyez à une pareille absurdité, et si vous me pensez assez sotte pour m'y prêter, vous ne me connaissez pas, mon cher docteur.

BEAUGY.

J'ai cependant passé l'âge des jalousies enfantines.

ALINE.

Moi, peut-être ne l'ai-je pas encore atteint, car il ne me viendrait jamais à l'esprit de vous tenir rigueur de racontars, sans au moins m'enquérir s'ils ont quelque fondement.

BEAUGY, abîmé dans sa douleur.

Puisqu'on vous a vue, Aline.

ALINE, prête à suffoquer.

Je me suis fait un bonheur de la vie que nous devons vivre ensemble, tout entiers l'un à l'autre et l'un pour l'autre, sans ombrage et sans soucis, loin des envieux et des méchants. Aucun autre homme n'a jamais existé pour moi. Vous êtes tout mon passé et tout mon avenir. Mais voilà qu'un absurde soupçon, le premier, vous effare, vous rend injuste et cruel... Est-ce là ce que l'amour nous réserve, à l'un et à l'autre? Vous, le seul homme qui m'ait jamais paru raisonnable,

sensible, généreux, et comprenant la vie comme je la comprends, sans trop de crainte et sans trop d'espoir... Un premier obstacle, que dis-je? la première ombre vous renverse et vous égare. Qu'allons-nous devenir?... J'ai peur, docteur; j'ai peur de vous qui m'inspiriez toute assurance...

BEAUGY.

Pauvre Aline!

ALINE.

Ma bague de fiançailles me promettait tous les bonheurs. Votre amour l'enchantait... Mais voilà que le maléfice de votre méfiance en a retiré le charme. Elle me fait peur aussi, elle me brûle la main. (Aline retire de son doigt sa bague de fiançailles, la jette sur la table la plus rapprochée de Beaugy, et s'esquive en sanglotant.) J'ai peur, j'ai peur!

BEAUGY, au paroxysme du désespoir.

Aline, je vous ai trop aimée... Mais je vais essayer d'oublier... Oui, laissez-moi. Je veux être seul... Laissez-moi, vous dis-je... Adieu... Je ne veux plus que le repos, l'oubli et — si elle ne me trompe pas, elle — la mort, oui, la mort!

BEAUGY PÈRE, avançant lentement et cherchant, les bras tendus, à s'y reconnaître.

Pauvres enfants!

La tolle tombe.

ACTE TROISIÈME

Une serre-boudoir, chez M. Harbois, à Montréal.

Le fond de la scène forme le sommet d'un angle droit dont le côté gauche, brisé au milieu, contient en plan supérieur une arcade drapée donnant sur le salon qui s'entrevoit resplendissant de lumière. Au premier plan, dans le pan de gauche qui revient perpendiculairement à la rampe, une porte de dégagement aussi drapée. Tout en avant, à gauche, une haute lampe de bronze, avec un large abat-jour, éclaire cette partie de la scène négligée par le rayonnement du salon et par le clair de lune tombant en plein sur le toit de la serre qui s'enfonce dans le côté droit. Le parquet de la scène est exhaussé, au second plan, de trois marches avec, au milieu, une coquette vasque où gazouille un jet d'eau parmi de la verdure. Par le vitrage de la serre se distinguent nettement les toits enneigés du voisinage. Ameublement varié; luxe féminin et frivole. Décembre.

Au lever du rideau, un petit orchestre, qui s'aperçoit dans le salon, derrière les palmiers, vient d'attaquer les premières mesures d'une danse à la mode du jour. Les cavaliers, sur la scène, réclament leurs danseuses. Harbois fait des gestes invitant ses gens à se remettre à la danse. Simone est au bras de Florandeu; Nini au bras d'Andryeux. Les autres couples ne sont pas encore formés, si ce n'est des couples de figuration qui pénètrent les premiers dans le salon et à l'arrivée desquels l'orchestre modère le ton, de manière à ne pas couvrir le dialogue.

SCÈNE PREMIÈRE

HARBOIS, FLORANDEAU, SIMONE,
PRÉVAIR, Mme PRÉVAIR, NINI, Mme des IRIS,
SAULMIERS, HENRI, ALINE, et des invités.

HARBOIS, aux invités, allant aux uns et aux autres.

Oui, c'est une... (Il nomme la danse que l'orchestre a
attaquée). Allons! si le cœur vous en dit. Donnez
l'exemple.

ANDRYEUX, à Nini.

A tout à l'heure. (Il met son monocle.) Où est ma danseuse? (Il cherche un moment et se dirige vers Mme Prévoir. Nini, dépitée, le regarde s'éloigner.)

SAULMIERS, à Mme Prévoir.

Madame, me feriez-vous l'honneur?

ANDRYEUX, intervenant et offrant son bras à Mme Prévoir.

Madame Prévoir n'a qu'une parole.

MADAME PRÉVOIR, à Andryeux.

Un moment, je vous prie. (A Saulmiers.) Quant à vous, monsieur Saulmiers, il en coûte décidément trop de danser avec vous!

SAULMIERS, protestant.

Oh! madame, il y a si peu de ma faute!

MADAME PRÉVOIR.

Oui, je sais, je sais... Enfin. (Elle fait signe à Andryeux de patienter, et s'éloigne pour aider à la formation des groupes.)

HENRI, offrant son bras à Nini.

Je vous prouve que je ne vous en veux pas. (En causant plus bas, Nini et Henri se dirigent vers le salon.)

ANDRYEUX, à Nini.

Ne m'avez-vous pas dit que mademoiselle Beauty et monsieur Florandeu sont fiancés? (Il les indique, au fond de la scène.) Ils ne se disent pas un mot et m'ont l'air de bien s'ennuyer, pour des fiancés.

NINI.

Ils s'ennuieraient bien davantage s'ils se parlaient.

ANDRYEUX, allant vers Florandeu.

Dites-moi, monsieur Florandeu, vous ne m'avez pas encore présenté à votre fiancée... Je finirai par croire ce que l'on dit de vous, que vous êtes terriblement jaloux.

FLORANDEAU.

Comment donc, mon cher! Le plus joli garçon d'aujourd'hui! On vous présenterait sur un plateau d'argent.

NINI, qui a entendu le mot de Florandeu.

Avec du persil dans les narines. Quelle tête!

FLORANDEAU, présentant Andryeux à Simone.

Monsieur Andryeux...

ANDRYEUX, rectifiant, à l'oreille de Florandeu.

Andrew. On prononce Ann'drou.

FLORANDEAU.

J'en étais sûr! Monsieur Andrew, frère de madame des Iris et cousin, n'est-ce pas? de mademoiselle Nini Saulmiers.

ANDRYEUX.

Oh! si petit cousin qu'il y a quinze jours tout juste que nous nous sommes découvert cette parenté. J'ai longtemps vécu à Toronto, vous savez.

FLORANDEAU.

Vous étiez un parent éloigné, je vois.

SIMONE.

En tout cas, c'est un lien de choix.

ANDRYEUX. confidentiel.

C'est bien possible... Mademoiselle Nini est adorable. (Nini et Henri, sur le pas du salon, rient bruyamment ensemble avant de retourner à la danse.)

SIMONE, entendant les éclats de rire de Nini et d'Henri, à Andryeux.

Les espiègles, c'est à vos dépens qu'ils ont l'air de s'amuser.

ANDRYEUX.

Ils ne peuvent toujours pas rire de grand'chose.

MADAME PRÉVAIR, bas à Florandeu.

Est-il assez bête quand il veut?

FLORANDEAU.

Mon Dieu, madame, il y en a tant qui le sont sans le vouloir!

SAULMIERS, à Aline.

Mademoiselle, me feriez-vous l'honneur?

ALINE.

Excusez-moi, monsieur Saulmiers; je suis un peu souffrante et je préfère ne pas danser.

SAULMIERS, galant.

Pour vous faire revenir à la santé, je vous dédie mon sacrifice.

ALINE.

Je vous remercie. Offrez votre bras à

mademoiselle Beaugy, et surtout tâchez de l'égayer.

ANDRYEUX, à Harbois.

Il est charmant, votre petit salon!
(Murmures d'approbation.)

FLORANDEAU.

Un vrai coin de paradis!

HARBOIS.

Ce sont mes fillettes qui ont arrangé ça.
(Il offre le bras à Mme des Iris.)

MADAME DES IRIS, se rendant au salon avec Harbois.

C'est une bien dure épreuve pour cette pauvre Aline!

HARBOIS.

C'est à n'y rien comprendre, sauf que le docteur Beaugy a complètement perdu la tête.

MADAME DES IRIS.

Et qu'il est en train, à ce que l'on dit, de la faire perdre à votre fille.

HARBOIS, s'emportant.

A-t-on idée de se laisser aller ainsi, pour des bêtises, des pailles en croix! Florandean fait de son mieux pour rassurer Aline et nous tous. (D'un signe il appelle Florandean.) Comment se porte votre ami, franchement?

FLORANDEAU, confidentiellement à Harbois.

Avec ces malades-là, vous savez, il suffit

quelquefois d'une secousse énergique, d'un heureux incident.

HARBOIS, haussant les épaules.

Ou d'un accident. (A Mme des Iris.) Vous avez entendu?

MADAME DES IRIS, écervelée.

On passe par l'amour comme on peut!

HARBOIS, sans galeté.

Comme sur le pont d'Avignon.

MADAME DES IRIS.

Précisément. Mais tout le monde y passe, soyez bien tranquille. (Harbois et Mme des Iris passent au salon.)

SAULMIERS, qui a suivi de loin la conversation entre Harbois et Mme des Iris, à Mme Prévaïr.

Savez-vous que votre père et ma cousine se parlent avec une réserve qui en dit long.

FLORANDEAU, à part.

L'imbécile!

MADAME PRÉVAÏR, à Saulmiers.

Veuf et veuve. Il serait inouï qu'il n'existât pas de défiance entre eux!

SIMONE, pour détourner la conversation.

Réellement, les quatre saisons réunissent ici tout ce qu'elles ont de mieux.

SAULMIERS, montrant, au travers du vitrage de la serre, les toits étincelants sous le clair de lune.

En effet, le décor de l'hiver. (Il offre le bras

à Simone. L'italique qui suit s'exprime plutôt en pantomime.)

Me feriez-vous l'honneur?

SIMONE, à Florandeu.

Vous permettez? (A Saulmiers.) Mais je vous préviens, monsieur Saulmiers, que je ne danse pas. Causons plutôt.

MADAME PRÉVAIR, indiquant le jet d'eau.

L'été qui chante et la verdure qui fleurit.

SAULMIERS, indiquant la verdure grimpante.

Et qui grimpe avec la ténacité de la déveine!

SIMONE, à Saulmiers.

Comment, vous êtes malheureux?

SAULMIERS.

Trois refus en cinq minutes!

FLORANDEAU.

Peut-être les collectionnez-vous?

ANDRYEUX, galamment, à Mme Prévaire.

Le printemps dans les yeux!

MADAME PRÉVAIR.

Et l'automne dans le cœur, ma pauvre Aline!

ALINE.

Hélas!

FLORANDEAU.

Bah! les jours d'automne sont tristes, mais ils sont courts. La brume finira bien par se dissiper, vous verrez.

MADAME PRÉVAIR, qu'Andryeux entraîne au salon.

Fie-toi à M. Florandeu, Aline. C'est un spécialiste; il fait des miracles. Regarde-moi.
(Elle entre au salon avec Andryeux.)

SCÈNE II

FLORANDEAU, ALINE.

(La silhouette de Beaugy se voit durant quelques instants au travers du vitrage de la serre. Aline, en se retournant, l'a aperçue, et pousse un cri.)

ALINE.

Je l'ai vu... Je le vois partout, et j'en ai presque peur.

FLORANDEAU.

Vous êtes folle! Allons! Je vous ai promis que tout se réparera.

ALINE.

Réparer l'irréparable!

FLORANDEAU.

La vérité finit toujours par avoir raison d'une erreur.

ALINE.

Trop tard, souvent!

FLORANDEAU.

Je vous répète qu'avant quinze jours vous roucoulez ensemble, plus éperdument que jamais.

ALINE.

Enfin, puisque tout a été tiré au clair, pourquoi le docteur n'est-il pas revenu d'erreur, comme M. Prévair en est heureusement revenu?

FLORANDEAU.

Prévair s'est ressaisi, lui... Vous ne saurez peut-être jamais, Aline, jusqu'à quel point votre malheureux fiancé s'est abandonné au désespoir. Hélas! on remonte plus lentement du gouffre que l'on n'y tombe. (Aline pleure.) Je l'ai recommandé à quelques confrères de ses amis, vous le savez.

ALINE.

Que disent-ils?

FLORANDEAU.

Ils ont parlé de mélancolie, de délire dépressif, de lypémanie, de psychose... Comprend-on jamais rien à leur jargon? En tout cas, ils l'ont bien soigné et ils m'assurent que notre ami nous reviendra. Mais il est encore à refuser toute compagnie, à s'esquiver chaque soir pour vagabonder tard dans la nuit et pour rentrer épuisé. Mieux vaut, franchement, que vous ne le revoyiez pas avant qu'il soit bien rétabli.

ALINE, regardant d'instinct au vitrage.

Ah!

FLORANDEAU.

Ne vous alarmez pas, Aline. Tout cela n'est qu'une épreuve dont votre amour sortira plus fort.

ALINE.

Ne pouviez-vous pas lui faire entendre raison, vous, son meilleur ami?

FLORANDEAU.

Je n'ai fait que cela, ma pauvre Aline. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous devez comprendre qu'on ne revient pas facilement d'une déception aussi profonde. Ce n'est que dernièrement, aussi, que j'ai été assez renseigné moi-même sur ce qui s'est passé entre le père Barabé et Beaugy pour éclaircir enfin l'affaire, pour démêler l'affreux malentendu où vous étiez en train de sombrer tous, Beaugy, Prévair, votre sœur et vous.

ALINE,

Pourquoi, encore une fois, pourquoi n'est-il pas revenu en même temps que mon beau-frère?

FLORANDEAU.

Que voulez-vous? Ces grands enfants sont ridicules lorsqu'ils se mettent à souffrir. Ils se jettent dans le feu pour se sauver de la fumée... Mais Beaugy reviendra, je vous le promets. Tenez, vous lui aviez rendu votre bague de fiançailles. Voici cette bague que

vous allez remettre tout de suite à votre doigt. (Florandeu a tiré la bague de la poche de son gilet; Aline fait un geste instinctif pour repousser la bague que Florandeu lui tend; puis elle la prend, nonchalamment, et la garde dans sa main, sans se la remettre au doigt.) C'est Beaugy, je vous l'assure, qui vous demande de la reprendre. Voilà vos fiançailles confirmées...

ALINE, résolue.

Mon beau-frère a eu assez de bon sens pour se rendre à la raison. Le docteur Beaugy, lui, s'obstine à m'accabler de sa méfiance et à se torturer lui-même, depuis deux mois que vous avez, comme vous dites, démêlé cet affreux malentendu. Si c'est ça, l'amour! Deux mois que cela dure, deux mois d'angoisse, deux mois d'enfer, une éternité!

FLORANDEAU.

Une éternité en miniature! A peine un petit purgatoire, le stage des âmes qui ont quelques peccadilles à expier avant d'entrer en paradis.

ALINE.

Qu'ai-je donc fait pour être tant punie?

FLORANDEAU.

Rien, en somme, puisque erreur n'est pas compte. Mais, laissez-moi vous le faire observer, vous avez eu tort de ne point vous méfier de vos amis.

ALINE.

Nini! C'est elle qui a empoisonné les vieux

Barabé... Je n'attends qu'une occasion pour la chasser d'ici.

FLORANDEAU.

Non. Dégagez-vous-en le plus possible, et commencez par lui ménager vos invitations.

ALINE.

Si vous croyez que nos invités sont seulement des gens qui nous plaisent!... Je ne voulais déjà plus la recevoir. Ce soir, Henri a insisté afin d'avoir son prétendu cousin, ce singeur d'Anglais, et surtout sa prétendue cousine, cette...

FLORANDEAU, lui imposant silence.

Attachez-la donc, cette petite langue-là. Ce sont des mots comme ceux-là, précisément, qui ont causé la méprise dont vous avez tant à souffrir.

ALINE.

Oh! cette Nini!... D'abord, Henri ne peut plus l'endurer.

FLORANDEAU.

Depuis un mois qu'il est avocat, il pense déjà plus sensément.

ALINE.

Tant mieux pour lui!

FLORANDEAU.

Si seulement cette leçon pouvait lui profiter, à elle aussi! Nini n'est peut-être pas méchante; mais elle est bouffie de frivolité. Ce

lui est un besoin de donner de tous côtés des coups de bec avec les caillettes qui sont plus nombreuses dans nos salons que ne l'étaient autrefois les tourtes dans nos campagnes. Elle ne réfléchit pas aux conséquences de ses racontars qui, hélas! grossissent à mesure qu'on les colporte... Des boules de neige, dit ce vieux Barabé. Et comme il a raison!

ALINE,

Des boules de neige!

FLORANDEAU,

Ce pauvre père Barabé, est-il assez accablé de ce qui est arrivé! « Si les mauvaises langues n'avaient pas tant parlé! », gémit-il... Il serait même venu se jeter à vos pieds, pour implorer votre pardon, s'il n'eût craint d'être écharpé.

ALINE, riant à travers ses larmes.

Le pauvre vieux!

FLORANDEAU,

Allons, continuez de rire, par grâce!
(Le rideau du salon s'entr'ouvre et y paraît Simone au bras d'Andryeux.) Tenez, voici quelqu'un. Séchez vos yeux.

ALINE, se redressant.

Non, je ne veux plus pleurer. Si le docteur Beaugy tient à se laisser aller à la dérive, s'il persiste à suivre un soupçon qui l'entraîne à

l'abîme, je n'y suis pour rien, et je n'y puis rien, n'est-ce pas? J'en ai assez!

FLORANDEAU.

Voyons, Aline, ne perdez pas courage!

ALINE.

Je n'en puis plus! (Elle dépose sur un meuble la bague que Florandeu lui a remise, il y a un moment, et qu'elle a gardée dans sa main.)

FLORANDEAU.

Aline, soyez raisonnable et reprenez cette bague de vos fiançailles.

ALINE, excédée.

Non, je vous en prie! (Pour ne pas céder à l'affliction qui la pousse à pleurer, elle remonte vers le vitrage d'où Beaugy est disparu, et s'y appuie.)

FLORANDEAU, s'efforçant de plaisanter.

C'est ça, boudez un peu. Il n'y a rien de mieux pour ramener la belle humeur. Mais pas trop longtemps (Il tend vers elle, qui ne se retourne pas, la bague qu'Aline lui a rendue.) , car j'ai encore quelque chose à vous dire, et je reviens tout de suite. (Simone entre, au bras d'Andryeux. Florandeu remet la bague dans sa poche, de découragement hausse les épaules, et va au devant de Simone.)

SCÈNE III

Les mêmes, SIMONE, ANDRYEUX.

FLORANDEAU, à Simone.

Oh, oh! vous devenez inconstante, made-

moiselle! Je vous laisse au bras d'un danseur, et je vous retrouve en compagnie d'un autre.

SIMONE, avec lassitude.

M. Saulmiers tenait absolument à danser... C'est une danseuse infatigable que madame des Iris.

ANDRYEUX.

Alors, nous avons fait de la substitution.

FLORANDEAU.

Très grave, cela! Vous demanderez à Henri comment le code punit ce délit.

SIMONE.

Henri ne songe guère à son code en ce moment. Il a trop à se défendre de Nini.

ANDRYEUX.

Il s'est réfugié au billard.

SIMONE, à Andryeux.

Où il vous a donné rendez-vous, monsieur Andryeux.

FLORANDEAU, poussant Andryeux à prendre congé.

Henri est un superbe caramboleur.

ANDRYEUX.

Il m'a promis de m'enseigner des effets avec lesquels j'épaterai le Military Club.

FLORANDEAU.

Les effets avant les causes, voilà bien mon Henri.

ANDRYEUX, minaudant toujours.

Oh! que vous avez de l'esprit, monsieur Florandeau!

SIMONE.

On dit que cela s'attrape. Ne demeurez pas trop en notre compagnie.

ANDRYEUX.

En effet, je tarde trop. Vous m'excusez?

FLORANDEAU.

Et bonne chance.

ANDRYEUX.

Merci.

FLORANDEAU.

Par ici. (Il ouvre la portière de gauche. Andryeux sort en esquissant un salut militaire.)

SCÈNE IV

Les mêmes, moins ANDRYEUX.

SIMONE, indiquant Aline qui est demeurée au vitrage.

Aline pleure encore. Pourquoi ne l'avez-vous pas consolée?

FLORANDEAU.

Avez-vous jamais ouï dire qu'on raisonne une jeune fille dont le cœur est pris?

SIMONE.

Pauvre fille! (Appelant.) Aline! (Aline s'approche.)

FLORANDEAU, à Aline.

Vous manquez aux lois de l'hospitalité, Aline. Au lieu d'inspirer la gaieté à vos invités...

SIMONE, à Aline.

Vous vous enfermez dans une mélancolie désespérante.

ALINE, à Simone.

Est-ce vous qui parlez? Vous vous oubliez, Simone.

SIMONE.

Heureusement, les autres s'amuseⁿt en plein, au salon.

FLORANDEAU.

Au milieu de cet amusement général, vous avez vraiment l'air, l'une et l'autre, de deux fautes d'orthographe dans une lettre parfumée. N'est-ce pas que cela fait mal à voir?

ALINE, à Simone.

M. Florandeau est sévère. Soignez votre correspondance, Simone.

SCÈNE V

Les mêmes, PRÉVAIR, Mme PRÉVAIR.

SIMONE, apercevant Mme Prévair au bras de son mari, revenant du salon.

Ne dirait-on pas deux amoureux?

FLORANDEAU, à Aline.

Vous voyez, Aline, comme le temps devient beau après un petit orage.

ALINE.

Vous appelez cela un « petit » orage? Qu'est-ce qu'il vous faut?

FLORANDEAU.

Un gros, si vous voulez. Enfin, petits ou gros, les orages sont faits pour passer et même pour rasséréner le ciel.

MADAME PRÉVAIR.

Oui, ça passe. Mais tant que ça dure, ça dure!

PRÉVAIR, à sa femme.

Avons-nous été assez bêtes, dis!

MADAME PRÉVAIR.

Ah! ce que j'ai pleuré!... Je dois avoir des cheveux blancs.

PRÉVAIR.

Nous les reteindrons, tes cheveux blancs, au clair de lune.

MADAME PRÉVAIR.

Vrai, j'ai cru que j'allais en mourir.

ALINE, plus sérieusement qu'elle ne voudrait le faire paraître.

Est-ce qu'on meurt d'amour?

FLORANDEAU,

Ma foi, il y a tant de choses qui ne se sont pas encore vues!

MADAME PRÉVAIR,

Si M. Florandeu n'avait pas dit une malice!

SIMONE, à Mme Prévaïr.

Vous m'avez promis de ne plus dire de mal de M. Florandeu, depuis que vous lui devez...

FLORANDEAU,

Il est des occasions où l'on peut se flatter d'avoir été la modeste planche à quoi s'agrippe un naufragé.

MADAME PRÉVAIR, à son mari.

En effet, quand je pense que sans M. Florandeu...

PRÉVAIR, à Florandeu.

Mon cher, je ne puis mieux vous exprimer désormais ma gratitude qu'en empêchant ma femme de vous enlever.

SIMONE,

Oh! je veille!

MADAME PRÉVAIR, à son mari.

Jaloux!

PRÉVAIR.

A propos, je donnerais bien cinq sous, moi, pour savoir où la sœur de M. Andryeux, (articulant) Madame des Iris, a pris le joli nom qu'elle affiche.

ALINE, essayant d'être gaie.

Ça, par exemple, c'est franchement drôle. Figurez-vous qu'elle a épousé — (à Mme Prévair) tu t'en souviens, Eveline, — un Monsieur Déséry. Vous entendez bien: Dé-sé-ry, le parent, sans doute, d'une pauvre petite rue d'Hochelaga.

FLORANDEAU.

Comment, ce monsieur Déséry laisse ainsi façonner son nom?

ALINE, le rassurant.

Il est mort... Mais survint une visite du Prince de Galles, qui fit prendre, à un certain monde... conquérant, la mode de s'angliciser quelque peu; et madame Déséry, dont le frais veuvage s'accommodait fort de la mode, fit passer son nom au pluriel britannique.

FLORANDEAU.

Déséry — Desiries. C'était à la fois patriotique et grammatical.

ALINE.

Sans doute. Mais il paraît que, depuis, la noblesse française a joliment frotté ses con-

victions britanniques, puisque madame Déséry, *alias* Desiries, est devenue...

PRÉVAIR.

Madame des Iris. Pensez donc!

FLORANDEAU,

C'est admirable!

MADAME PRÉVAIR.

C'est scandaleux!

PRÉVAIR.

Mais ça suffit à son bonheur.

FLORANDEAU.

Mon Dieu, les femmes qui n'ont pas de bavettes ou de layettes à tailler, de mari à étourdir ou de chat à cajoler, sont bien excusables de s'employer à soigner le brillant d'une petite particule, voyons! C'est si inoffensif!

PRÉVAIR.

Sans doute, sans doute. (A sa femme.) Quand t'appelleras-tu Eveline Du Prévaire?

MADAME PRÉVAIR.

L'an prochain, à Varennes.

PRÉVAIR, prévoyant.

Si nous y retournons!

MADAME PRÉVAIR,

N'empêche que M. Saulmiers est en train de s'enfariner comme un pierrot dans cette fausse poudre d'iris.

ALINE,

Venez, Simone, nous allons voir la...
(Elle nomme la danse que l'orchestre continue à jouer.)
et dire du mal de M. Florandeu.

SCÈNE VI

Les mêmes, moins SIMONE et ALINE.

MADAME PRÉVAIR, amenant Florandeu en avant.

Dites-moi, monsieur Florandeu, ce pauvre Beaugy, comment va-t-il?

FLORANDEAU.

Je comptais pouvoir l'amener, ce soir; mais, vraiment, il est encore trop délabré.

PRÉVAIR.

J'ai craint, un moment, qu'il ne perdît la raison.

FLORANDEAU.

Les nouvelles que j'ai rapportées de Varennes l'ont cependant réconforté.

MADAME PRÉVAIR, à Florandeu.

Henri ne vous a-t-il pas dit que, depuis huit jours, le docteur erre sans cesse autour d'ici?

PRÉVAIR.

Il approche même jusqu'au vitrage de la serre.

FLORANDEAU.

Un pas de plus, et il viendra, par la porte, prendre des nouvelles d'Aline.

MADAME PRÉVAIR.

Entre nous, s'il avait vérifié les faits avant de perdre la tête...

[PRÉVAIR, arrêtant sa femme.

Nous sommes mauvais juges, ma chère. Il est toujours aisé, après coup, de songer à ce que l'on aurait dû faire.

FLORANDEAU.

Oui, on a vite fait de blâmer ceux qui se désespèrent, qui se laissent emporter au courant de leur faiblesse; on leur reproche volontiers de ne pas s'être comportés comme nous aurions fait à leur place, nous semble-t-il, de ne pas avoir eu notre courage, notre adresse, notre bon sens enfin ou notre présence d'esprit... Mais pensez donc que si tout le monde était sans défaillance, comme nous le sommes, vous et moi, le monde serait ennuyeux à en mourir, à sécher, à se momifier d'ennui. Les imperfections, les défauts d'autrui, c'est encore tout ce qu'il y a d'amusant dans la vie; et c'est bien mal à nous de n'offrir au prochain aucune occasion de se dérider. Car, vous l'ai-je dit? vous et moi, nous sommes parfaits. Les pauvres d'esprit,

les maladroits, les imbéciles, les à-plaindre, ce sont les autres. Avez-vous observé que ce sont toujours les autres? Hélas! ces autres-là sont si nombreux qu'ils prennent de la place, beaucoup de place, et même tant de place qu'en définitive nous ne saurions plus nous en passer. Que ferait donc le médecin si le genre humain se maintenait idéalement en bonne santé? Que feraient les prédicateurs, les moralistes, les critiques, si personne n'était plus faillible, méchant ou pécheur?

MADAME PRÉVAIR.

Ils pourraient disparaître.

PRÉVAIR.

C'est pitoyable!

FLORANDEAU.

Mais cela est... Ainsi, moi, je n'irai jamais me jeter sous les roues d'une locomotive; je ne compte même pas faire un plongeon dans le Saint-Laurent, et je crois qu'elle est encore à naître la femme qui me laissera dans le cœur un regret dont je mourrai. Mais il y en aura encore qui seront écharpés sur le chemin de fer, qui tomberont à l'eau en regardant la lune, qui périront d'amour. Et nous dirons comme nous avons déjà dit: « Faut-il être bête! » C'était, en effet, si simple de s'éloigner de la locomotive, de ne pas se laisser

choir dans le fleuve ou de faire le compte des regrets superflus... Certes, le moine Schwartz, pour ne pas sauter en l'air, n'avait qu'à inventer autre chose que la poudre à canon... Beaugy n'avait qu'à mépriser la calomnie... Les jolies petites langues n'avaient qu'à se taire. C'était vraiment bien simple.

PRÉVAIR.

Hélas! c'était trop simple!

MADAME PRÉVAIR.

En tout cas, cette Nini en aura fait verser, des pleurs!

FLORANDEAU.

Chacun joue plus ou moins les mauvais rôles, dans l'existence... Ces babillardes finissent bien, un jour ou l'autre, par atteindre l'âge de la discrétion. Et bien que cet âge soit assez reculé chez le sexe pas fort...

MADAME PRÉVAIR, vexée.

Parlez donc du sexe pas beau.

FLORANDEAU, continuant.

...il s'atteint, après quelques bonnes leçons; car l'expérience est encore le plus sûr modérateur de cette petite dynamo.

MADAME PRÉVAIR.

Heureuses celles qui savent bénéficier de l'expérience des autres!]

SCÈNE VII

Les mêmes, HENRI, NINI.

HENRI, entrant en coup de vent.

Nini va me rattraper.

FLORANDEAU, à Henri.

N'étiez-vous pas au billard?

HENRI, essoufflé.

Oui... j'étais venu au salon pour consulter Saulmiers... Il est très fort...

FLORANDEAU.

Voilà Nini qui vient.

HENRI.

Interrogez-la sur moi. (Il se cache derrière la portière.) Faites-la parler. (Nini entre aussi précipitamment.)

FLORANDEAU, à Nini.

Vous cherchez quelqu'un?

MADAME PRÉVAIR.

Henri, peut-être?

NINI, hésitante.

Non.

PRÉVAIR, à Nini.

Regardez bien. Ce qu'on cherche le plus, on l'a souvent sous le nez.

MADAME PRÉVAIR.

Surtout lorsqu'il s'agit de moustache.

FLORANDEAU.

Pardon d'avoir été indiscret, mademoiselle.
Mais vous aviez l'air...

NINI, à Florandean.

Vous êtes physionomiste?

MADAME PRÉVAIR.

Il faut l'être bien peu pour constater
qu'Henri est plus intéressant à présent qu'il
ne l'était à Varennes.

NINI.

Il n'a pas changé. Henri est détestable
comme il l'a toujours été.

HENRI, surgissant de la portière.

Fermez, au nom de la loi!

NINI, un moment interloquée.

Vous voyez... Si vous trouvez ce strata-
gème d'un galant homme!

HENRI.

Mademoiselle, sachez que la fin justifie
parfois les moyens.

PRÉVAIR, à sa femme et à Florandean.

Laissons-les se chamailler.

FLORANDEAU.

Nous n'aurions qu'à recevoir des éclats!
(Florandean, Prévairet Mme Prévairet passent au salon.)

SCÈNE VIII

NINI, HENRI.

NINI.

Ce sont vos façons d'agir, de vous faire aimer...

HENRI.

Pardon, mademoiselle. Je crois plutôt avoir agi fort galamment en vous arrêtant au moment où vous alliez commettre une diffamation à mon endroit.

NINI.

Vous avez eu du flair de paraître avant que j'en dise trop long sur votre compte.

HENRI.

Vous alliez me donner le coup de grâce. Mais c'est inutile. Je ne souffre plus. Merci.

NINI.

Ainsi, c'est bien fini?

HENRI.

N, I, ni — Nini. C'est ce qu'on appelle, au Palais, un désistement avec déclaration de non-reprise.

NINI.

Sincèrement?

HENRI.

C'est plus que sincère, c'est juré.

NINI.

Vous n'avez jamais su ce que c'est qu'être sincère.

HENRI.

Vous dites que je ne suis pas sincère. Alors, laissez-moi me vanter, pour être modeste.

[NINI.

Il n'y a pas de quoi vous vanter.

HENRI.

Je trouve, au contraire, qu'il y a de quoi se vanter de renoncer à votre jolie main.

NINI.

C'est donc vous qui l'aurez voulu.

HENRI.

Oui, mademoiselle. Je me suis senti de l'inclination pour vous, alors que j'étais en quête d'adoucissement aux âpretés de ma vie d'étudiant... Ah! ce que votre image a traversé de fois mes Institutes et mes Pandectes! Mais voilà, vous vous amusiez de moi. J'étais un soupirant *in formâ pauperis*. Les bons partis — ceux qui sont bien partis, et vite—c'était Florandeu, c'était celui-ci ou celui-là. Votre cœur s'hypothéquait à droite et à gauche. Moi, je n'étais pas un monsieur auquel il vous convenait de céder pour acquitter les avances dépensées sans bénéfiques. Vous m'avez refusé l'autorisation d'ester en amour. J'ai pleuré, puis j'ai fini

par me le tenir pour dit... auprès de vous, du moins.

NINI.

Car vos sentiments ne sont pas aussi rébarbatifs à l'endroit de ma cousine.

HENRI.

Madame des Iris?

NINI, se moquant de l'interrogation.

Madame des Iris?... Oui, madame des Iris. Vous la connaissez bien?

HENRI.

Pardon, pardon. Je procède maintenant à me faire apprécier d'une jeune fille, peut-être moins jolie que madame des Iris, mais en tout cas moins sautillante et moins attrayante. Vous comprenez?

NINI.

Mes compliments. Vous en êtes arrivé à rechercher les laiderons. Je ne vous savais pas blasé à ce point.

HENRI.

Pardon. Mais en travaillant et en prenant de la peine...

NINI.

Ce sont les fonds qui manquent le plus. Connue, le couplet.

HENRI.

Permettez, vous dis-je. J'ai d'ailleurs mes

idées sur ce point délicat. Attendu qu'une famille s'élève dans une maison, et non pas dans la rue, j'opine que l'important, pour qui songe à se marier, est de rechercher un intérieur confortable. Les dehors sont pour les passants. Or, les logements de modeste façade attirent moins les cambrioleurs. Vous comprenez toujours?]

NINI.

Chacun son goût. Enfin, vous êtes libre.

HENRI.

J'espère donc n'avoir pas à vous signifier d'*habeas corpus*.

NINI.

Qu'est-ce que c'est que ça?

HENRI.

C'est du japonais.

NINI.

Et ça veut dire?

HENRI.

Que j'adore la danse. Venez danser.

(Il lui offre le bras.)

NINI.

Tenez, vous êtes ridicule, prétentieux, et surtout jeune.

HENRI.

J'ai commencé à m'en douter un peu, depuis Varennes.

NINI.

Ah! vous n'avez pas mis de temps à me démolir, à me représenter comme une femme impossible... Il se commet une indiscretion: c'est Nini. Le docteur Beaugy manque de parole à Aline: c'est toujours Nini. Nini a le dos large.

HENRI.

Et la langue longue.

NINI, ne se contenant plus.

Mais regardez donc la vôtre, de langue! Et Aline, et Mme Prévair! Ce sont des anges, sans doute. Si elles ne parlent pas, c'est qu'elles ne voient rien.

HENRI.

Peut-être; mais vous, vous voyez trop. Vous me découvririez si bien mes défauts que je finirais par me prendre en grippe.

NINI.

Ce serait dommage de vous brouiller avec un homme aussi charmant! (Les danseurs reviennent du salon.)

HENRI.

On vient. Donnons-nous la main, et soyons amis pour l'éternité.

NINI.

Votre amitié... Du sucre d'orge pour empêcher de pleurer. Merci.

SCÈNE IX

Les mêmes et les autres, moins ANDRYEUX.

FLORANDEAU, à Henri.

Comment ça va-t-il?

HENRI.

Très mal, merci.

HARBOIS, à Henri, indiquant Nini.

Les hostilités sont reprises.

NINI, s'efforçant de rire.

Mais elles n'ont jamais été suspendues.

HENRI.

Et Andryeux qui m'attend au billard! Je vous laisse à causer. (Il décampe.)

MADAME PRÉVAIR.

Oh, oh! Nini est d'humeur belliqueuse, ce soir.

NINI.

J'ai mes motifs.

MADAME DES IRIS, à Nini.

Et je vous engage à les faire valoir. On nous reproche assez de manquer de caractère.

FLORANDEAU, bas à Simone.

Entendez-vous ça?

PRÉVAIR, à Saulmiers.

Allons! Saulmiers, défendez votre sœur.

SAULMIERS, à Prévair.

Ne vous inquiétez pas. Nini peut nous tenir tête, à tous à la fois.

ALINE, à part.

Au moins, en voilà un qui la connaît.

NINI, à Mme des Iris.

Je n'ai besoin des conseils de personne.

MADAME DES IRIS, piquée.

Alors je retire les miens, mademoiselle.

SIMONE, à Florandeu.

Détournez la conversation. On va se manger, tout à l'heure.

FLORANDEAU.

La danse vous a fatiguées, mesdames?
(Il présente des sièges.)

MADAME PRÉVAIR.

Est-ce assez gracieux, une... (Elle nomme la danse que l'orchestre a jouée en dernier lieu.)

PRÉVAIR.

Mais c'est long.

NINI, à Prévair.

Moi, je danserais toute la nuit.

MADAME DES IRIS.

Moi aussi. La danse, c'est mon élément.

NINI, à Prévair.

Un très joli pas, trop tôt disparu, c'est la Varsovienne.

MADAME DES IRIS.

Vous l'avez dit. (Elle esquisse le pas de la Varsoivienne en chantant, pour s'accompagner, l'air de *Vot' p'tit chien*, madame.)

PRÉVAIR.

Ce serait charmant, cette vieille danse, si elle s'accompagnait sur un autre air. Car il est à craindre que « votre petit chien », madame, ne répugne à certains protocoles.

MADAME DES IRIS, à Prévaire.

Par exemple! Si vous analysez ainsi tout ce qui se chante autour de vous, renoncez tout de suite à vous amuser, vous.

NINI, pour taquiner Prévaire.

Ou bien jouez aux jeux innocents, si toutefois vous ne craignez point de vous compromettre. Que diriez-vous de la chaise-hon-teuse?

MADAME PRÉVAIR.

Jouez-vous, monsieur Florandeaup?

FLORANDEAU.

Mille regrets, madame, mais je suis mal en train.

NINI, à sa voisine.

Il veut se faire prier.

MADAME PRÉVAIR, insistant.

Monsieur Florandeaup!

HARBOIS.

Monsieur Florandeaup, un peu de dévoue-

ment (Il indique Aline et Simon.) pour amuser nos... invités.

SAULMIERS, empressé.

Oui, oui! (A Nini.) C'est toi qui as proposé la chaise-honteuse. Nous allons confesser Florandeu. (Andryeux paraît.)

SCÈNE X

Les mêmes, ANDRYEUX.

FLORANDEAU, à Andryeux.

Déjà finis, les effets?

ANDRYEUX, à l'oreille de Florandeu.

M. Harbois a un whiskey extraordinaire.

SAULMIERS, qui a entendu.

Il ne s'agit pas de cela. (Prenant Andryeux par les épaules et l'installant au milieu de la scène.) Asseyez-vous et faites votre examen de conscience.

ANDRYEUX, interdit.

Quoi, va-t-on m'électrocuter?

MADAME PRÉVAIR, à Andryeux.

C'est la chaise-honteuse.

ANDRYEUX, poseur.

Qu'est-ce que c'est que cela, la chaise-honteuse?

NINI.

Vous allez le voir.

ANDRYEUX, protestant.

Jouons plutôt au poker.

MADAME PRÉVAIR, bas à Andryeux.

Chut! J'y ai perdu vingt dollars, hier au soir, et mon mari...

ANDRYEUX.

Au *family coach* alors.

PRÉVAIR.

Jouons aux proverbes.

NINI.

Aux homonymes, aux charades.

MADAME PRÉVAIR.

Au mariage-trompeur.

NINI.

Oh, oui! Le mariage-trompeur. Vous en êtes, monsieur Florandeu?

SIMONE, bas à Florandeu.

Ne lui répondez pas, je vous en prie.

ANDRYEUX, pris par une idée mirobolante.

Le *gossip*. Connaissez-vous ce jeu-là? Extraordinaire!

HARBOIS.

Le *gossip*, qu'est-ce que c'est que ça?

ANDRYEUX.

Un joueur écrit quelque chose sur une

feuille de papier. Puis... (cherchant ses mots) les autres devinent ce qu'il y a dessus.

MADAME PRÉVAIR.

Pas facile!

HARBOIS.

Comprends pas.

ANDRYEUX, à Florandean, qui sourit.

Vous le connaissez, vous, monsieur Florandean.

FLORANDEAU.

Je crois le connaître, en effet. On pourrait aussi bien l'appeler le jeu de la Rumeur. (Bas, à Simone et à Aline.) Vous allez voir comment se font les potins. (Haut.) Voici: en deux lignes, je consigne un fait, une réalité quelconque sur un bout de papier...

ANDRYEUX.

C'est bien cela.

FLORANDEAU, continuant sa démonstration.

...que je plie, que je cache et dont les joueurs ne connaîtront la teneur qu'à la fin de la partie. Alors je prends mon voisin à part et lui communique de vive voix le contenu du billet. Mon confident appelle à son tour un voisin, lui rapporte la nouvelle comme il l'a comprise, et ainsi de suite. Voilà la recette du *gossip*. Il est parfois assez piquant de voir comment la Rumeur arrange la réalité.

MADAME PRÉVAIR.

Ou la déränge.

SIMONE.

C'est à la fin que s'épanouit le bouquet.

[HARBOIS, à Florandau.

Autrement dit, c'est un jeu de confidences.

MADAME DES IRIS.

Y a-t-il des gages?

FLORANDEAU.

Les meilleurs joueurs s'estiment suffisamment payés par l'admiration qu'ils y gagnent.

HARBOIS.

Comprends pas.

NINI.

Enfin, pour quoi joue-t-on?

ANDRYEUX.

Pour des prunes.

FLORANDEAU.

Et pour la gloire. Vous allez voir. (Il tire un calepin et un crayon de sa poche. A Mme Prévaire.) Voulez-vous proposer le sujet?

MADAME PRÉVAIR.

Trop d'honneur! (Elle réfléchit un moment.) « J'ai refusé tout à l'heure de danser avec... »

FLORANDEAU, l'arrêtant.

Tout bas! Il ne faut pas que les autres sachent d'avance.

MADAME PRÉVAIR, piquée de son insuccès.

Je n'ai pas très bien saisi le fonctionnement...

HARBOIS.

Faites vous-même, monsieur Florandeu.

(Florandeu se recueille et se dispose à écrire. Entre Henri.)

SCÈNE XI

Les mêmes, HENRI.

MADAME PRÉVAIR.

Vite, Henri. M. Florandeu nous enseigne un jeu nouveau.

HENRI.

Peuh! Je suis bien vieux pour apprendre un nouveau jeu.

MADAME DES IRIS.

Il paraît que celui-ci est à la portée des enfants.

FLORANDEAU.

De tout âge. (Il continue à écrire.)

NINI, à Henri.

Alors, nous avons des chances. Mais le plus enfant de nous deux n'est pas celui qu'on pense.

HENRI, à Nini.

Et comme vous pensez que c'est moi.

MADAME PRÉVAIR.

Taisons-nous.

NINI.

Oui, faisons silence. M. Florandeu médite.

FLORANDEAU.

C'est fait. (Il plie la page qu'il a détachée de son calepin, la pose sous le pied de la lampe de bronze, puis appelle madame Prévaïr à l'avant-scène et lui parle à mi-voix.) « Henri a une tache blanche sur la manche de son habit. D'où vient cette tache? »

MADAME PRÉVAIR.

Hein?

FLORANDEAU.

Tout bas, madame Prévaïr! Maintenant, communiquez au voisin.

(Dans cette scène, les reparties étrangères au « gossip » ne devant pas distraire la compréhension du public, les acteurs dont c'est le tour d'égrener la chaîne de ce jeu viennent exactement au même point de l'avant-scène pour donner leur réplique du « gossip ».)

MADAME PRÉVAIR, appelle Saulmiers, lui parle à l'oreille et rit avec lui. A son tour, Saulmiers appelle Nini et lui communique tout bas le sujet.

NINI, bas à Saulmiers.

C'est madame des Iris, parbleu! Elle seule a changé de gants au vestiaire. Je l'ai vue.

SAULMIERS, à Nini.

Passe au voisin.

NINI, retenant Saulmiers.

Et sur son pardessus aussi, à Henri, j'ai

remarqué une empreinte de main poudrée...
 (Saulmiers s'éloigne. D'un signe Nini a appelé Simone, lui dit quelques mots tout bas, puis à mi-voix.) D'où vient qu'un monsieur a une empreinte blanche sur son pardessus?

SIMONE, à mi-voix.

Il faut d'abord s'assurer ce que c'est : de la chaux, de la peinture, de la poudre de riz, de la farine, ou quoi?

NINI.

C'est assez juste. (Simone invite Aline à prendre part au jeu. Aline refuse, d'un geste de lassitude. Nini est remontée vers Henri.) Monsieur Henri, pour que le jeu réussisse, il faut vous laisser bander les yeux.

HENRI, protestant, tout en remettant son mouchoir à Nini.

De quoi s'agit-il? A la fin, ça manque de dignité, vous savez! (Nini lui bande les yeux, puis l'amène au devant de la scène; elle examine de très près une petite tache blanche, que personne n'avait encore remarquée, au coude d'Henri, puis défait le bandeau et renvoie Henri au fond de la scène.)

NINI, bas à Andryeux.

C'est de l'amidon qu'Henri a sur sa manche.
 (Andryeux fait avancer Mme des Iris.)

ANDRYEUX, à Mme des Iris.

Henri a de l'amidon sur sa manche.
 (Mme des Iris éclate de rire et rappelle Prévaïr.)

MADAME DES IRIS, à Prévaïr.

Votre beau-frère vient de la cuisine; il a de la farine sur son habit.

PRÉVAÏR, lançant un coup d'œil vers Henri.

Je ne vois pas.

MADAME DES IRIS.

Ça y est bel et bien. Qu'est-il allé faire dans la cuisine, à pareille heure?

PRÉVAIR, pouffant de rire, appelle Harbois qui s'avance en riant aussi, sans savoir.

Mon cher beau-père...

MADAME DES IRIS, surprenant Nini à soutirer le billet que Florandean a déposé sous la lampe.

Ah! mais, Nini, ça n'est pas de jeu!

NINI.

Puisque mon tour est passé. (Elle remet le billet à sa place.)

PRÉVAIR, à Harbois.

Henri courtise-t-il votre cuisinière?

HARBOIS, sursautant.

Hein!

PRÉVAIR.

Pas si fort! Il a de la farine sur son habit. A-t-il quelque raison d'être allé dans la cuisine?

HARBOIS, appelant Mme Prévair.

Dis-moi, Eveline, t'es-tu jamais aperçue qu'Henri tournait autour de Sophie? (Reprenant son rire.) Il paraît qu'il revient de sa chambre...

MADAME PRÉVAIR, scandalisée.

Tu pourrais te dispenser de parler de cela ici!

HARBOIS,

Regarde, de la farine sur sa manche. Il a donc passé par la dépense.

MADAME PRÉVAIR, haut à Harbois.

Tu ris de cela, toi! (A Henri, lui montrant la tache à son habit.) Où t'es-tu blanchi de cette façon, polisson?

HENRI, simplement.

Tiens, de la craie. (Il s'époussette, des doigts.) C'est égal, il a fallu chauffer pour battre Andryeux au billard. (A Harbois.) Sais-tu qu'Andryeux carambole très bien.

MADAME PRÉVAIR, à Henri.

Tu es sûr que c'est de la craie?

HENRI.

Mais que veux-tu que ça soit? Assure-t'en. (Mme Prévaire examine, palpe, sent. Les autres chuchotent et rient.)

MADAME PRÉVAIR.

C'est vrai. (A Harbois.) Eh bien, elle est spirituelle, ta plaisanterie. Tu peux t'en vanter.

HARBOIS,

D'abord, ce n'est pas moi. (Il cherche des yeux.) C'est ton mari qui m'a rapporté la chose.

MADAME PRÉVAIR.

Cela ne m'étonne pas.

PRÉVAIR.

Pardon, c'est madame des Iris.

MADAME DES IRIS.

Moi? Jamais de la vie. C'est M. Andryeux. J'aurais dû m'en méfier, d'ailleurs.

ANDRYEUX, à Simone.

Voyons, ai-je exagéré? Dites la vérité.

SIMONE.

Je vous ai répété exactement ce que Nini m'a rapporté.

NINI, à Saulmiers.

C'est encore toi qui m'as fait faire ce coup-là.

SAULMIERS.

Si madame Prévair veut bien dire elle-même ce qu'elle m'a confié.

MADAME PRÉVAIR.

Ah! par exemple! Je vous ai dit, moi, qu'Henri avait « du blanc » sur son habit. C'est ce que M. Florandeu m'a déclaré. N'est-ce pas, monsieur Florandeu? De là à faire entendre... Du reste, il y a un document.
(Elle va prendre le billet sous la lampe.)

FLORANDEAU, prenant le billet des mains de Mme Prévair.

Permettez, je vous prie. Comment avez-vous trouvé le jeu? Amusant?

NINI.

Vous l'avez dit.

MADAME PRÉVAIR, à Florandeu.

C'est vous qui proposez des jeux aussi innocents?

FLORANDEAU.

Madame, voilà ce qui est écrit. (Il tend le billet à Prévoir, qui en donne lecture.)

PRÉVAIR.

« Henri a une tache blanche sur la manche de son habit. D'où vient cette tache? » C'est bien cela.

MADAME PRÉVAIR.

C'est exactement ce que j'ai dit à M. Saulmiers.

SAULMIERS,

Parfaitement, et c'est ce que j'ai répété.

TOUS.

C'est ce que je pensais... C'est à peu près ce que j'ai dit...

HENRI, absolument perdu dans ce jeu dont il n'a pas entendu l'exposé que Florandean en a fait au début.

Voulez-vous enfin me dire quel est ce fameux jeu dont je ne comprends encore pas le premier mot?

FLORANDEAU.

Est-ce qu'on ne vous l'a pas dit?

ANDRYEUX, fier de la réussite du jeu qu'il a proposé.

C'est le *gossip*.

FLORANDEAU.

Et c'est la rumeur, les potins, les bavardages.

NINI.

Fichtre, c'est grave!

ALINE, à Simone.

C'est épouvantable!

ANDRYEUX, à Nini qui, à son bras, cherche à se rapprocher d'Henri.

N'est-ce pas qu'il est intéressant, ce *gossip*? C'est moi qui l'ai proposé.

NINI.

Entre nous, il n'est pas renversant.

PRÉVAIR, à Nini.

Mais la leçon en vaut la peine, avouez-le.

NINI.

Comment, il y avait une leçon et vous ne le disiez pas! (A l'assemblée.) Avez-vous saisi la leçon du petit jeu de M. Florandau?

HENRI, à Nini.

Voulez-vous que nous reprenions?

NINI.

Jamais de la vie! Nous ne sommes pas à l'église. Dansons plutôt. Il n'y a vraiment que la danse pour nous accorder.

MADAME DES IRIS.

Voilà une bonne parole de Nini.

MADAME PRÉVAIR et HARBOIS.

Qui veut danser?

QUELQUES VOIX.

Moi... Volontiers... Madame, mon bras... Monsieur... Mademoiselle. (Les couples se forment de nouveau. Saulniers cause avec Mme des Iris. L'orchestre attaque une autre danse.)

MADAME DES IRIS, à Saulmiers, se rendant au salon à son bras.

Pourquoi ne m'avez-vous pas raconté cette histoire des Prévair et du docteur Beaugy? Il ne sert donc à rien d'être votre cousine? J'étais seule, ici, à ne pas savoir... Vraiment, vous n'êtes pas gentil... (Ils entrent au salon.)

ANDRYEUX, à Henri.

Me donnez-vous ma revanche?

HENRI.

Au billard?... Vous n'êtes pas de force. Vous ferez plus d'effets à la danse.

PRÉVAIR, à Henri et Andryeux.

Je me charge de la revanche, moi.

HENRI, à Prévair.

Très bien.

NINI, à Henri.

Vous ne venez pas danser?

HENRI, à Nini.

Non, merci. Je dois une revanche au billard. (A Prévair.) Venez-vous?

PRÉVAIR, à Henri.

Je viens, dans une minute. (Il se dirige vers Simone.) Permettez-moi de vous conduire au salon, mademoiselle. (Simone avec Prévair, Mme Prévair avec Andryeux, et Harbois entrent au salon.)

MADAME DES IRIS, boudeuse, à Henri.

L'orchestre joue une... (Elle nomme la danse que joue

l'orchestre.), monsieur Henri. Demandez donc une... (Elle nomme une danse plus en vogue.) plutôt.

HENRI, à Mme des Iris.

Chère madame, les notes blanches consentiraient à se noircir pour vous plaire.

(A l'orchestre.) Une... (Il nomme cette autre danse que Mme des Iris a réclamée. L'orchestre attaque cette danse. Henri entre au salon avec Mme des Iris.)

SCÈNE XIII

FLORANDEAU, HENRI, ALINE, NINI,
puis PRÉVAIR, puis BEAUGY.

(Henri ouvre la portière du salon aux couples qui entrent; Nini se tient au milieu de la scène et suit Henri des yeux.)

FLORANDEAU, à Aline, qui est remontée au vitrage.

Aline, je vous abandonne si vous ne voulez pas être raisonnable... Avez-vous confiance en moi, oui ou non ?

ALINE, qui a définitivement pris son parti.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur Florandeu, j'en ai assez. Depuis cinq mois que dure cette angoisse, ce supplice où me tient la folie du docteur, non, je n'en puis plus !

FLORANDEAU.

N'exagérez rien, ma pauvre Aline. La situation n'est pas perdue.

ALINE.

Elle est perdue pour moi!

FLORANDEAU.

Voyons, ne dites pas de sottises!

ALINE, accablée.

Les fiançailles sont le plus beau temps de la vie, à ce qu'il paraît!... Si le mariage est encore plus beau!

FLORANDEAU.

Vous êtes nerveuse, ma pauvre Aline, et je ne comprends que trop le chagrin qui vous ronge. Distrayez-vous un peu, allez au salon.

ALINE.

Je suis bien résolue à sortir de cet enfer, à ne pas engager ma vie avec un malheureux que le doute, le soupçon, la jalousie maîtrise.

FLORANDEAU.

C'est la première fois que vous manquez de courage, Aline.

ALINE.

J'en ai pris mon parti depuis déjà quelque temps, et je vous prie même d'en avertir votre ami.

FLORANDEAU, rectifiant.

Votre fiancé, Aline.

ALINE.

Notre ami, notre pauvre ami, pour qui je ne peux rien, que le faire souffrir.

FLORANDEAU.

Voulez-vous le tuer d'un coup?

ALINE.

Est-ce que je suis morte, moi?

FLORANDEAU.

Vous n'avez peut-être pas souffert autant que lui?

ALINE.

Qu'en savez-vous?

FLORANDEAU.

Il a souffert et vous a fait souffrir par sa propre faute, sans aucun doute. Mais il en mourra de vous retrouver sans miséricorde. Prenez garde, Aline, et rappelez-vous le père Barabé et ses boules de neige. Ça finit par tuer!

ALINE.

Non, décidément, on ne meurt pas d'amour, et j'en ai payé assez cher la certitude.

FLORANDEAU.

Votre défaillance va m'enlever le courage dont j'ai besoin pour achever votre raccordement... Je vous en conjure, ma chère Aline, soyez raisonnable!

ALINE.

Je suis plus raisonnable que je ne l'ai été depuis longtemps.

FLORANDEAU.

Eh bien ! entrez au salon.

ALINE.

Non, de grâce, laissez-moi ici !... (Prévaïr ouvre brusquement la portière de gauche, et appelle Florandeaü.)

FLORANDEAU, à Prévaïr.

Qu'y a-t-il ?

PRÉVAÏR, à mi-voix.

Le docteur est en bas.

FLORANDEAU.

Beaugy ?

PRÉVAÏR.

Oui, Beaugy.

FLORANDEAU.

Le malheureux !

PRÉVAÏR.

Et dans un état de détresse ! Que faire ?...
L'introduire ?

FLORANDEAU.

Il est tout démoralisé, je sais. Mais puisqu'il nous revient, c'est qu'il revient aussi à la raison.

PRÉVAÏR.

A tomber parmi tout ce monde, n'éprouvera-t-il pas une émotion trop vive ?

FLORANDEAU.

Il sait parfaitement tous ceux et toutes celles qui sont ici, depuis une demi-heure

qu'il suit nos ébats. Il remonte de lui-même à la surface et nous devons lui tendre la main.

PRÉVAIR.

Vous allez le recevoir?

FLORANDEAU.

Oui. Mieux vaut hâter la fin de cette situation douloureuse pour tous.

PRÉVAIR.

En effet.

FLORANDEAU, bas à Prévaïr.

Allez le chercher. Je vais éloigner Aline, pour le moment. (Prévaïr sort. Florandean va chercher Aline qui était au fond de la scène.) Décidément, je ne serai jamais tranquille!

ALINE.

Qu'arrive-t-il?

FLORANDEAU,

Voilà que l'on me réclame jusqu'ici. Cela devient inconvenant, ma parole!

ALINE,

De mauvaises nouvelles?

FLORANDEAU,

Oh! non, par exemple! Il ne manquerait plus qu'on vienne m'embêter avec de mauvaises nouvelles. C'est au contraire un client qui ne peut attendre plus longtemps pour solder son compte... Est-ce croyable?

ALINE.

Ce monsieur sent peut-être sa mort. Ne le faites pas attendre. S'il était pressé! (Elle fait signe à Nini.) Nous vous laissons à vos affaires. (Elle sort en riant.)

FLORANDEAU, retenant Nini.

Le docteur Beaugy va venir.

NINI.

Ici?

FLORANDEAU,

Oui.

NINI, à elle-même.

Lui, ici? (La danse cesse.)

FLORANDEAU,

Au travers du vitrage, il vous a vue parmi nous. Il n'y tient plus, le pauvre garçon; il veut sans doute vous entendre encore une fois, et s'assurer de nouveau qu'il s'est trompé, qu'Aline est innocente, qu'elle l'attend toujours... (Prévaux ouvre la portière, et Beaugy, visiblement débilité de santé, hâve, entre précipitamment et se jette dans les bras de Florandea.)

BEAUGY.

Florandea!

FLORANDEAU.

Mon pauvre ami!

NINI, à part.

Mon Dieu, mais c'est un fantôme!

FLORANDEAU, à Beaugy.

Allons, allons! Voilà que tu vas mieux,

n'est-ce pas? Viens t'asseoir là... Maintenant, tu vas être raisonnable. Grand enfant, va, qui depuis si longtemps persiste à faire à sa tête!

NINI, s'approchant, apitoyée à la vue de ce malheureux.

Et qui se bouchait les oreilles quand la vérité lui criait d'être heureux.

BEAUGY.

Ah! mademoiselle Saulmiers!

FLORANDEAU.

Eh oui, mademoiselle Nini, qui peut te dire, comme nous te le disons tous, que tu as assez souffert et assez fait souffrir.

BEAUGY.

Oui, qu'elle me le dise encore une fois!

FLORANDEAU.

Je vais vous laisser seuls, tous les deux, et je te donne trois minutes pour retrouver ta bonne humeur d'autrefois, tu m'entends?
(Bas, à Nini.) Ayez pitié de lui, au nom du ciel!
(Il sort.)

BEAUGY, après un silence qui lui a permis de s'assurer qu'il est bien seul avec Nini.

Mademoiselle Nini, nous sommes seuls... Je vous en supplie, dites-moi s'il est possible que j'aie enduré autant de tourments pour une simple erreur?... Si vous saviez!... J'ai voulu oublier... et je me suis presque tué...!

NINI.

Que voulez-vous que je vous dise de plus, cher docteur? Il n'y a rien, je vous l'ai dit vingt fois; il n'y a jamais rien eu. Des chimères vous ont épouvanté, puis vous vous êtes laissé aller au désespoir, en repoussant toutes les explications qui devaient vous rassurer.

BEAUGY.

Des explications... Oui, Florandean m'en a donné... Ne cherchait-il pas à m'illusionner, lui aussi?

NINI.

Mais non, docteur... S'il savait Aline coupable, croyez-vous que votre ami la défendrait comme il la défend? Il ne s'évertuerait pas, comme il fait, à vous ramener dans les bras l'un de l'autre.

BEAUGY.

Florandean était là, cependant, lorsque j'ai accusé Prévair!

NINI.

C'est cela qui vous pèse encore!

BEAUGY.

Pourquoi Florandean n'a-t-il rien dit, alors?

NINI.

Mon Dieu, la foudre atteint des gens qui ont pourtant des jambes pour fuir!

BEAUGY.

Mais à Varennes, vous avez vu, vous, vous avez même dit que Prévair...

NINI.

J'ai fait remarquer que M. Prévair était souvent avec Aline, pour la sermonner, pas pour autre chose.

BEAUGY, s'excitant.

Enfin, ce baiser, ce baiser dont le père Barabé et vous-même m'avez parlé...

NINI,

Soyez donc raisonnable, docteur! Ce baiser, je ne vous en ai parlé, quant à moi, que d'après ce que ce vieil imbécile de Barabé en avait dit.

BEAUGY.

Prétendez-vous que le père Barabé n'a pas vu?

NINI.

Mais si, il a vu. Seulement, il a vu de travers. Tout le monde le sait. Il a cru voir M. Prévair embrasser Aline, alors que c'était réellement sa femme, vous entendez bien, Madame Prévair, coiffée par hasard du chapeau d'Aline.

BEAUGY.

Florandean m'a donné cette explication, oui. Madame Prévair... Le chapeau d'Aline!

NINI.

Le vieux radoteur s'est imaginé voir Aline au cou de M. Prévair, et il a raconté la chose à sa femme. Elle, naturellement, s'est empressée de le crier par tout le village.

BEAUGY.

Est-ce possible que ce ne soit rien que cela!

NINI.

Et c'est pour ce rien-que-cela que vous avez perdu la tête, et que vous l'avez fait perdre à d'autres, aussi.

BEAUGY.

Florandean me l'a dit!

NINI.

Franchement, on vous mettrait dans un roman, cher docteur, que personne ne croirait votre cas plausible, tant...

BEAUGY.

Tant c'est bête! Vous avez raison.

NINI.

Tant c'est incroyable, voulais-je dire.

BEAUGY.

Mais vos romans n'arrivent pas à être aussi bêtes que la vie, hélas!

NINI.

Personne ne vous a trompé, que vous-même, et vous le savez bien !

BEAUGY, accablé.

Ah ! quelle folie, et combien j'ai fait souffrir !

NINI.

Madame Prévair en sait quelque chose, puisque la naïveté du père Barabé l'a tenue elle-même séparée de son mari durant tout un mois... Il suffisait d'un mot pour rétablir la vérité. Mais voilà, ce mot, vous ne vouliez pas l'entendre.

BEAUGY,

Mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible ?

NINI.

Je vous le répète, toute la population de Varennes la connaît, la vérité ; et l'on a assez ri de la bévue du père Barabé.

BEAUGY,

Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé ainsi, il y a deux mois ?

NINI.

Vous n'écoutez personne, mon cher docteur. Vous ne vouliez pas m'entendre, vous vous en souvenez bien.

BEAUGY.

Aline était innocente !... Et moi... Comme

elle a dû pleurer, elle aussi!... Malheureux que je suis!... Me pardonnera-t-elle jamais!

NINI.

N'en doutez plus. Aline vous aime et n'a jamais aimé que vous, vous qui êtes en train de la tuer par toutes vos folies.

BEAUGY.

La tuer!... Pauvre Aline!... Par pitié, dites-moi encore une fois que tout cela est bien vrai... Jurez-moi que vous ne mentez pas pour me consoler!

NINI.

Mais oui, vilain docteur, je vous le jure.

BEAUGY, dans un effort de redressement.

Je veux vous croire... Oui, je vous crois... Ah, c'est trop de bonheur! (Florandeu entr'ouvre la portière.)

SCÈNE XIV

Les mêmes, FLORANDEAU, ALINE, puis
SIMONE.

FLORANDEAU.

J'attendais ce mot de salut.

NINI, à Beaugy, indiquant Aline qui vient.

Voici Aline.

(Dans cette courte scène finale — et concluante — Aline doit sans doute manifester sa satisfaction du retour de Beaugy, mais non sans trahir son appréhension de l'avenir. Elle doit laisser l'impression que la brisure qui s'est produite entre elle et son fiancé restera irréparable.)

ALINE.

Mon pauvre ami!

BEAUGY.

Aline, ma chère Aline! (Il lui prend les mains.)
Dites-moi que vous me pardonnez!...

ALINE.

De tout mon cœur... Mais dans quel état vous êtes-vous mis!

BEAUGY.

Je vous fais horreur?

ALINE.

Que dites-vous là? Vous ne me faites pas horreur; mais je vous plains. Oui, je vous plains du mal que vous vous êtes fait à vous-même, en résistant si mal aux voix de ce qu'on appelle le monde.

BEAUGY, essayant d'être gai.

Le père Barabé avait raison; les boules de neige, ça tue quelquefois.

ALINE.

Oui, ça tue les enfants qui ne savent pas se garer.

BEAUGY.

La petite Baptistine!

ALINE.

Avez-vous été assez enfant!

BEAUGY.

Mais c'est fini! Cette horrible expérience m'a bien vieilli, en quelques mois.

ALINE, qui a perdu toute confiance.

En êtes-vous sûr?

BEAUGY.

Oh! oui, j'en suis bien sûr! Et si vous voulez oublier combien j'ai été petit, combien j'ai été faible, lâche devant la vie et cruel envers vous...

ALINE, (Elle évite de rebuter trop durement Beaugy, mais tient à lui marquer, par le symbole du « Vase brisé », son renoncement à une union qu'elle a jugée impossible depuis l'épreuve qui a montré la fragilité des sentiments de son fiancé.)

Hélas! Le vase où meurt quelque verveine, et qu'un coup d'éventail a fêlé, peut-il oublier sa meurtrissure?

BEAUGY.

Laissons là Sully Prudhomme, je vous en prie.

ALINE.

*Souvent ainsi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.*

BEAUGY.

La poésie est le langage des dieux. Parlons en prose, Aline, puisque nous sommes de l'humanité.

ALINE.

Pauvres humains qu'un souffle détourne de leur route!...

BEAUGY, agacé.

Aline!

ALINE.

... qu'un mot pousse aux ornières et précipite même au gouffre!

BEAUGY, qui veut se raccrocher à l'espoir.

Aline!

ALINE, qui a renoncé à tout.

Notre amour était glorieux; un souffle a déchaîné un orage qui l'a fait naufrager.

BEAUGY, suppliant.

Je vous en conjure, Aline, ma petite Linette, oubliez cet affreux cauchemar!

ALINE, douloureusement sceptique.

Pour revenir au rêve?

BEAUGY.

Mieux que cela, à la réalité!

ALINE.

La réalité pourra-t-elle jamais nous rendre heureux!

BEAUGY.

Oh oui! J'ai confiance, et vous devez avoir aussi confiance, Aline.

ALINE.

Je n'en suis plus capable, mon pauvre ami!

BEAUGY.

Essayez tout au moins.

ALINE.

A quoi bon!

BEAUGY.

Essayez, tout est là!

ALINE, par pitié seulement, et sans aucune conviction.

J'essaierai, si vous y tenez... (Sans le moindre élan, elle lui tend la main dont il s'empare et qu'il baise ardemment. Mais il a vu qu'Aline n'a pas remis sa bague de fiançailles; il a compris qu'elle s'est déjà dégagée et ne sera jamais sa femme, que sa vie, à lui, est irréparablement brisée, et il réprime un sanglot. Du fond de la scène, Florandau, qui a suivi le dialogue d'Aline et de Beaugy, s'est peu à peu rapproché d'eux. Il se rend bien compte que la rupture est définitive, mais il veut laisser croire encore à Simone que les fiancés sont réconciliés.)

FLORANDEAU, à Simone à qui il prend les mains, avec un enchantement emprunté.

Enfin, la terre va continuer de tourner!

NINI.

Et nous, nous allons continuer de danser!
(Elle entr'ouvre la portière de l'arcade qui donne sur le salon, et crie à l'orchestre.) Une valse! (L'orchestre attaque une valse entraînante, pendant que le rideau tombe lentement.)

E finita...

Montréal, 1902.

NOTES

pour servir à la composition des personnages et
à la mise en scène des *Boules de neige*.

BEAUGY. Une trentaine d'années. Caractère quelque peu rêveur et mal trempé. Elevé au sein d'une famille heureuse, s'est livré tout entier à l'étude de la science, sans aucunement s'initier aux complications du monde. Sa fiancée devient l'objet innocent de papotages, insignifiants en soi, mais qui finissent par affoler Beaugy. Inhabile à contourner l'obstacle, il s'y jette au contraire avec aveuglement et s'enfonce désespérément, quand un peu de sang-froid l'eût ramené à la surface.

FLORANDEAU. Frise la quarantaine; moustache grisonnante. C'est un homme d'une bonne éducation canadienne, qui a pris du monde ce qu'il y a trouvé de bon. Il a rapporté, de ses pérégrinations professionnelles, un certain scepticisme spirituel, de la galanterie prudente, et une réserve de sensibilité qui va se révéler à la rencontre d'une femme douée des vertus que Florandean n'a point trouvées dans « le monde où l'on s'ennuie ».

ANDRYEUX. Type de Canadien anglicisé; faux-col montant jusqu'aux oreilles, et monocle. Parle du bout des dents avec l'affectation d'un Anglais qui condescend à converser en français. Son nom, Andryeux, est naturellement devenu Andrew.

Le rôle de **PIERROT** (au premier acte) gagnerait à être joué par une femme petite, travestie en garçon.

NINI. Vingt-cinq ans. Elle a fait quelques séjours aux Etats-Unis et en a rapporté des façons « américaines ».

Elle désire, en tout et partout, arriver à ses fins qu'elle n'avoue pas toujours. Jolie, alerte et dissimulée, elle n'estime cependant pas indispensable de penser à ce qu'elle dit. Imparfaitement instruite et peu au courant des choses sérieuses, elle parvient néanmoins à tenir tête à n'importe qui. Elle préfère la compagnie des gens mariés ou plus vieux qu'elle, chez qui sa jeunesse et son audace sont jugées avec plus d'indulgence que parmi les jeunes gens de son âge. Sans se rendre compte que ses témérités de langage effraient les partis recommandables, elle constate leur éloignement, s'en aigrit et tente—au 3e acte—de se raccrocher à Henri qui s'est enfin lassé de ses rebuffades.

SIMONE. Vingt-six ans. Antithèse de Nini. Jeune fille d'intérieur, peu bruyante, réfléchie. Elle sait profiter de l'expérience des jeunes filles de son âge dont les extravagances mettent en méfiance les jeunes gens qui songent à se marier. Elle est de celles qui n'attirent pas les regards, mais qu'on remarque entre mille et qu'on épouse, si l'on est favorisé du ciel.

MADAME DES IRIS. Digne sœur d'Andryeux: 30 ans, ou 40. Coquette et évaporée. Toilette tapageuse et provocante. Veuve encore jeune — est-elle seulement veuve ? — elle représente ces dames qui croient de bon goût d'afficher un nom qu'elles ne possèdent point, et de faire le joli cœur avec tous les hommes.

ALINE. 23 ou 24 ans. Ingénue, sans trop de naïveté. Beaucoup de charme naturel, de la réserve, peu de dissimulation. Plus enjouée que Simone. Elle doit posséder assez de souplesse d'expression pour passer rapidement du badinage à une vive émotion.

LE PÈRE BARABÉ, 65 ans; **LA MÈRE BARABÉ,** 55 ans. Les acteurs à qui seront confiés ces deux rôles devront s'appliquer à exprimer les sentiments de leurs personnages, à parler naturellement, simplement et même dignement leur langage, en évitant les surcharges de ton. L'auteur a pris tout le soin nécessaire pour donner au langage du vieux Barabé et de sa femme ni plus ni moins de relief que n'en requièrent l'idée et l'action de la pièce. C'est une toquade, chez la plupart de nos amateurs, d'accentuer la rusticité des rôles de paysans, en vue d'en tirer

des effets comiques et vraiment trop faciles. Ils se rendent eux-mêmes grotesques en représentant une caricature de nos campagnards, plutôt qu'un portrait fidèle. Le langage spécial du paysan a un charme particulier qui plaît aux auditoires les plus cultivés, à condition que les interprètes ne le travestissent point et n'en exagèrent pas les imperfections, en y mettant un accent faubourien et souvent même voyou, pour s'attirer les rires du vulgaire. Un acteur attestera beaucoup mieux son talent en exprimant la naïveté quelque peu farouche du personnage, et en prévenant les éclats de rire.

1er ACTE. Afin de rendre plausible l'erreur du père Barabé, Aline et Madame Prévoir doivent être à peu près de même taille et porter des corsages de même couleur.

2e ACTE. Le décor indique un coucou (ou autre horloge) marquant, au lever du rideau, cinq heures moins quelques minutes. L'horloge sonnera donc cinq heures au début de l'acte, sans commander aucune réplique. Simple effet pour marquer le naturel d'une causerie de famille, où l'heure sonne quand elle doit sonner, sans plus. L'horloge aide toutefois à situer la scène sur la fin de l'après-midi.

3e ACTE. L'éclairage de la scène doit être modéré, afin d'abord de permettre aux spectateurs d'avoir vue sur le salon où l'on danse, et surtout de laisser dominer l'éclairage lunaire du dehors qui fera distinguer nettement la silhouette de Beaugy, au travers du vitrage. Il est donc essentiel de régler l'éclairage pour assurer l'effet des principales scènes de ce dernier acte.



TABLES DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	VII
« <i>Je vous aime</i> »	3
<i>Les Boules de neige</i>	37
<i>Notes de mise en scène</i>	227

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE-
UN AOÛT MCMXXXV, SUR LES
PRESSES DE P.-E. RIOUX, MAÎTRE-
IMPRIMEUR, À DRUMMONDVILLE,
QUÉBEC, POUR LE COMPTE DE LA
LIBRAIRIE DÉOM FRÈRE, 1247,
RUE SAINT-DENIS, À MONTRÉAL.



BNQ



000 160 416

PRIX : \$1.00

LA PAROLE (Limitée)
Drummondville, P. Q.